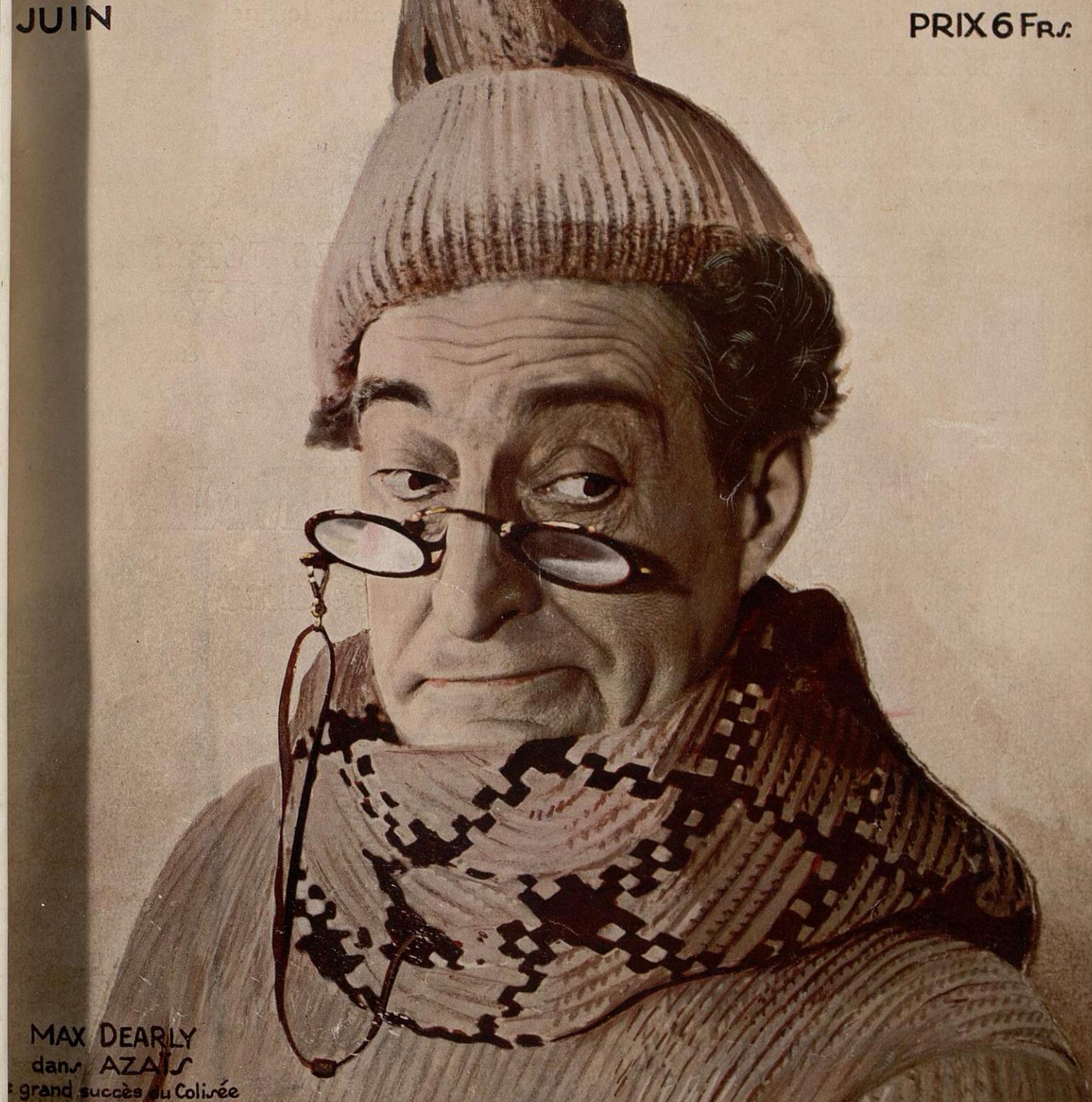


# MAGAZINÉ

JUIN

PRIX 6 FR.



MAX DEARLY  
dans AZAÏS  
grand succès du Colisée

DANS CE NUMÉRO :

**STANDARDISATION** PAR ÉM. VUILLERMOZ

DEUX GRANDS FILMS RACONTÉS :

**AZAÏS** PAR M.M. Bessy — **LE REBELLE** PAR Lucie Derain  
et des Articles de Lucien Wahl, Maurice Bex, Marcel Carné etc. etc.

**Plus de la moitié  
des Cinémas  
de la Région Parisienne**

parmi lesquels

L'OLYMPIA

LE CAMÉO

LE COLISÉE

LES CAPUCINES

LE PALAIS DES FÊTES

NOVELTY

etc.

passent

# **L'ÉCLAIR JOURNAL**

***Sonore et Parlant***

La plus belle sélection  
d'Actualités Cinématographiques  
du Monde entier

**CHARLES JOURJON**

ÉDITEUR

12, rue Gaillon, 12

PARIS

**En préparation**

# **Annuaire Général**

de la

# **Cinématographie**

## **1931-32**

**Retenez dès maintenant  
votre exemplaire**

*vous bénéficierez de prix spéciaux :*  
Paris, f<sup>co</sup>, 25.» Province, 30.» Étranger, 40.»

**SI** vous appartenez à la grande corporation cinématographique, vous devez vous assurer que votre nom figurera bien dans notre prochain annuaire, édition 1931-32. Envoyez-nous d'urgence tous renseignements qui seront publiés gratuitement.

# TROIS QUESTIONS ENTRE MILLE AUTRES

QUELLE EST LA LIGNE DIRECTE POUR BRNO ?  
Y A-T-IL UN AÉROPORT A NYIREGYHAZA ?  
QUELLE EST LA RÉGLEMENTATION AÉRIENNE EN LETTONIE ?

## CONSULTEZ Le Guide Aéronautique International

L'OUVRAGE AÉRONAUTIQUE INTERNATIONAL PAR EXCELLENCE

**Approuvé par la Société  
des Nations**

Patronné par la Fédération Aéronautique Internationale et édité avec la collaboration de la Commission Internationale de Navigation Aérienne (C. I. N. A.), des principaux Ministères, Autorités, Commissions, Entreprises et Associations Aériennes Internationales.

TEXTES EN TROIS LANGUES :  
**FRANÇAIS - ANGLAIS - ALLEMAND**

Texte français d'après les documents originaux.  
Texte allemand établi par les soins de la Deutsche Luft Hansa.  
Texte anglais établi par les soins des Imperial Airways.

**1.200 pages in-quarto raisin**

Nouvelle reliure à feuillets mobiles permettant une tenue à jour parfaite.

### 800 PAGES DE TEXTE

Liaisons Aériennes. - Compagnies Aéronautiques. - Lois et Règlements Internationaux et Nationaux.  
Le Tourisme Aérien en tous Pays.

**Tout ce qui intéresse les Pilotes, les Passagers, les Transporteurs aériens.**

**Documentation Cartographique Internationale complète**

### 400 PAGES DE CARTES, la plupart en couleurs

Routes aériennes. - Itinéraires. - Parcours des Compagnies. - Balisage et éclairage. - Zones interdites. - Météorologie, etc...

Cartes itinéraires de toutes les lignes aériennes internationales.

### LES AÉROPORTS DU MONDE AVEC TEXTE EN TROIS LANGUES ET PLANS classés par pays et par ordre alphabétique

PREMIÈRE ÉDITION — 1931

**Un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'intéressent aux choses de l'air**

**Prix : 200 fr.**

Imprimerie CRÉTÉ, 2, rue des Italiens, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone : Provence 28-40, 41, 42 — Télégramme : Guidair, Paris

# MAGAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

JUIN

41<sup>e</sup> Année - Numéro 6

## Sommaire

Standardisation	5
<i>Émile Vuillermoz</i>	
Trois Révélations du parlant : Françoise Rosay, Max van Embden, Marie-Antoinette Buzet	7
<i>M. C. et G. O.</i>	
Mickey à Paris	9
<i>Marcel Carné</i>	
La Parole tue le Cinéma américain	13
<i>Yvan Noé</i>	
Étoiles... filantes	15
<i>J. de M.</i>	
Authenticités	17
<i>Lucien Wahl</i>	
Si le parlant n'était venu...	19
<i>Marcel Carné</i>	
« Azais »	22
<i>Maurice-M. Bessy</i>	
Quand à l'écran l'amour est roi...	28
<i>Odette Bardou</i>	
Hollywood la nuit	31
<i>J.-R. Devaux-Lafont</i>	
Ciné-Clubs et Écrans d'avant-garde	32
<i>Maurice-M. Bessy</i>	
Phonomagazine	41
<i>Maurice Bex</i>	
Le Théâtre	42
<i>Maurice Bex</i>	
« Le Rebelle »	43
<i>Lucie Devain</i>	
Les Éphémérides du Cinéma	46
La Mode féminine	47
<i>Marthe Richardot</i>	
Échos et Informations	48
<i>Lynx</i>	
En assistant aux prises de vues de « Un homme en habit » et de « Rive gauche »	50
<i>Lucien Farnay</i>	
Revue de Presse	52
<i>P. P.</i>	
Les Films du Mois	53
<i>Marcel Carné et Jean de Mirbel</i>	
Des Livres près de l'Écran	57
<i>Jacques Sempyé et Benoit Landès</i>	
« Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger	59
Courrier des Lecteurs	62
<i>Iris.</i>	

## ÉDITORIAL

L'introduction sur le marché de quelques films étrangers dans lesquels la voix de la vedette originale a été doublée, — pas toujours d'ailleurs avec bonheur, — par celle d'artistes anonymes français, a provoqué une véritable levée de boucliers. On parle de « présentation frauduleuse, d'invasion ; on envisage des systèmes de défense ; le contingentement revient à l'ordre du jour.

*Ciné-Magazine* ne saurait, en cette occasion, prendre de position sans consulter ses lecteurs. Ne représentons-nous pas le public, celui qui aime le cinéma, celui qui paie ?

Il serait donc bon de savoir, et nous comptons pour cela sur nos lecteurs, où vont les vœux des spectateurs.

Ils furent unanimes, dès l'apparition du film parlant, à déplorer la disparition totale des écrans de grandes stars étrangères qui avaient toutes leurs faveurs. Ils ne peuvent avoir changé d'avis.

Trois solutions seulement restent donc à envisager. Ou on nous montrera les versions étrangères parlées dans leur langue, comme le font actuellement certaines salles d'exclusivité, avec ou sans adjonction de sous-titres explicatifs, ou nous verrons les versions sonores seulement, donc sans paroles, ou nous entendrons parler en français ces bandes pour lesquelles les voix originales auront été doublées.

Il est bon d'ajouter que les maisons étrangères n'ont jamais envisagé de transformer ainsi à notre usage toute leur production, mais seulement quelques films exceptionnels soit par leur vedette, soit par leur ampleur, et dont l'excessif prix de revient interdit une version spéciale.

Nous serions reconnaissant à nos lecteurs de nous donner leur sentiment à ce sujet. Qu'ils nous disent à quelle solution ils désireraient voir s'arrêter les producteurs étrangers. Ils les éclaireront et feront œuvre utile.

La parole est au public.

ANDRÉ TINCHANT

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS { FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.  
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm). Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.  
— (Pays n'ayant pas adhéré)..... Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.  
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI<sup>e</sup>). Téléphone : Danton 49-33.  
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).  
Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.

# OUVRAGES MIS EN VENTE A

## MAGAZINE

### LES GRANDS ARTISTES DE L'ÉCRAN

Rudolph Valentino (épuisé)  
par A. TINCANT et J. BERTIN  
Pola Negri, par ROBERT FLOREY  
Charlie Chaplin, par ROBERT FLOREY  
Ivan Mosjoukine, par JEAN ARROY  
Adolphe Menjou, par A. TINCANT et R. FLOREY  
Norma Talmadge, par A. GREVILLE et J. BERTIN  
Ramon Novarro, par MAX MONTAGU  
Emil Jannings, par JEAN MITRY  
Chaque volume. Prix : 5 francs.  
Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 1 fr. 50.

### FILMLAND

Hollywood, capitale du Cinéma.  
par ROBERT FLOREY  
Nombreuses illustrations hors texte.  
Prix : 15 fr.  
Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr. 50.

### DEUX ANS DANS LES STUDIOS AMÉRICAINS

par ROBERT FLOREY  
Illustré de 150 dessins par JOÉ HAMMAN.  
Prix : 10 fr.  
Port : France : 1 fr. — Étr. : 2 francs.

### L'USINE AUX IMAGES, par CANUDO

Principaux chapitres : L'Esthétique du VII<sup>e</sup> Art. — Réflexions sur le VII<sup>e</sup> Art. — Le Langage cinématographique, le Public et le Cinéma, la Part de l'Artiste, le Vocabulaire des Gestes, les Couleurs à l'écran, le Cinéma au service de la pensée, Musique et Cinéma, etc. — Des exemples : Films d'aventures, films comiques, films romantiques, films historiques, films latins, films espagnols, films orientaux.  
Prix : 10 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.  
Édition luxe : 25 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LE CINÉMATOGRAPHE CONTRE L'ESPRIT

par RENÉ CLAIR  
Prix : 2 fr. 50. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr.

### MONDE DE CINÉMA

par S.-A. DE BERSAUCOURT.  
Portraits littéraires à la manière de La Bruyère et 10 portraits hors texte dessinés par COURAU :  
Charlie Chaplin, Douglas Fairbanks, Sessue Hayakawa, William Hart, Lillian Gish, Suzanne Blanchetti, Tom Mix, Jaque-Catelain, Buster Keaton.  
Prix : 5 francs. — Port : 0 fr. 50. — Étr. : 1 fr. 50.

### LE CINÉMATOGRAPHE

ET L'ENSEIGNEMENT  
par G. MICHEL COISSAC  
Appareils et Films d'enseignement. Conseils aux opérateurs, etc.  
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LA CINÉMATOGRAPHIE

par LUCIEN BULL  
Prix : 9 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LE CINÉMATOGRAPHE SCIENTIFIQUE

ET INDUSTRIEL  
Traité pratique de Cinématographie  
par JACQUES DUCOM  
Un fort volume 15 x 12. — Prix : 25 fr.  
Port en sus : France : 3 fr. — Étr. : 6 fr.

### LES ORIGINES

DU CINÉMATOGRAPHE  
par GEORGES POTONNIÉE  
PRINCIPAUX CHAPITRES : La Synthèse du mouvement, La Photographie appliquée au Phénakistoscope, L'Analyse du mouvement, Le Cinématographe Lumière.  
Prix : 3 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LE CINÉMATOGRAPHE

par ALBERT TURPAIN  
Professeur à la Faculté des sciences de Poitiers.  
Son Histoire. — Ses progrès. — Son avenir. — Film coloré. — Film parlant.  
Prix : 7 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### MANUEL DU CINÉASTE AMATEUR

par JACQUES HENRI-ROBERT  
Prix : 7 fr. 50. — Port en sus : 1 fr.

### L'ART CINÉMATOGRAPHIQUE

Chaque volume : 12 fr.  
Port en sus : France : 1 fr. — Étr. : 2 fr.  
Vol. I : Le Fantastique, par P. MAC-ORLAN. — Le Comique et l'Humour, par A. BEUCLER. — L'Émotion humaine, par Charles DULLIN. — La Valeur psychologique de l'image, par le Dr R. ALLENDY.

### Sous le ciel d'Hollywood

TROP PRÈS DES ÉTOILES  
choses vues,  
par RENÉ GUETTA  
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### PANORAMIQUE DU CINÉMA

Illustré de 80 photographies.  
par LÉON MOUSSINAC  
Prix : 25 fr. — Port : 1 fr. — Étr. :

### PANORAMA DU CINÉMA

par G. CHARENSOL.  
Prix : 16 fr. 50. — Port : 1 fr. 50. — Étr. : 2 fr. 50.

### CHARLOT

par LOUIS DELLUC  
Prix : 10 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LA PASSION DE CHARLIE CHAPLIN

par ÉDOUARD RAMON  
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### CINÉMABOULIE

par JEST and JEST  
Satire du Cinéma.  
Illustrée de 12 portraits en héliogravure des plus grandes vedettes de l'Écran.  
Un volume de luxe.  
Prix : 25 francs. — Port en sus : 2 francs.

### TU SERAS STAR

Introduction à la Vie cinématographique.  
par RENÉ JEANNE  
Illustrations de Bécan.  
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### POUR FAIRE DU CINÉMA

par R. GINET et MARCEL A. GRANCHER  
Prix : franco, 12 fr. — Étr. : 13 fr.

### HEURES D'ACTRICE

par HUGUETTE (HUGUETTE ex-DUFLOS)  
Prix : 12 fr. — Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE HIMMEL

Un Scandale dans le monde du cinéma  
par JEAN RAPHANEL  
Prix : 15 fr. Port : 1 fr. — Étr. : 2 fr.

### MON CURÉ AU CINÉMA

roman  
par MAURICE DE MARSAN  
Prix : 10 fr. — Port : 2 fr. — Étr. : 1 fr.

Extrait de notre Catalogue

## PHOTOGRAPHIES BROMURE 18x24

### ARTISTES DE CINÉMA

69 Simone Vaudry	131 Bebe Daniels.	239 Sandra Milovanoff	278 Ronald Colman
70 Francesca Bertini	161 Thomas Meighan	242 André Roanne	279 John Gilbert
71 Claire Windsor	163 Jean Toulout	243 Maxudian	283 Ricardo Cortez
72 Mae Murray	183 Harold Lloyd	244 Charles de Rochefort	286 Ronald Colman
73 Richard Barthelmess	184 Alla Nazimova	246 Gaston Norès	511 Jetta Goudal
74 Greta Nissen	185 Max Linder	248 Enid Bennett	512 Jean Murat
75 Mae Murray	189 Georges Biscot	249 Douglas Fairbanks	
76 Adolphe Menjou	212 Charles Ray	250 Adolphe Menjou	
77 Bebe Daniels	213 Lillian Gish	251 France Dhélia	
78 Norma Talmadge	216 Viola Dana	252 Betty Blythe	
79 Florence Vidor	221 Gloria Swanson	253 Huguette ex-Duflos	
80 Gloria Swanson	223 Mildred Harris	254 Nita Naldi	
103 Léon Mathot	224 Séverin Mars	255 Richard Barthelmess	
105 bis Rud. Valentino	225 André Nox	261 Richard Dix	
106 Norma Talmadge	226 Gina Palerme	262 Mae Bush	
109 Sessue Hayakawa	227 Marion Davies	263 Gloria Swanson	
114 Antonio Moreno	228 G. de Gravone	264 Norma Shearer	
119 Norma Talmadge	235 Gaston Jacquet	266 Richard Dix	
122 Douglas Fairbanks	236 Raquel Meller	268 Nicolas Koline.	
123 William Farnum	237 Jean Angelo	276 Léon Mathot	
127 Pearl White	238 Georges Vaultier	277 Soava Gallone	

PRIX FRANCO : 3 FRANCS PIÈCE

Joindre les fonds en chèque postal (Paris, n° 309-08), chèque ou mandat.

# STANDARDISATION

Par ÉMILE VUILLERMOZ

L'INVENTION de la pellicule sonore a été saluée immédiatement par les musiciens comme une victoire industrielle infiniment profitable à leurs intérêts matériels et moraux. Puisque le film allait pouvoir désormais s'imprégner de vibrations musicales aussi bien que de vibrations lumineuses, l'écran allait devenir un débouché admirable pour les compositeurs.

Jusqu'ici, en effet, on leur avait toujours opposé la difficulté matérielle de lier le sort d'une musique d'accompagnement à celui d'un film. Une grande salle parisienne pouvait, à la rigueur, et tout à fait exceptionnellement, faire les frais d'un orchestre convenable et de quelques répétitions pour « monter » l'œuvre d'un compositeur connu spécialement écrite pour commenter un film.

Mais, en passant dans la salle voisine, la réalisation cinématographique ne rencontrait plus qu'un petit groupe instrumental de brasserie.

En se rapprochant des fortifications, l'œuvre se trouvait en présence d'un quatuor ou d'un trio.

Et, après les avoir franchies, elle était condamnée au régime du piano poussif mis en action par des virtuoses approximatifs.

Depuis longtemps, il avait fallu, par conséquent, abandonner la partition originale et recourir à un répertoire de plus en plus médiocre, assurant un commentaire de moins en moins précis.

Toutes ces misères allaient disparaître avec le film sonore, qui, sans aucun frais, transporterait dans le village le plus déshérité une splendide exécution orchestrale offrant, par surcroît, l'avantage d'un synchronisme parfait. Et déjà les musiciens se réjouissaient de pouvoir entendre les chefs-d'œuvre de leur art dans des conditions qui en assureraient la plus utile diffusion et la plus efficace vulgarisation.

L'événement a trompé leur espoir. A partir du moment où l'on a pu enregistrer sur pellicule les plus belles partitions du monde, on a cessé de faire appel à la musique sérieuse.

Finis le temps où le moindre roman d'amour était enveloppé dans nos salles par l'âme de Beethoven, de Chopin, de Schumann, de Schubert, de Wagner, de Rimsky, de Borodine, de César Franck, de Saint-Saëns, de Gabriel Fauré ou de Debussy. Aucune de ces adaptations parfois remarquables n'a franchi le seuil de nos studios de prise de sons.

Ce que la pellicule capte désormais, ce sont uniquement des bruits, des coups de sifflet, des coups de fusil et des refrains ultra-populaires. Tout le répertoire de qualité a disparu comme par enchantement.

De plus en plus, la musique est chassée du film où elle ne remplit plus sa mission d'atmosphère. Les metteurs en scène ne l'admettent que lorsque le scénario la place matériellement sur leur route, c'est-à-dire lorsque les acteurs sont obligés d'ouvrir un piano, d'entrer dans une salle de concerts, une cathédrale ou un bal-musette.

Cette évolution, on le voit, est assez inquiétante pour les malheureux compositeurs qui espéraient s'emparer de ce nouveau mode d'expression et d'édition.

Mais voici que se dessine une menace plus grave encore.

Tout ce qui touche à la machine finit par la standardisation. Le cinéma, qui est branché sur un moteur et qui est une industrie en même temps qu'un art, ne pouvait pas échapper facilement à cette loi. Au moment où l'opérette filmée connaît quelques succès et apporte aux musiciens des promesses heureuses, nous assistons à la manœuvre suivante.

Il se fonde maintenant des sortes d'agences qui se mettent en rapport avec nos grands éditeurs de films et qui leur tiennent à peu près ce langage : « Jusqu'ici, vous avez dû traiter directement avec les compositeurs pour les partitions nouvelles dont vous aviez besoin pour vos films. Vous avez rencontré des musiciens émettant la prétention bouffonne de se faire payer leur labeur, et vous avez dû parfois subir leurs exigences, qui, malgré leur modestie, ont tout de même grevé légèrement votre budget au bout de l'année. Eh bien ! si vous voulez bien nous confier l'exclusivité de la fourniture de la musique pour toute votre production, nous nous engageons à vous en approvisionner absolument gratuitement. On vous livrera, exécutés sur mesure, tous les airs, toutes les danses, tous les refrains qui vous seront nécessaires. Et il ne vous en coûtera pas un centime. Pour notre rémunération, nous nous chargeons d'obtenir de nos auteurs que nous tenons bien en mains une rétrocession de leurs droits qui nous paiera largement de notre peine. »

Comment un directeur commercial de grande firme résisterait-il à l'attrait d'une pareille proposition ? La musique est toujours de la musique, et bien peu de spectateurs sont capables de distinguer si un refrain en vogue a été écrit par un compositeur original ou fabriqué en série dans les prisons.

Le mécanisme de cette affaire, vous le devinez déjà. L'agence accapare par ce moyen d'importants débouchés. Si elle le peut, elle en fait même le trust, puis elle dit à quelques compositeurs faméliques : « Vous voulez gagner de l'argent en travaillant pour le film sonore : perdez cet espoir, d'abord parce que je tiens les clés de toutes les grandes maisons de production et ensuite parce que vous n'avez pas l'autorité nécessaire pour vous imposer dans ces grandes firmes. Mais je suis bon

prince : rétrocédez-moi la moitié, les deux tiers, les trois quarts ou les neuf dixièmes des droits éventuels d'exécution qui vous reviendront, et j'introduirai votre musique dans un film que l'on va tourner prochainement. C'est pour vous une chance inespérée. Acceptez-vous ? »

Et, naturellement, le malheureux accepte, préférent à la famine la plus modeste bouchée de pain.

Théoriquement, une tractation de ce genre ne semble pas devoir tomber sous le coup des lois. Je me demande cependant si la Société des Auteurs se sent le courage de l'approuver sans réserves.

D'autre part, est-il besoin de souligner le terrible danger que représente une pareille conception de la collaboration de la musique au cinéma ? C'est la condamnation à mort de tous les musiciens sérieux et indépendants qui refuseront d'accepter cet humiliant servage. Seuls pourront entrer dans nos studios sonores les pauvres croque-notes à l'échine assouplie par la misère, qui travailleront avec résignation à l'enrichissement de leurs négriers.

On m'affirme qu'une de nos plus grandes maisons de films a déjà signé un contrat de ce genre. Nous nous refusons à le croire. En tout cas, elle paiera cher son imprudence le jour où l'on pourra démontrer qu'elle a choisi de pareils fournisseurs.

Dénoncer un pareil danger suffira probablement à le conjurer ; mais j'invite malgré tout tous les compositeurs, les éditeurs sérieux et les sociétés d'auteurs à porter leur attention sur ce grave problème, qui placera, au point de vue musical, le film français dans une situation d'infériorité navrante vis-à-vis des films étrangers, où la musique est traitée avec infiniment plus de considération et de respect.

ÉMILE VUILLERMOZ.

## TROIS RÉVÉLATIONS DU PARLAN

## FRANÇOISE ROSAY

Il est peu d'artistes de cinéma qui aient réussi à s'imposer dès leur toute première apparition sur un écran.

Seul un talent en possession de tous ses moyens, un tempérament, une forte personnalité enfin peut, d'un coup, se classer parmi les plus grands et forcer l'estime et l'admiration d'un public qui l'ignorait encore la veille.

Tel est le cas, entre autres, de Françoise Rosay, dont l'aisance, la désinvolture, l'élégance supérieure, dont elle faisait preuve dans *Si l'Empereur savait ça*, stupéfièrent puis enthousiasmèrent le public.

Ce fut pour beaucoup une révélation. Et pourtant certains, dont nous sommes, ne furent pas autrement surpris, qui se rappelaient avec quelle maîtrise cette même Françoise Rosay avait campé l'Américaine hautaine du tendre et délicat *Gribiche*.

Le public ingrat et même la presse oublient vite. De quels éloges flatteurs cependant cette dernière n'avait-elle pas salué la création « d'une actrice qui savait — enfin ! — aller et venir avec aisance et distinction dans un salon ».

Seulement Françoise Rosay avait dû, à son grand regret, décliner



De haut en bas, trois aspects divers de Françoise Rosay : 1° dans « Quand on est belle » ; 2° dans « Buster se marie » ; 3° dans « Le Procès de Mary Dugan ».



toutes les offres qui lui avaient été faites à la suite de sa création dans le sensible *Gribiche* de Feyder, son mari. Un autre rôle l'accaparait tout entière : celui d'une mère dévouée et attentive à l'éducation de ses trois bambins aux yeux clairs et limpides comme ceux de leur père...

\*\*

Des mois passèrent... Feyder, qui rongea ses poings si longtemps, vint de réaliser coup sur coup *Thérèse Raquin* et *Les Nouveaux Messieurs*. Deux chefs-d'œuvre en leur genre.

Le résultat ne se fit pas attendre : l'Amérique, avec sûreté, nous enleva notre compatriote, et bientôt toute la petite famille prit le chemin d'Hollywood.

Des mois encore !... Les enfants ont grandi. Ce sont maintenant de petits personnages sérieux comme vous et moi. Davantage peut-être. Leur éducation préoccupe moins leur mère, qui, un beau jour, sur les instances des producteurs qui emploient Feyder, cède à la tentation. Pour notre joie, puisque le résultat c'est *Si l'Empereur savait ça*, où l'experte comédienne (ex-pensionnaire de l'Odéon et



premier prix de comédie au Conservatoire, s'il vous plaît) fait revivre avec une désinvolture et une noblesse éblouissantes le type même de la « grande dame » d'avant guerre.

Pourtant, énorme aurait été la surprise de Françoise Rosay si on lui avait dit que sa création de la princesse d'Ellingen, dans *Si l'Empereur savait ça*, serait suivie immédiatement de huit autres !

De ces huit films, deux nous sont connus : c'est *Échec au Roi* et *Soyons gais*, qui passe actuellement au Madeleine-Cinéma, et où elle dépense une intelligence, un brio et un entrain irrésistibles.

Les autres sont : *Le Petit Café*, avec Maurice Chevalier, où Françoise Rosay est une chanteuse d'une boîte de nuit ; *Quand on est belle*, avec Lily Damita (rôle d'une grue assez vulgaire) ; *Jenny Lind*, avec Grace Moore ; *Le Procès de Mary Dugan*, où elle nous apparaîtra le visage torturé de douleur, et le dernier film de Buster Keaton : *Buster se marie*, dans lequel elle sera, — versions allemande et française, — une journaliste de la plus haute fantaisie.

Enfin, elle achève actuellement de tourner *The Laurels and the Lady* (version anglaise).

Telle est, succinctement résumée, la carrière déjà importante d'une des grandes révélations du film parlant.

M. C.

### MAX VAN EMBDEN

Le partenaire de Grock. Son associé depuis quinze ans. Un nouveau venu au film parlé et qui vient de remporter un beau succès dans le film *Grock*, qui passe actuellement à Paris et dans lequel, il interprète le même rôle dans les versions allemande, anglaise et italienne. Car Embden parle neuf langues et joue du violon, du saxophone, de la clarinette, etc.

Élevé en Angleterre, Embden fait partie, à seize ans, d'une troupe artistique et parcourt le



Max Van Embden dans « Grock ».

monde entier. A dix-sept ans, il est déjà chef d'orchestre dans un grand théâtre londonien ; attiré par les planches, il retourne au music-hall, où il rencontre Grock, qui ne parle pas l'anglais ; Embden, lui, ne sait pas un mot de français. Dès lors, l'association est fondée, et le fameux « numéro » de Grock est court et sans conversation.

Depuis cette époque, Grock a fait son chemin, et, dans son sillon, il a entraîné Embden. Celui-ci se destine maintenant aux films parlés, qui l'ont conquis, et où il remportera, à n'en pas douter, de nouveaux lauriers.

### MARIE-ANTOINETTE BUZET

Dans le numéro d'avril, le critique de *Ciné-Magazine* rendant compte du film *L'Opéra de quat'sous*, s'exprimait ainsi :

« Je m'excuse de ne pas connaître le nom de



Marie-Antoinette Buzet dans « L'Opéra de quat'sous ».

l'artiste qui interprète de façon bouleversante le rôle d'une prostituée de l'espèce triste et résignée. »

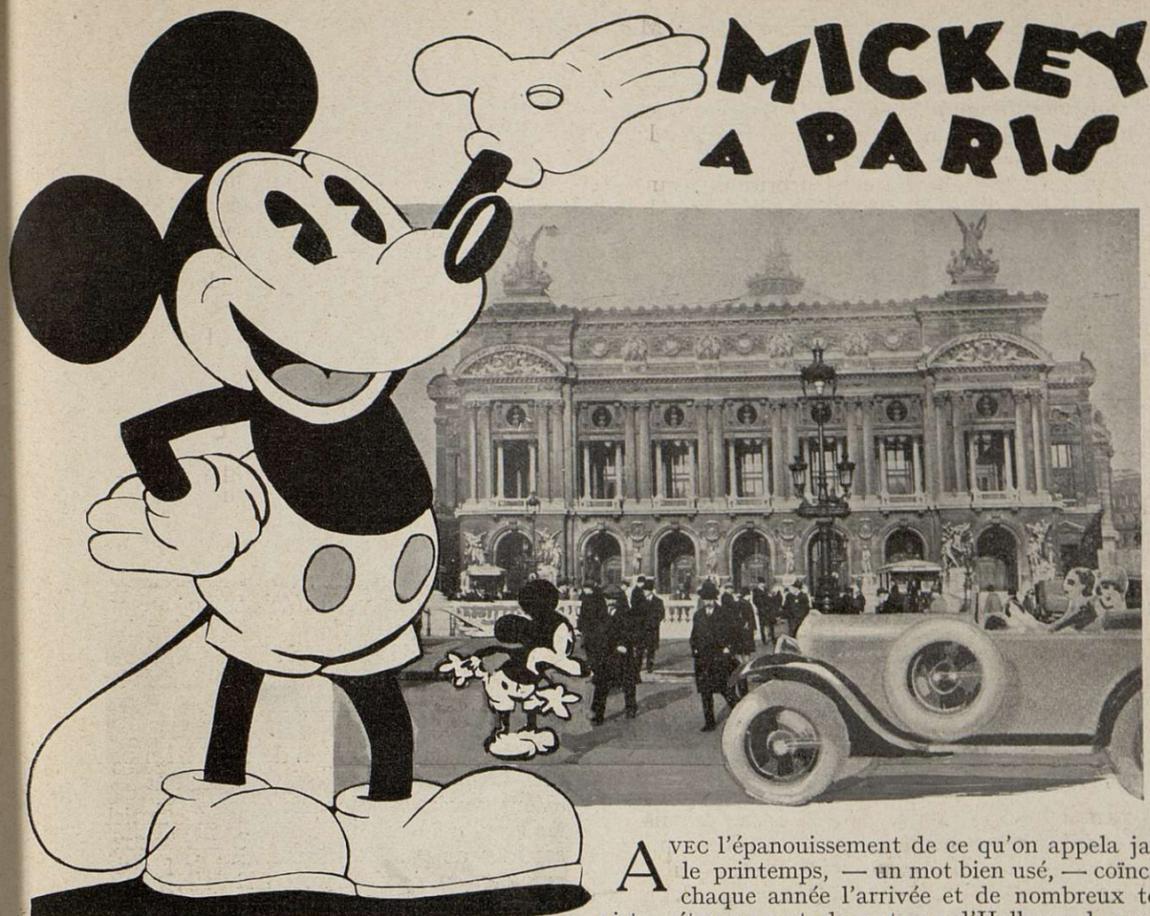
Cette artiste, c'est Marie-Antoinette Buzet.

Cette jeune Française, arrivée depuis peu à Berlin, débute avec le metteur en scène Thiele dans le film *Dactylo*. Remarquée par Pabst, elle se voit confier par ce dernier un rôle important dans *L'Opéra de quat'sous*. Puis Grock lui demande d'interpréter le rôle d'Inès dans son film ; lequel rôle, lors de la présentation, avait été attribué, par erreur, à Betty Bird, qui interprète également ce rôle d'Inès, mais dans la version allemande.

M.-A. Buzet chante délicieusement (premier prix du Conservatoire de Bordeaux) et, pour l'éprouver, Grock a composé tout spécialement un chant que l'on applaudit dans le film.

Voilà donc une jeune Française sacrée vedette en Allemagne. Mais pourquoi faut-il que trop souvent les étoiles françaises soient découvertes par les Allemands ?

G. O.



Avec l'épanouissement de ce qu'on appela jadis le printemps, — un mot bien usé, — coïncide chaque année l'arrivée et de nombreux touristes étrangers et de « stars » d'Hollywood, venant passer dans cette vieille Europe doublement humide des vacances bien gagnées.

Tout dernièrement encore, le hall de la gare du Nord a retenti de dizaines d'explosions de magnésium. Celles-ci ont en effet remplacé les cent un coups de canon d'autrefois avec lesquels on accueillait les personnages de marque. Pourtant, — le croiriez-vous ? il est une vedette — et de taille, sinon physiquement du moins moralement — qui a réussi à passer à travers des embûches tendues par la popularité et sa complice la publicité, à ne pas payer son tribut à la gloire.

Pourquoi le cacher plus longtemps : il s'agit de Mickey, notre vieille connaissance, débarquée subrepticement dans notre capitale.

Son séjour aurait passé complètement inaperçu si, certain soir de désœuvrement, alors que nous nous trouvions dans une loge d'une salle d'exclusivité des boulevards (excusez du peu), l'obscurité étant déjà faite, l'ouvreuse n'était venue placer le légendaire personnage précisément à côté du seul genre de type

qu'il fuyait depuis plusieurs jours : un journaliste.

La façon insolite avec laquelle l'ouvreuse avait placé sa cliente, — rapport à sa taille exiguë, elle la tenait dans ses bras et la déposa délicatement sur son fauteuil, — avait attiré mon attention.

Je n'eus pas grand mérite, même dans l'obscurité, à reconnaître mon auguste voisine. Après avoir aussitôt fermé la porte de la loge et bouclé soigneusement tous les interstices, de crainte que ma prisonnière ne s'échappât, je commençai à lui faire endurer le supplice de l'interview, insensible à ses petits cris plaintifs qui ne firent pas même retourner les spectateurs, ceux-ci croyant, de bonne foi, à un « raté » du haut-parleur. N'en avaient-ils pas l'habitude ?

— Que me voulez-vous ! me dit Mickey la souris, après avoir esquissé un geste d'exaspération. Sans doute allez-vous me poser la question sacramentelle ? Mais oui, je suis pour le parlant ! L'année de ma naissance : j'aurai bientôt quatre ans. Si je suis mariée : oui avec Félix le Chat ! Ça étonne votre logique d'homme « à qui on ne la fait pas » ? C'est pourtant ainsi que j'ai l'honneur de vous le dire. La nature de mes yeux : noirs le jour, phosphorescents la nuit. Les films que j'ai tournés : la liste en serait trop longue. Ma jeunesse : j'ai été cow-boy dans un pays où les chevaux, sous des charges trop lourdes, s'étirent comme de la guimauve ; j'ai été également laboureur dans un village où il suffisait de piquer un cochon avec une épingle pour que celui-ci se dégonfle piteusement avec un sifflement lamentable ; enfin j'ai abordé l'art musical et joué du piano sur un instrument éternuant, élastique, bondissant et rugissant : une vraie teigne. Ce que je viens faire à Paris : voir mes films. Depuis deux ans, je suis au régime des travaux forcés et n'ai pas eu cinq minutes de repos. C'est tout ? Non ? Ma garde-robe : un caleçon réduit à sa plus simple expression et des godillots à la Charlot.

» Et maintenant que j'ai répondu à l'interview-type, veuillez me laisser voir en paix Mickey dans la Jungle !

— Mais, Mickey, c'est pour Ciné-Magazine !

— Ah ! Ciné-Magazine ! Que ne le disiez-vous plus tôt ! Comment allez-vous, cher ami ? Excusez ce moment de mauvaise humeur ; mais aussi quel étrange pays que le vôtre ! Il y a deux minutes, je me présente dans ce cinéma et paye ma place (sans même demander une détaxation, je vous prie de le remarquer). Puis je fais numéroter mon billet par de funèbres personnages pour jeu de massacre, déjà à l'alignement pour un tir de barrage en règle. Je tends mon coupon à l'ouvreuse lorsque celle-ci, en m'apercevant, se met à pousser des cris affreux. « Ciel, une souris ! » crie-t-elle. Et la voilà qui grimpe sur une chaise, serrant sa jupe contre ses genoux. Une de ses collègues en fait autant, tandis qu'une troisième s'accroche à un spectateur, ébauhi, en regardant avec effroi dans ma direction !

» J'eus beaucoup de mal à me faire reconnaître. Pas possible, ces gens-là ne doivent jamais aller au cinéma ! Mais je tremble, car voilà mon incognito raté...

— Vous voyagez incognito, Mickey ?

— Oui. D'abord parce que mes films peuvent fort bien se passer de ce genre de réclame, et ensuite parce que je ne tiens pas à me faire accaparer à dîner par tous les lords d'Angleterre et les duchesses de votre faubourg Saint-Germain.

— Mais, dites-moi, Mickey, pour que cet incognito soit respecté, — tout du moins jusqu'à ces dernières minutes, — comment vous y êtes-vous pris ?

— J'avais pensé un moment prendre un nom d'emprunt, que j'aurais naturellement claironné au monde entier, comme cela se pratique couramment. Mais, à la réflexion, pour plus de sûreté, j'ai préféré m'embarquer clandestinement sur l'*Île-de-France*, transatlantique qui possède l'exclusivité de ces sortes d'embarquements, comme vous savez. Pour cela, je me suis fait enfermer, non pas dans une caisse comme un de vos compatriotes, mais dans un encier...

— A propos d'encier, pourriez-vous me dire, Mickey, comment vous êtes venue au monde ? Votre entrée dans la vie préoccupe singulièrement tout un peuple de cinéastes.

— Volontiers, pourtant... votre journal n'est-il pas lu par des jeunes filles ?

— Si, mais...

— Enfin nous tâcherons de retirer les points de sur les *i*.

» Vous savez que je suis presque la benjamine d'une grande famille qui a ceci de particulier d'être disséminée de part le monde. J'ai des parents en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Italie et même en France ; bien malingres il est vrai. Notre petit pays à deux dimensions forme ainsi un État dans l'État.

» Notre race offre également ceci de particulier d'engendrer des êtres totalement différents les uns des autres. Notre ancêtre, qui vit le jour en France, fut un personnage de pantomime : un *Pierrot*, naturellement berné par Colombine, ainsi que le veut la tradition. Lequel *Pierrot*, toujours chez vous, donna naissance à des *Fruits et Légumes vivants*, qui, eux-mêmes, firent souche avec la fameuse bande des *Pieds Nickelés*.

» Sans doute ceux-ci émigrèrent-ils en Amérique, puisque, à quelque temps de là, deux joyeux lascars, *Dick* et *Jeff*, signalèrent joyeusement leur avènement dans le monde. Bientôt suivis de *Koko*, clown turbulent ; en attendant, *Félix* et *Matou*, rominagrobis impénitents ; *Fido*, le bon chien, et *Ossvald*, notre joyeux lapin.

» Telle est, monsieur, ma galerie d'ancêtres. Je suis fort aise de savoir que la race ne s'éteindra pas après moi, car j'ai donné tout dernièrement naissance à une petite fille prétentieuse qui a nom *Flip* et appartient à l'espèce des batraciens.

— Mais, Mickey, tout cela ne me dit pas...

— Comment je suis venue au monde ? Nous y voici :

» Modernes Gullivers chez le peuple de Lilliputiens que nous sommes, des hommes ont guidé nos premiers pas dans la vie. *Pierrot* eut par exemple pour père adoptif Émile Reynaud, *Koko* Max Fleischer et *Matou* Ben Harrison. Retenez ces noms :

d'harmoniser, de spiritualiser les mille bruits de la nature, alors que la plupart de nos frères dits « supérieurs » n'ont fait que se rendre coupables d'une copie servile de la vie ?

— Oui, Mickey, et pour le monde entier à qui vous apportez chaque semaine sa ration de joie et de bonheur fugace, votre nom est désormais évocateur de rêve linéaire, poétique, fertile et malicieux. Il n'existe, à ma connaissance, qu'un homme qui, dans le domaine cinématographique, ait réussi pleinement à réunir dans le même enthousiasme le public qui se pique d'avant-garde et celui qu'on appelle communément le gros public, le spectateur des salles de quartier et les esthètes ! Cet homme, c'est Charlie Chaplin.

» A propos, Mickey, que pensez-vous du film de guerre ?

— Ah ! oui, la question à la mode. Mais quel rapport avec Chaplin ?

— Une phrase de celui-ci, Mickey : *Le patriotisme est la pire forme de la folie dont le monde ait jamais souffert.*

— Je pourrais vous répliquer, comme tel de vos réalisateurs : j'ai



ce sont ceux de bienfaiteurs de l'humanité.

» Quant à moi, la morale dût-elle ne pas y trouver son compte, je dois ma naissance en des temps troublés à deux hommes maîtres de ballet d'un genre inédit : Ub Iwerks et Walter Disney.

» L'un et l'autre, — mais ne le répétez pas, — ayant scellé leur alliance d'une bonne vieille bouteille de « tchamping », se munirent de flacons d'encre, — liquide procréateur, — de feuilles de papier blanc, — organes engendresseurs, — et de papier calque jouant le rôle de nourrice attentive dirigeant nos premiers pas dans la vie. J'oubliais les crayons destinés à réparer les malfaçons de la nature. Puis ils s'enfermèrent dans un local obscur.

» Six semaines après, respectant les règles de l'enfantement établies dans le monde des souris, ils présentèrent à l'Amérique leur enfant, moi-même, virtuose de la danse, passionné de musique au point de jouer du xilophone sur une mâchoire d'hippopotame, du violon sur la barbiche d'un âne ou de la harpe sur une toile d'araignée.

» Voilà comment je vins au monde. Mais, si les hommes m'entourèrent de tous leurs soins, avouez que, de mon côté, je leur apportai ma provision inépuisable de malice et de bonne humeur. Ne croyez pas à de la prétention de ma part ; mais ne suis-je pas à peu près la seule à avoir su utiliser les prodigieuses richesses du film sonore ? Ne me suis-je pas efforcée constamment d'interpréter,

répondu en faisant *Mickey s'en va-t-en guerre*. Mais la censure, avec son intelligence coutumière, a interdit le film en Allemagne. Que n'a-t-elle interdit, dix-sept ans auparavant, une lutte autrement sanguinaire !

— Et maintenant que votre incognito est découvert, qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais pas au juste. Émile Vuillermoz m'a appelée dernièrement dans votre *Ciné-Magazine* « le Chaplin des Rongeurs ». C'est évidemment là, de tous les compliments qui m'ont été décernés, celui qui m'a le plus touchée.

» Malheureusement, aussitôt des tas de gens se sont prétendus mes amis de toujours et ont demandé pour moi la croix de la Légion d'honneur. Aussitôt d'autres ont répliqué vertement qu'il restait encore en France, en cherchant bien, un ou deux industriels, fonctionnaires ou financiers, qui ne possédaient pas encore le tant désiré ruban rouge.

» Alors me voilà fort embarrassée. Ou je refuse, et l'on me traitera de crâneuse, ou j'accepte, et, par chauvinisme, on me dénierait aussitôt tout talent véritable. Qui sait ? on renouvellera peut-être pour moi une histoire de vedette assassinée, de prince volage, d'épouse bafouée, de complications diplomatiques dans lesquelles on me prêterait le rôle de médiateur !

» Très peu pour moi. D'autant plus qu'il me fau-

draient encore déjeuner avec une de vos personnalités politiques, et je craindrais trop que ce fût avec l'une d'elles, bien connue pour sa forte denture. (Vous ne pouvez pas confondre, les femmes françaises ne sont pas admises au Parlement.)

— Vous vous occupez de politique, Mickey ?

— Non, mais à voir l'homme influent dont je vous parle, malgré moi je songerais à cette scène de Mickey virtuose : vous savez, lorsque le piano rugissant de tout son clavier m'envoyait dans les cintres !

J'ouvris les yeux. La place était vide où m'était apparue Mickey, le lutin familier et vif qui avait fait danser les pianos et les arbres, les araignées et les vaches, orchestré le miaulement des chats et les cris divers de tous les animaux de la création dans un univers géométrique.

Avais-je rêvé ? Je n'ai jamais pu démêler où commençait et finissait le rêve. Une large tache d'encre sur le rebord de la loge, les photographies qui illustrent cet article me font croire à une grande part de vérité.

Et pourtant personne n'a parlé du récent séjour de Mickey à Paris ! Alors que croire ?

MARCEL CARNÉ.

## PIRANDELLO ET LE CINÉMA

Le célèbre dramaturge italien, après tant d'autres, vient lui aussi de se sentir attiré par le cinéma. A vrai dire, ce sont surtout les possibilités du film parlant, plus que les œuvres déjà réalisées, qui ont tenté l'auteur fameux de *Chacun sa vérité*.

Telle est, du moins, l'opinion qu'il a confiée à un rédacteur de *L'Écho de Paris*, qui était allé l'interviewer.

« Puisque la parole a révolutionné l'art muet, lui dit-il, il était nécessaire qu'elle le révolutionne complètement au lieu de s'arrêter aux demi-mesures.

» J'ai beaucoup pensé à la question du cinéma, et cela m'a donné des idées. Je crois que je connais le remède qui lui convient.

» Il faudrait que le cinéma s'écarte le plus possible du théâtre et qu'il condense son dialogue. Il ne devrait parler que lorsque c'est absolument nécessaire, en employant un style rapide, ramassé et concis. Un mot à l'écran vaut cent mots au théâtre. La voix ne peut être qu'un élément suggestif, pas autre chose.

» Il ne s'agit pas de créer une avant-garde.

L'écran est fait pour parler à la masse, et c'est toujours à elle qu'il doit s'adresser. Le cinéma doit être le langage visuel de la musique. La vue et l'ouïe sont les deux sens esthétiques. Leur combinaison harmonieusement réalisée doit donner la perfection. La musique est pour le cinéma un océan sur lequel il peut naviguer éternellement et qu'il se doit d'interpréter. Mais, puisqu'il retire au spectateur la possibilité de réagir selon son tempérament propre, il convient de ne lui donner que l'interprétation d'un grand poète, d'un grand artiste, l'inspiration d'un Bernard Shaw, d'un Bernstein, d'un Annunzio... etc.

Évidemment, tout cela n'est peut-être pas très nouveau. Mais il est réconfortant de voir un auteur dramatique réclamer la primauté de l'image sur la parole.

Ajoutons que Pirandello vient de signer avec la Metro Goldwyn pour la mise à l'écran de *Comme tu me veux* et, avec l'Universal, pour *Comme avant, mieux qu'avant*. Enfin, il est question de faire un film parlant de *Feu Mathias Pascal*, qu'avait déjà, on s'en souvient, réalisé Marcel L'Herbier.

## LA PAROLE TUE LE CINÉMA AMÉRICAIN

Par YVAN NOÉ

EN un an de contrat à Hollywood, où la seule distraction est le cinéma, le seul travail le cinéma, où le cinéma est la raison de la vie, j'ai passé quelque deux cents soirées au cinéma. J'ai travaillé à de nombreux scénarios destinés aux grands stars, Ramon Novarro, Buster Keaton, Gloria Swanson, Ronald Colman, Mary Pickford, Charlie Chase. J'ai écouté les conversations, les discussions, les opinions. J'ai lu les gazettes et les screen magazines. J'ai appris beaucoup de choses. J'ai pu comparer le cinéma américain au cinéma européen. Je crois savoir maintenant ce qu'il ne faut pas faire et ce qu'il faudrait faire.

J'ai toujours pensé que le cinéma silencieux américain, avec ses larges histoires, ses extérieurs, ses chevauchées de cow-boys et ses batailles de gangsters, était inégalable. Je crois aujourd'hui que le cinéma parlant américain est engagé dans une mauvaise voie. L'introduction de la parole dans le film a été une opération industrielle. Les machines étant achetées, les producteurs se sont crus obligés à les employer au maximum.

Et les machines parlent, parlent... à faire souvent regretter au spectateur de n'être pas sourd. Sans aller aussi loin que Chaplin, qui a pu, dans *City Lights*, se permettre, au milieu de la foison des films parlants, de rester fidèle au muet (ce que lui seul pouvait oser), on peut penser que l'abus de la parole est une erreur.

Il y a contre la parole et en faveur du silence des raisons d'ordre physiologique : le silence retient l'attention du spectateur, qui, même s'il n'y a rien à entendre, est tendu pour écouter. La parole,

au contraire, si elle n'est pas très intéressante et très prenante, endort.

Lorsque le spectateur, pour suivre une histoire, devait compter uniquement sur ce qu'il voyait, il devait faire plus attention qu'aujourd'hui quand il sait que, si ses yeux sont distraits, il entendra les paroles et inversement.

Ces considérations nécessitent de la part du film parlant une qualité supérieure à celle du film muet. Or, la grande tendance des créateurs de films parlants a été de trop se rapprocher du théâtre et de trop s'en inspirer. Le résultat a été la production de films qui ne sont que du théâtre de seconde qualité. On a sacrifié à l'amour du théâtre les admirables décors de mer, de désert et de neige. On fait au studio des décors qui permettent tout, mais qui vulgarisent et diminuent, si beaux et si adroits soient-ils, le film parlant.

La vérité est que le film parlant est une transformation, une évolution du film silencieux et non une pâle imitation du théâtre.

Si l'on veut bien décomposer schématiquement un film silencieux, on y trou-

YVAN NOÉ



vera les éléments suivants :

PREMIER PLAN. — *Un support sonore* qui était constitué par la musique d'accompagnement destinée à rendre le silence moins creux, moins dur, à créer une atmosphère subconsciente en rapport avec l'histoire projetée.

DEUXIÈME PLAN. — *Une histoire visuelle*, compréhensible à la simple vision, histoire située dans une atmosphère et dont la qualité essentielle était le mouvement.

TROISIÈME PLAN. — *Des sous-titres courts, clairs,*

soulignant les points importants ou expliquant ce que la vision seule ne suffirait pas à exprimer.

Je pense qu'un film parlant doit de la même façon comporter :

PREMIER PLAN. — *Un support sonore*, auquel la découverte de la reproduction mécanique du son apporte un perfectionnement considérable. Le film trouve son accompagnement spécifique dans les bruits et les harmonies de l'histoire qu'il raconte. Ce support est l'expression auditive de l'atmosphère du film.

DEUXIÈME PLAN. — *Une histoire visuelle* qu'on doit pouvoir à peu près comprendre sans le secours des paroles, sous peine d'être obligé de déverser sur le public un déluge de paroles inférieures à celles qui font la force du théâtre.

TROISIÈME PLAN. — *Des paroles* qui, comme les anciens sous-titres, doivent être courtes, claires, soulignant ou expliquant ce que la vision seule ne suffirait pas à exprimer.

Dans ces conditions, la parole ne noie plus le spectateur ; elle accuse, elle souligne, elle donne du relief. Elle doit être maniée avec prudence comme une arme dangereuse. Alors qu'au théâtre les mots peuvent être escamotés, dans le film parlant les mots sont mis en vedette, leur valeur est multipliée par le haut-parleur.

Est-ce à dire que les « scènes » sont impossibles et que les longues répliques sont interdites ? Tout ce qui est important doit être dit, mais tout ce qui n'est pas strictement nécessaire doit être supprimé. C'est à l'écrivain qui compose un film de mesurer savamment ses paroles. Le film parlant n'est plus seulement affaire de metteur en scène, il est affaire de metteur en scène et d'écrivain en étroite collaboration.

Avant qu'existât en France le film parlé, Carl Dreyer, le grand metteur en scène danois, a fait avec sa *Jeanne d'Arc*, film muet, un véritable film parlant... auquel ne manquait que la parole. Il suffirait de remplacer aujourd'hui les sous-titres de *Jeanne d'Arc* (que les personnages prononçaient

réellement) par des paroles enregistrées et synchronisées ; on obtiendrait un des meilleurs films parlants faits jusqu'à maintenant. On peut vraiment dire qu'entre le silencieux et le parlant Carl Dreyer a fait la liaison. J'ai eu la joie, par la suite, de travailler avec Dreyer son premier film parlé *avant l'apparition des films parlants en France*. Dreyer avait déjà compris que le film parlant devait parler le moins possible. Il me disait : « La grande découverte du cinéma était le silence. Le silence reste la grande découverte du film parlant, silence dont on peut tirer, grâce au son et à quelques paroles, des effets d'une puissance et d'une émotion extraordinaires. »

Un auteur de film parlant libre de son travail doit produire des œuvres d'un caractère nouveau et d'une valeur énorme. Malheureusement, l'auteur de film parlé n'est pas libre : il est la proie des vedettes, des metteurs en scène, des superviseurs, des exécutifs. Les responsables de la création des films devraient faire l'impossible pour rechercher de véritables auteurs de films parlants originaux. Ils feraient ainsi faire au cinéma un pas en avant qui équivaldrait à une renaissance.

Un chef-d'œuvre artistique est en général la création d'un seul artiste. Il est le fruit d'une inspiration, il possède une unité et une personnalité. En peinture et en sculpture, on n'imagine pas une œuvre résultant d'une collaboration. Molière, Shakespeare, Beethoven, Shelley, Proust n'ont pas eu de collaborateurs. La condition principale à remplir pour que le film parlant produise des chefs-d'œuvre est de créer des auteurs spécialisés, capables à la fois de l'invention d'une histoire, de la construction d'un dialogue et de la réalisation d'une mise en scène.

Ces artistes complets, seuls maîtres et responsables de leur œuvre, se trouveront dans les conditions de création d'un sculpteur ou d'un poète, seul maître et responsable de son œuvre.

YVAN NOÉ.

## ÉTOILES... FILANTES

UNE grande gare parisienne avec son animation fiévreuse, sa mélancolie des départs, son invitation au voyage qu'a chantée Gantillon et aussi sa joie des arrivées apportant avec elles l'air pur des paysages aérés, et guettées par une foule parente ou amie.

Quelque part, à l'extrémité d'un quai de grande ligne, une lueur fugace est apparue, suivie aussitôt d'une explosion sourde dominant pour un instant le halètement de la locomotive essoufflée.

— Qu'est-ce ? a interrogé du regard un banlieusard pressé.

— Peuh ! une vedette de ciné, a répondu précipitamment un autre voyageur, à qui il reste exactement vingt-cinq secondes pour prendre son train.

Et là-bas, d'où a jailli la lueur, l'inévitable scène se déroule suivant un processus familial — oh ! combien ! — aux employés de la gare.

Après que la cohorte des journalistes initiés ainsi que des photographes, s'est précipitée à la recherche du wagon où Elle est ; après Son apparition dans l'encadrement de la portière, c'est l'inévitable « Une seconde, ne bougez plus » des reporters figeant sur la gélatine, pour la postérité, un sourire apprêté ou un geste de dénégation.

L'année 1931, devançant même les horaires de ses devancières, a été fertile en ces sortes d'arrivées, qui ajoutent encore pour un instant à l'animation de nos grandes gares.

Sans reparler de l'arrivée tumultueuse et délirante de Charlie Chaplin, il y eut d'abord celle du juvénile et séduisant Charles Farrell, venu parmi nous en voyage de noce, avec sa délicieuse femme Virginia Valli, dont l'écran a également popularisé les traits.

C'était la première fois que le prestigieux interprète de *La Femme au Corbeau* traversait l'océan. Et, a-t-il dit, ce qu'il a vu à Paris, après Rome et Venise, qu'il avait primitivement visitées, l'a émerveillé.

La racée et si finement élégante *Madame Cheyney*, ou, si vous préférez, l'éclatante Norma Shearer, vient également de nous rendre visite. Elle était accompagnée de son mari, Irving Thalberg, qui, comme elle, arrivé sans un sou à New-York, s'est élevé, à force de volonté et de persévérance, au rang enviable qu'il occupe. N'est-il pas directeur de production de la Metro Goldwyn ?

Vêtue d'une robe grise à pois, coiffée d'un serre-tête seyant et minuscule en guise de chapeau, Norma Shearer n'avait eu garde d'oublier, dans le filet à bagages, son délicieux sourire, qui lui permit tant de fois, dans ses films, de vaincre les résistances des uns et des autres et qui doit jouer, sans nul doute, le même rôle dans la vie privée.

Et, malgré nous, à voir cette jeune femme mince, suprêmement élégante, désinvolte et d'une distinction presque provocante, nous n'avons pu nous empêcher d'évoquer la petite fille gauche et timide de ses débuts, la petite Canadienne sans chic dont,



Joan Crawford et son mari Douglas Fairbanks Junior.

en 1921, Griffith avait dit qu'elle n'était pas photogénique.

Mais ce que femme veut... L'ambition de Norma Shearer, sa force de volonté lui firent accepter sans se plaindre tous les affronts, dédaigner toutes les rebuffades ou incompréhensions qui sillonnent son étonnante carrière.

Et son sourire spontané, moins énigmatique, incontestablement plus franc que celui de la rouée *Madame Cheyney*, nous laisse à penser que, pour elle, ces années ingrates d'un dur apprentissage sont loin, qu'elle les a oubliées...

Une autre visiteuse de marque, c'est la frêle Lilian Gish, toujours douce et timide, elle, malgré son long passé.

La petite martyre du *Lys brisé*, l'émouvante Annie Moore d'*A travers l'Orage* et, plus près de nous, la douloureuse héroïne du *Vent*, se rend dans le Midi, où elle a exprimé le désir de prendre un repos absolu.

— Certes, j'irai au cinéma, a-t-elle ajouté. Quoique, personnellement, le parlant ne me semble pas encore arrivé à un degré de perfection intéressant. Mais savez-vous à quel talkie vont mes préférences ? A *Sous les Toits de Paris*, qui a eu un succès étonnant en Amérique et qui renferme véritablement des choses excellentes. Ce qui ne m'empêche pas de penser qu'on fera encore mieux...

Le frais et souriant Douglas Fairbanks junior ainsi que sa jeune femme, Joan Crawford, ont également traversé Paris. Mais, — est-ce parce qu'ils



La dernière photographie de Norma Shearer avant son départ pour l'Europe.

étaient encore en pleine lune de miel, — ils ont su merveilleusement se dérober à l'œil de l'objectif, jaloux qu'ils étaient, semble-t-il, de conserver pour eux seuls leur grand bonheur...

Betty Compson a précédé de quelques heures l'arrivée de Norma Shearer. Mais l'héroïne des *Damnés de l'Océan* ne faisait que traverser la capitale pour une destination soigneusement tenue secrète.

Et ce n'est pas fini...

Doug et Mary prennent actuellement des vacances désirées depuis fort longtemps. Le premier vient d'effectuer un petit tour du monde et a débarqué dernièrement en Angleterre, où sa femme est venue le rejoindre dès qu'elle a eu achevé *Kiki*. On leur prête l'intention d'acheter une villa dans les environs de Londres.

Enfin on annonce la venue prochaine de Bebe Daniels, de Ben Lyon, du malicieux Williams Haines et peut-être même du Prince Charmant du royaume des images mouvantes — vous avez deviné : Ramon Novarro lui-même, qui viendrait tourner chez nous *The Son of the Rajah*, sous la direction de Jacques Feyder.

Faut-il ajouter à cette longue liste : Gustav Fröhlich, Conrad Veidt, Hans Schlettow, Olga Tschekowa, Walter Rilla, qui eux aussi sont actuellement nos hôtes !

Quant à Charlie Chaplin, il est sans doute le seul à se montrer satisfait du climat français, puisqu'il est toujours à Juan-les-Pins, où il passe ses journées à jouer au tennis. On lui prête l'intention de tourner un film en Algérie.

En attendant, il a accordé, — ce qu'il fait très rarement, — une interview à un confrère étranger, et ses déclarations, courageuses et sans indulgence pour notre vieille Europe, n'ont pas été sans causer un certain retentissement...

Comme on le voit, c'est d'une véritable pluie d'étoiles qu'il s'agit.

Ceux qui ont charge de nous captiver ont éprouvé à leur tour le besoin de se distraire. C'est qu'il n'est de si beau métier dont on ne se lasse.

Mais, hélas ! des vacances, que ce soit celles de stars à l'apogée de la gloire ou celles d'obscur individu parmi des millions d'autres, passent vite ! Demain les vedettes que nous avons frôlées prendront le train pour Berlin ou le bateau pour un lointain eden californien.

Jamais la chanson vieillotte et attendrissante de notre enfance n'a été plus d'actualité :

*Les petites marionnettes font, font  
Trois petits tours et puis s'en vont...*

J. DE M.

# AUTHENTICITÉS

## Les chiens

ON donnait, au Laferrière-Palace, un petit film en deux parties qui avait déjà paru sur plusieurs écrans, *Un Crime à Toutouville*, joué par des chiens de toutes races. C'était une histoire d'une banalité indiscutable, mais les personnages à quatre pattes y tenaient des rôles d'hommes et de femmes, et ils parlaient comme des acteurs bipèdes, à la vérité comme d'assez mauvais acteurs. Le truquage employé est connu. On entendait donc des conversations en français, des propos variés, et les chiens, qui étaient censés prononcer ces mots, remuaient leurs lippes continuellement.

Or, un chien du quartier, — ne lisez pas « un chien de quartier » — avait entendu ses maîtres mentionner et commenter ce film. Le cinéma ne l'attirait point précisément, mais ces mêmes maîtres se mirent à vanter l'attraction singulière exercée par certaines images mouvantes et par les voix qui paraissent en provenir. Transposition des musiques naturelles, reproduction stylisée, parée, des traits de personnages, voilà qui intrigua ledit chien du quartier, frappé par l'expression que ses maîtres employaient : « sex-appeal ».

Et le chien, à la faveur de l'obscurité, se glissa dans la salle du Laferrière-Palace ; il assista au spectacle d'*Un crime à Toutouville* sans le troubler par aucun aboiement. Et il se dit en sortant : « Ah ! ces chiennes, elles ont de l'homme ! » tandis que des spectateurs qui venaient de voir, ailleurs, un charmant film, plein de jeunesse, déclaraient : « Ah ! ces femmes ! elles ont du chien ! »

## Remplacement

La scène se passe chez le directeur technique d'un studio.

— Monsieur, nous vous connaissons comme un comédien de talent. Nous avons là un film étranger parlant. Il nous faut substituer à l'anglais employé par les interprètes un français adéquat. Vous savez déjà en quoi consiste le travail que je vous demande. Suivre les lèvres du créateur du rôle, etc., etc. Tout ce mécanisme, qui vous sera enseigné, vous en avez déjà lu le détail dans les articles de journaux.

— Mais, répondit l'artiste, ma voix n'est peut-être pas en rapport avec l'allure de l'artiste étranger. Et puis, je connais ma valeur de comédien. Je joue mal. Je joue comme un mauvais professeur. J'ai du succès, mais je ne suis pas bête, j'ai des intonations artificielles, je fais des effets de mots. Je ne peux me corriger.

— Mes regrets, monsieur, je m'adresserai à un autre.

Et on s'adressa, en effet, à un autre qui joua beau-

coup plus mal que ne l'aurait fait le premier, mais qui s'est toujours cru un artiste plein de vérité, — et qui l'est peut-être quand il joue au théâtre.

## Dans une salle

Personne, dans la salle de cinéma, ne parle. On laisse ce soin aux personnages du film projeté. Un film de guerre. Les propos qui suivent, donc, n'ont pas été dits, mais ils ont été pensés par des spectateurs en qui nous avons lu. Et voici quelques réflexions que se faisaient certaines gens au spectacle de *Jusqu'au bout du bout* :

— Ah ! le salaud ! ah ! les salauds !

— C'est atroce !

— Faire du commerce avec ça !

— Quel luxe ! Ce que ça a dû coûter !

— Belle fille !

— Mets-y-en !

— C'est-y beau !

— Très chic !

— Oui, je sais, il n'y a pas de haine chez tous ces hommes. Mais justement... s'il y avait de la haine, on comprendrait pourquoi ils agissent.

## Collaboration

— Il y a, mon cher ami, dit M. Zed à M. Yxe, une scène qui a fait grand effet dans *Le Million* et que vous connaissez. D'autre part, l'hôpital de *Quatre de l'Infanterie* a ému très fort, alors que le tableau de *Madame Satan*, où l'on voit tomber en parachute un homme qui échoue sur un arbre proche d'une fosse aux lions, a énormément amusé. Il s'agit donc, dans notre film, de s'inspirer de ces trois choses, ce qui nous donnera une triple chance de triomphe.

## Présentation

— Vous ne pouvez entrer avec six personnes. Vous n'avez qu'une invitation de deux places.

— Monsieur, j'ai été rédacteur en chef de *L'Objectivore*, j'ai écrit cinquante romans, je fais des conférences... Vous entendrez parler de moi !

## Opinion

— Charlot ? quoi ! Charlot !

## Sonorisation

— Sûrement que c'est un vieux film, et qui ne vaut pas cher. Mais on va y introduire une chanson. Tenez ! j'ai déjà les paroles :

*L'amour qui passe  
Et qui m'enlace  
Va dans l'oubli  
De mon répli.*

**Lettre**

On m'a apporté une lettre trouvée sur une banquette de salle d'attente, à la gare des Invalides. J'y ai lu ceci :

« Vous n'avez pas besoin de moi pour connaître les particularités linguistiques sur lesquelles vous me consultez. Ce que je vous ai dit de la cinématophonocollographie doit vous suffire. Il est certain que l'on doit dire : « La chose m'a stupéfait » (du verbe « stupéfaire ») et aussi : « C'est de cette chose dont il se souvient. » Il faut dire aussi, bien entendu : « Il m'interrompa. »

**Salle déserte**

M. Henry Bidou a écrit : « De tous les personnages du théâtre, le plus surprenant est le public. J'ai vu, dans une salle où il n'y avait pas cent personnes, une comédie », etc.... Et l'on me permettra d'écrire à mon tour : « De tous les personnages de cinéma, le plus surprenant est le public. J'ai vu, dans une salle où il n'y avait pas douze personnes, un film de grande valeur, signé Sjostrom, œuvre qui n'avait pas encore été donnée à Paris, version

allemande, claire pour tous et admirablement jouée, d'une bande américaine. »

**Actualités**

A un moment, dans *Ardente Jeunesse*, Douglas Fairbanks junior imitait John Barrymore, ou plutôt le caricaturait. Des messieurs venaient d'entrer dans la salle, et l'un d'eux, voyant la scène, déclara : « Nous tombons juste pendant qu'on passe les actualités ».

**Communiqué**

« Nous apprenons que le célèbre acteur que l'on voit écraser dans le film *Topinambour et Télémaque*, ou plutôt que l'on croit voir écraser, se porte à ravir. Pour la scène en question, il a été « doublé » ; c'est un inconnu qui a été tué dans le film. Les admirateurs du célèbre artiste peuvent donc être rassurés. »

Évidemment, cette nouvelle est fautive dans sa teneur, mais elle n'est que la transposition, sur un plan humain, d'un communiqué authentique.

LUCIEN WAHL.

ON TOURNE... ON PRÉPARE...

Jean Renoir travaille au découpage de *La Chieme*, de La Fouchardière et Mouézy-Eon, dont Michel Simon sera le principal interprète.

Marc Allégret poursuit la réalisation de la version française de *Mam'zelle Nitouche*, de Meilhac et Halévy, assisté de Claude Heyman et Yves Allégret. Les principaux interprètes sont : Raimu, Janie Marèse, Alerme, Edith Mera, Rousselières, Alida Rouffe.

Karl Lamac a terminé les prises de vues de la version allemande de *Mam'zelle Nitouche*, dont Anny Ondra est la vedette.

Maurice de Canonge, assisté de Robert Bibal, a commencé pour United Artists la réalisation de *Monsieur Cambriole*, scénario de Georges Dolley, avec René Ferté, Pépée, G. Pally et Renée Veller. René Gaveau en assure les prises de vues.

Robert Boudrioz, va tourner *Vacances*. Il vient de partir pour Nice avec ses interprètes, M<sup>lle</sup> Florelle et MM. Lucien Galas et Georges Charlia.

André Chotin commence la mise en scène de *La Fine Comédie*, interprétée par Suzanne Dehelly, Cora Lyne, Raymond Jacqueline, Carjol et Fernandé.

Jean Kemm commence la réalisation de *La Fuite à l'anglaise*. Les interprètes seront M<sup>lle</sup> Mona Goya, MM. Numès fils, Louis Florencie et Louis Allibert.

Pièrre Colombier vient de tourner, en plein Paris, la dernière scène du *Roi du Cirage*, avec Milton.

Genina a commencé pour les films Osso la réalisation de *Paris-Béguin*, scénario et dialogue de Francis Carco, avec Jane Marnac, Saturnin Fabre, Jean

Gabin, Jean Max, Fernandel, Pierre Finaly, Pierre Meyer, Alex Bernard, Charles Lamy.

Avec *Je serai seule après minuit*, inspiré de la comédie de M. Albert Jean, Jacques de Baroncelli réalise une comédie dont Pierre-Gilles Veber et Henri-Georges Clouzot viennent de terminer l'adaptation cinématographique et qu'interpréteront Mireille Perrey et Pierre Bertin.

Marcel L'Herbier, de retour de la Côte d'Azur, va commencer *Le Parfum de la Dame en noir*, tiré du livre de Gaston Leroux. Les principaux interprètes seront M<sup>me</sup> Huguette ex-Dufflos, MM. Roland Toutain, Van Daële, Marcel Vibert et Bélières.

André Berthomieu va réaliser, pour les établissements Jacques Haik, *Les Vignes du Seigneur*, avec Victor Boucher comme vedette.

Tramel — le Bouif légendaire — sera la vedette principale de *La Fille du Bouif*, mise en scène de René Bussy.

*Un Homme en habit* est en cours de réalisation. Mise en scène de René Guisart, interprétation de Fernand Gravey, Pierre Etchepare, Baron fils, Pauley et Suzy Vernon.

Robert Péguy vient d'engager Roger Tréville pour être la vedette de *Sa Majesté l'Amour*.

Dimitri Korsanoff tourne *Les Nuits de Port-Saïd*, avec Nadia Sibirskaja, Gustav Frœlich, Hans Schlettow et Tony d'Algy.

J. Godard réalise *Stella Maria*, avec Colette Darfeuil, Jean Gabin.

M. G. Del Torre a terminé *Disparu de l'Ascenseur*. Les principaux interprètes sont Jacques Varennes et Jenny Luxeuil.

*Verdun, visions d'Histoire*, film sonore de Léon Poirier, sera interprété par Jean Dehelly, André Nox, Pierre Nay, Paul Amiot, Richard Willm et M<sup>me</sup> Suzanne Bianchetti.

*Rive Gauche*, réalisé par Alexandre Korda, a pour interprètes Meg Lemonnier, Henry Garat, Marcelle Praise, Jean Worms, Robert Arnoux.

Jean de Marguenat va commencer la réalisation de *Delphine*, avec Henry Garat, Meg Lemonnier, Alice Cocea et Louvigny.

Jaquelux poursuit la réalisation de *L'Étoile d'or*, avec M<sup>lle</sup> Yvonne Reyville, MM. Callamand et Émile Rousseau.

Henri Fescourt a commencé *Rebelle*, avec M<sup>mes</sup> Madeleine Renaud, Marcelle Geniat et M. André Burgère.

Roger Goupillières a commencé *Échec et Mat*, avec Jean Marchat.

*Tout s'arrange*, sous la direction de M. Henri Diamant-Berger, sera interprété, par André Roanne, Armand Bernard, Marcel Vallée et Suzanne Dehelly.

Jean de Limur réalise *Circules*, avec Dorville et M<sup>me</sup> Germaine Aussey.

Les principaux interprètes du *Carillon de la Liberté*, réalisé par Gaston Roudès, seront Andrée Lafayette, Madeleine Bréville et Jacques Maury.

Au Maroc, Julien Duvivier tourne *Cinq Gentlemen maudits*, avec Harry Baur, René Lefebvre, R. Le Vigan, Jacques Erwin, Georges Pécelet, M. Dantzer, Camilla Horn.

Près de Reims, Raymond Bernard réalise *Les Croix de bois*, avec Pierre Blanchard, Gaby Morlay, Gabrio, Charles Vanel.

Joséphine Baker va tourner *Mon Sang dans les veines*.

EN MANIÈRE DE BILAN

Si le parlant n'était venu..

On sait que *Les Lumières de la Ville*, l'œuvre de Chaplin la plus triste, la plus amère, la plus désespérée, débute par une charge à fond contre les talkies.

On inaugure une statue allégorique, d'un grotesque achevé ; c'est l'heure des discours officiels, donc totalement dénués de sens. Un gros homme s'avance, il parle en bason : ouâh... ouâh... ouâh... Une dame maigre lui succède, elle réplique en clarinette : tu, tu, tu...

Le public est partagé en deux clans : celui qui se tord, sans arrière-pensée, et celui qui sourit féroce, croyant assister durant deux heures à une satire impitoyable du parlant. Comme si Chaplin était assez inintelligent pour se faire l'adversaire borné d'une découverte aussi riche en possibilités d'expressions de toutes sortes !

Mais, néanmoins, il n'est pas impossible de songer que l'auteur des *Lumières de la Ville* a voulu refléter avec ce début un aspect cocasse du bouleversement apporté par le parlant.

De la nouvelle invention est résultée, avec la refonte de la matière, une revision complète des valeurs. Le micro a fait et défait des célébrités avec autant de facilité, et Alexandre Arnoux, poète-journaliste, pouvait écrire dernièrement dans *L'Intransigeant* : « Imaginez que, la dernière portée du *Crépuscule des Dieux* écrite pendant que mûrissait *Parsifal*, l'orchestre se soit trouvé modifié de fond en comble, enrichi d'instruments, rendu archaïque et douteux par cent sonorités non apprivoisées ? Qu'eût fait Richard Wagner ? Eût-il renoncé ou tenté sa chance ? » Toutes proportions gardées, combien d'artistes et de réalisateurs d'écran se trouvent aujourd'hui dans la situation dans laquelle se fût trouvé un des maîtres musiciens, si le bouleversement dont parle Arnoux s'était produit ?

Renoncer en repartant à zéro, tenter sa chance...

Cruel dilemme pour qui sait que le mot radiogénie est devenu aussi redoutable que photogénie. Le micro ? Un objet qui répand la terreur, un tyran auquel chacun obéit aveuglément. Trois ans après l'invention du sonore, on n'a pas encore réussi à l'apprivoiser. On lui voue une vénération, certes, mais ce n'est qu'une forme déguisée de la crainte.

C'est lui qui communique une émotion de débutante à des vedettes arrivées qui recommencent leur carrière par le commencement et jouent leur chance sur trois phrases échangées. A pile ou face.

Malheur à l'ingénue timide et effacée dont la voix évoque irrésistiblement la fille de barrière ou au jeune premier séduisant et pommadé dont le parler grasseyeux peut être confondu avec celui du bougnat du coin.

Un mâle resplendissant de force et de santé comme John Gilbert se découvre tout à coup une ridicule voix de fausset, et une jeune première agréable et bien en forme une voix pointue du plus tordant effet.

Sans compter tous les acteurs, comme Mosjoukine, dont le fort accent est cause qu'ils se soient vu fermer peu à peu les portes de tous les studios



Fort intimidée, Mary Brian fait pour la première fois un essai pour le micro.

Mais, à côté de tous ceux qu'à l'instar de Barrès on pourrait appeler des « déracinés », combien d'acteurs doivent au parlant d'avoir trouvé soit une soudaine notoriété, soit une consécration définitive après de longues années d'efforts ?

Au début, avec un enthousiasme si subit qu'il était loin de laisser supposer un complet désintéressement, tous les noms quelque peu fameux du concert, du théâtre ou du music-hall se ruèrent sur l'invention nouvelle.

Pendant des mois, l'art que nous avons aimé et défendu contre les attaques les plus perfides et les



Trois révélations du parlant : Maurice Chevalier, Gaby Morlay et Françoise Rosay.

plus partiales fut aux mains de ses détracteurs de jadis. Ils l'accaparaient et expliquaient leur brusque revirement par son évolution...

Enfin, le cinéma était un art, maintenant qu'il avait trouvé l'usage de la parole ! On allait voir ce que l'on allait voir !

L'on vit.

L'on vit pêle-mêle le meilleur et le pire. Le pire, surtout. La cantatrice aux charmes opulents, jouant ainsi que sur les planches la jeune première rougissante. Le ténor venant roucouler, la main sur le cœur, le grand air de *Paillasse*, tandis que les décors de toile peinte tremblaient d'effroi.

L'on vit les maquillages blafards et les paupières outrageusement noircies. Les coups d'œil complices au public, le cabotinage exaspérant et les vieilles ficelles, démesurément grossies, d'un théâtre qui se meurt.

Mais on assista également à de véritables révélations.

Tel artiste de l'écran, qui jusque-là végétait, ne trouvant pas l'occasion de s'affirmer, trouva, d'un coup, le chemin qui mène à la gloire. De même, des petits acteurs de théâtre s'imposèrent du jour au lendemain. Il n'est pas jusqu'à certaines gloires théâtrales dont le parlant vint augmenter sensiblement la popularité grâce à des créations pleines de puissance.

A tous ceux-là, l'art qui reste avant tout celui de l'image mouvante apportait toutes les ressources de sa technique vivante et souple. Il permit de surprendre la

grâce ou la force virile d'une attitude, le détail d'expression subtile, impossible à capter, d'un fauteuil éloigné d'une salle de théâtre.

C'est ainsi que se trouvèrent peu à peu éliminés ceux dont le talent n'était fait que de chiqué, tandis que les autres atteignaient à une vulgarisation qu'ils n'auraient jamais osé concevoir...

... Un terme s'applique parfaitement à une telle période de transition et d'évolution. Oui, madame, mademoiselle ou monsieur, qui me lisez, nous vivons en des temps héroïques !

Gloires, défaites et succès foudroyants, cuisants échecs et notoriétés subites, fous noirs et revanches éclatantes, tapes complètes et avènements irrésistibles, voilà les mois passionnants que nous vivons et auxquels nous n'aurions pas été à même d'assister si le parlant n'était venu...

\*\*

Si le parlant n'était venu...

Nous n'aurions pas eu la magnifique révélation de l'éblouissante créature ayant nom Marlène Dietrich, cette femme émouvante qui n'obtenait, il y a moins de deux ans, qu'un médiocre succès sur les scènes berlinoises.

Sa voix chaude et indolente nous demeurerait inconnue, et inconnu également cet accent désespéré qu'elle jette en chantant cette extraordinaire complainte : *Amoureuse de la tête aux pieds*, dans ce beuglant du port grouillant de mauvais garçons et de marins en goguette...



Maurice Chevalier, malgré sa grande popularité d'alors, n'eût jamais atteint à sa célébrité universelle, sans le secours inespéré que lui apporta le parlant dans le débit de ses chansonnettes.

Gaby Morlay serait restée la pensionnaire du Gymnase et la créatrice éternelle des pièces d'Henry Bernstein, puisque elle-même avoue n'avoir jamais follement aimé le cinéma muet.

Damia, la grande Damia elle-même, douloureuse

Crawford, Nancy Caroll, Wallace Beery, Chester Morriss, Richard Barthelmess et Gary Cooper.

Si le parlant n'était venu...

Personne n'aurait sans doute jamais songé à demander un scénario à M. Pierre Wolff et encore moins des dialogues à... Ne soyons pas méchant !...

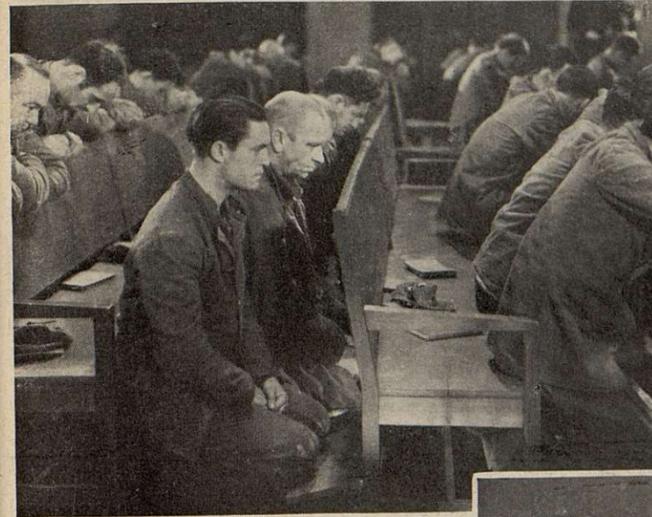
Nous aurions ignoré les sanglots de l'émouvante Bessie Love, mais, en compensation, ceux de Marcelle Chantal et de Louise Lagrange nous demeureraient inconnus.

Nous n'aurions pas vu un clown aussi célèbre que Grock mettre toute sa fortune dans la mise à l'écran de son numéro fameux, afin de le diffuser de par le monde.

Et nous ne pourrions croire à l'échec, qui nous fendrait le cœur, d'un Buster Keaton.

Si le parlant n'était venu...

Nous ignorerions encore que tous les bruits de la terre peuvent se mêler et s'entre-choquer, s'associer et se dissocier dans un *crescendo* hallucinant. Nous n'aurions jamais pris garde à la mimique savoureuse de deux interlocuteurs parlant derrière une porte vitrée ; imaginé que le vivant reflet d'une assassinée puisse sourire et chanter devant son cadavre encore chaud ; supposé une mêlée autour d'un veston, ponctuée des clameurs frénétiques



Le film parlant et son système de versions. En haut, ce que nous ne verrons pas : Chester Morriss et Wallace Beery dans « Big House ». A droite : Charles Boyer et André Berley dans la version française du même film.

et crispée, et dont les longs bras miment la houle, ne serait pas redevable au film parlant, et à *Sola* en particulier, d'un regain de sa popularité.

Si le parlant n'était venu...

Nous n'aurions probablement pas vu sur la toile blanche un Al Jolson perdre successivement son père, sa mère, sa femme et son fils, et j'en passe, et habillé, en nègre pour la circonstance, clamer son désespoir avec des trémolos dans la voix.

...Et le ténor Grigri, le bien nommé ; Richard Tauber, nouveau Caruso, mais au jeu simple et humain, et aussi Chaliapine, dont le nom se suffit à lui-même.

Si le parlant n'était venu...

Jean Murat, dont le parler naturel et vrai passe admirablement l'écran, n'aurait pas vu sa personnalité s'affirmer de façon éclatante. Et non plus Mary Glory, et Annabella, dont l'organe est frêle mais plaisant.

Jeanne Helbling, Suzy Vernon, Huguette-ex-Duflos, Hélène Darly, Tania Fédor, Mendaille, André Berley, Rolla Norman, Vital, Charles Boyer, André Luguet n'auraient jamais connu Hollywood.

Mais, en revanche, nous aurions continué à regarder vivre, souffrir et aimer sur les écrans de France : Betty Compson, Norma Shearer, Joan

de vingt mille spectateurs d'un match de rugby et de stridents coups de sifflet de l'arbitre.

Nous n'aurions jamais cru enfin qu'il fût possible d'entendre autrement qu'individuellement « la voix de la conscience » ; d'orchestrer les sonorités d'une trompe d'auto, celles de klaxons, le bruit des rotatives et celui des gifles.

Et, seul, notre œil aurait continué à s'éduquer sans cesse, tandis que notre oreille, en état d'infériorité, serait demeurée d'une ignorance crasse.

Si le parlant n'était venu...

Mais nous n'aurions pas écrit cet article.

Et il eût peut-être beaucoup mieux valu qu'il en fût ainsi.

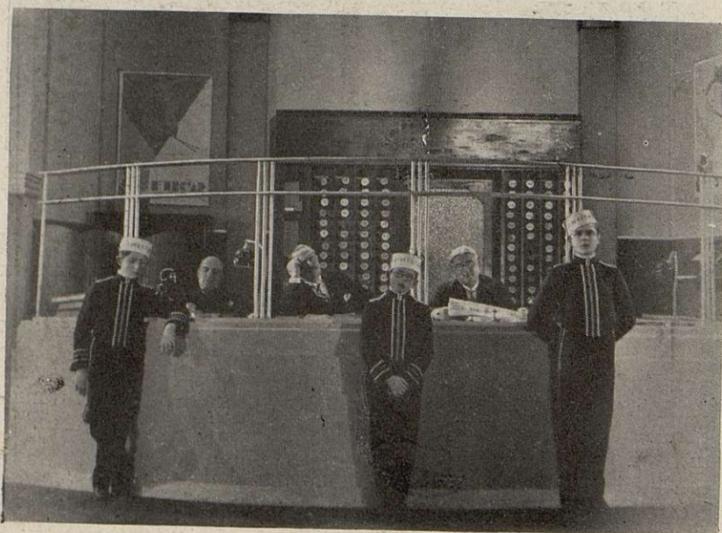
MARCEL CARNÉ.

# AZAÏS

Le baron Wurtz... MAX DEARLY.  
 Suzanne Wurtz... SIMONE ROUVIÈRE.  
 Félix Borneret... PIERRE STEPHEN.  
 Luquin... GASTON DUPRAY.  
 La baronne Wurtz... HENRIETTE DELANNOY.  
 La Caissière... PAULETTE DUVERNET.  
 Comtesse Romani... JEANNE SAINT-BONNET.

Film parlant JACQUES HAÏK,  
 Réalisation de RENÉ HERVIL.  
 D'après la pièce de GEORGES BERR  
 et LOUIS VERNEUIL. ||

Film raconté par Maurice-M. BESSY



EN vain le monde se pressait ce jour-là dans les vastes et luxueux salons du baron Wurtz ; en vain les solliciteurs s'acharnaient-ils à son téléphone ; en vain ses domestiques couraient affolés.

Le baron Wurtz, l'homme le plus occupé de Paris, demeurait introuvable. Le baron Wurtz, en effet, était aux pieds de Gabrielle Avize, future grande vedette, « et qui faisait partie de sa publicité ». Vêtue d'un pyjama excentrique, il lui faisait répéter *Le Cid*. Bien piètre Rodrigue à la vérité que ce baron trop original dont nul ne songeait plus à discuter les idées baroques, et qui s'embrouillait à plaisir dans ses affaires.

En vain Gabrielle Avize le poussait-elle à s'occuper activement de sa situation :

— Faites-moi jouer *Phèdre* à la Comédie-Française.

— N'aimeriez-vous pas mieux créer un sketch aux Folies-Bergère ? Je suis actionnaire de ce théâtre ; quant aux actions du Théâtre-Français, elles sont encore inconnues en bourse.

— Bien, nous demeurerons ce que nous sommes : des camarades.

— Oui, à la condition, bien entendu, qu'aux yeux de tous vous passiez pour être ma maîtresse, et bien évidemment je vous interdis formellement d'avoir un autre amant que moi-même.

— Vous n'avez donc pas l'impression que vos affaires vous réclament.

— Pas du tout, je me suis arrangé pour pouvoir vous consacrer précisément toute cette journée.

— Et votre affaire de Saint-Nectar, marche-t-elle ?

— A merveille, le Palace est construit, 2 000 chambres, un casino merveilleux, nous ouvrons dans un mois. La première année nous rapportera bien au moins 50 millions.

— Vous pensez toujours à Stromboli comme directeur général ?

— Plus que jamais, et j'ai rendez-vous avec lui demain jeudi pour signer.

— Comment, mais jeudi c'est aujourd'hui.

Le baron Wurtz se leva stupéfait et s'affola brusquement ; il se souvenait soudain de quatorze rendez-vous fixés. Il s'habilla en hâte, se précipita, sauta dans un taxi et fut bientôt chez lui.



Tandis que chez Gabrielle Avize un homme en bras de chemise sortait du placard où il s'était prudemment caché.

\*\*

Ayant rencontré sa femme, le baron Wurtz lui exposait déjà les magnifiques inventions nouvelles qu'il comptait exploiter : un blaireau inusable en caoutchouc, un extincteur de poche...

— Mais vous avez changé de cravate !

— Je n'ai pas changé de cravate, chère amie.

Mais la baronne Wurtz se souvenait parfaitement que le baron était sorti avec une cravate à pois, et il revenait avec une cravate à rayures !

— Je sais parfaitement que cette horreur ne vous appartient pas. C'est moi qui choisis vos cravates, je ne saurais m'y tromper.

Le baron Wurtz récapitula toutes les rencontres qu'il avait pu faire dans la matinée sans aucun résultat. Il parvint cependant à calmer la baronne, qui voulut bien accepter certaine histoire de coiffeur quelque peu extravagante à la vérité, mais qui permettait une conclusion honorable.

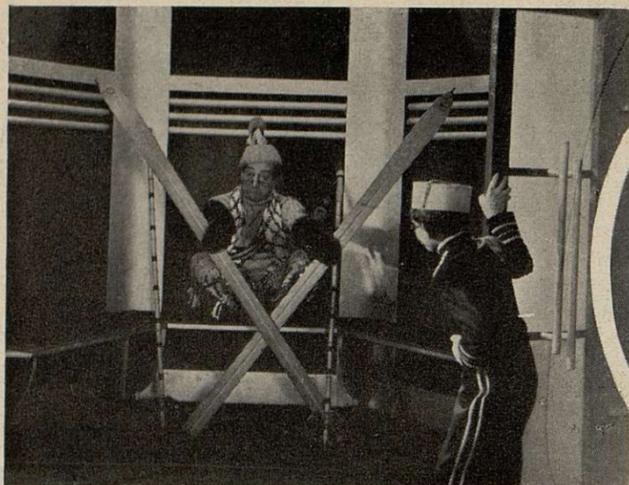
Et le baron, trop heureux de s'en être tiré à si bon compte, de se précipiter dans son bureau, confondant à plaisir les affaires, commanditant à tort et à travers, anxieux seulement de découvrir le possesseur de sa cravate, et, alors qu'il commanditait un fabricant de bitumé qu'il confondait avec l'auteur d'une tragédie sur Jeanne d'Arc, toute en vers de trois pieds, dans le salon voisin sa fille, la charmante Suzanne, prenait sa leçon de piano.

Timide professeur vraiment que M. Borneret, et bien peu reluisant. Suzanne avait pitié de ce bon garçon si hésitant et dont elle ne pouvait manquer de soupçonner les nobles qualités.

— Monsieur Borneret, se décida-t-elle à demander, pourquoi êtes-vous toujours si triste ? Vous n'êtes donc pas heureux ?

— Je n'ai jamais eu de veine. J'ai commencé à l'âge de deux heures, lorsque mon berceau s'effondra. Depuis j'ai eu la rougeole, le coqueluche, la typhoïde... J'ai cassé mon ciège le jour de ma première communion et mis le feu à mon brassard.





— Eh bien! monsieur Borneret, c'est fini votre déveine!

— ?...!

— Connaissez-vous le système d'Azais?

— ?...!

— C'est une théorie philosophique basée sur la loi des compensations. Mon professeur de philosophie me l'a récemment apprise. Azais considère que l'existence d'un homme est une suite d'événements malheureux et d'événements heureux en proportions absolument égales. Vous avez vécu trente-cinq ans de déceptions, trente-cinq ans de bonheur vont commencer pour vous. Allons, aimez Azais, cet aimable philosophe, et vous verrez qu'à la fin de votre vie vous aurez eu autant de bonnes heures



que de mauvaises, autant de joies que d'embêtements.

Et, pour mieux causer, Suzanne avait mis au phonographe le disque: *Sonate au Clair de lune*.

La baronne entra soudainement, qui éventa tout de suite la ruse:

— Très ingénieux! Vous voudrez bien dire ce qu'on vous doit, monsieur. Vous n'avez plus rien à faire ici.

Et Borneret, à cette minute, crut bien que la veine ne commencerait jamais.

A cet instant, le baron Wurtz recevait l'élégant Stromboli, futur directeur de son Casino de Saint-Nectar, venu pour signer son contrat.

Le baron a négligemment posé sa signature, lorsque la cravate de Stromboli l'attire soudain. Il se souvient tout à coup qu'il lui a été recommandé par Gabrielle Avize.

— Baronne! baronne! accourez, je vous prie! Rien ne vous frappe en la tenue de Stromboli.

— Si, il a votre cravate.

— Cela suffit, hurla le baron déchirant le contrat avec colère. Vous n'êtes plus directeur général de Saint-Nectar, vous n'êtes plus rien. Je vous réclame les 100 000 francs que vous me devez, je remets ce soir votre traite à l'huissier. C'est la saisie, la vente, le pavé, l'hôpital et la mort. Je suis abominablement trahi! Je suis bien malheureux! Je suis écartelé!

Mais la baronne, à son tour, s'apercevait que l'histoire de cravate devenait lumineuse.

— Vous êtes l'amant de Gabrielle Avize!! Je ne veux pas être ridicule, cela ne se passera pas comme ça! Je ne veux pas que le coiffeur du baron Wurtz s'appelle Gabrielle Avize.

Un homme cependant se réjouissait de cette situation: le fidèle secrétaire du baron, Luquin, Ponctuel, actif, dévoué, honnête et consciencieux, fort désireux de devenir directeur général de Saint-Nectar, mais que le baron n'était nullement décidé à gratifier de cette situation brillante.

Allait-il profiter du renvoi de Stromboli? Non! Mais quelqu'un d'autre, quelqu'un qui ressemblait à un Borneret complètement transformé, élégant, portant haut, au ton hautain et cassant.

— Un léger dissentiment s'est élevé entre la baronne et moi au sujet des études musicales de M<sup>lle</sup> Suzanne. J'ai préféré les



interrompre. Vous me devez 2 000 francs.

— Ah! Et pour combien de leçons, répondit le baron Wurtz.

— Quatre!

Le baron demeura sidéré:

— Tiens! c'est drôle, vous ne m'aviez pas frappé tout à l'heure. Vous êtes pourtant un homme bien remarquable.

Et comme Borneret se vantait d'être à sa place dans les affaires les plus diverses:

— Vous êtes-vous déjà occupé de casinos, palaces, diners à 1 000 francs, galas et soupers?

— Tout m'intéresse.

Dix minutes plus tard, Borneret, choisi pour être « l'homme qui conduirait l'affaire », était nommé directeur du casino de Saint-Nectar aux appointements de 100 000 francs par an et dix pour cent sur les bénéfices.

Un point noir cependant restait à éclaircir: Borneret se demandait s'il pourrait avoir l'assentiment de la baronne. Il y parvint sans peine, celle-ci posant pour condition unique qu'il passerait pour son amant aux yeux du monde.

Il devrait se montrer empressé, très amoureux, lui faire une incessante cour, car la baronne tenait à la vengeance et se plaisait à « sacrifier à Némésis ».

\*\*

Dès lors tout allait réussir à merveille à Borneret. Il pouvait commettre les gaffes les plus monumentales, sans cesse elles tournaient à son avantage.

Depuis quelques jours, il était directeur de Saint-Nectar, mais, à la vérité, d'un Saint-Nectar désertique. Le hall était vide, les domestiques sommeillaient debout, l'hôtel n'avait pas un client, et l'on comprend que Luquin, candidat évincé à la direction, pût se réjouir.

Pourtant, à Paris, le baron était persuadé de la réussite. Pour lui, Saint-Nectar était une affaire qui marchait toute seule.

La multitude cosmopolite et bigarrée des hivernants sillonnait la neige; les sportsmen dévalaient avec ardeur les pentes glacées, et il était sûr que les milliardaires américains se dis-



incognito. Une réparation de bien minime importance, à la vérité, l'obligea à se réfugier quelques minutes au bar du Casino, en compagnie de son officier d'ordonnance. Et la chance voulut justement que la caissière du bar eût les yeux les plus attirants du monde ! Ce ne fut pas long : le roi fit immédiatement retenir un appartement, se promettant de conquérir rapidement le cœur de cette beauté méconnue.

Azaïs — *alias* une caissière allumeuse — ne disparaissait toujours pas.

Bientôt la T. S. F., la presse, les journaux lumineux colportaient innocemment la nouvelle aux quatre coins du monde : « Ferdinand XIV, roi de Moldavie, hiverne à Saint-Nectar ».

Il n'en fallait pas davantage pour que la nouvelle station se métamorphosât soudain en lieu de rendez-vous le plus chic d'Europe. Une foule élégante s'y pressait ; il n'y eut point de station d'hiver qui ne fût sérieusement touchée par cette concurrence inattendue et imposante.

On devine dès lors la stupéfaction du baron Wurtz, accouru affolé, sitôt reçu le rapport désastreux de Luquin. Borneret lui apparaissait plus merveilleux que jamais, infatigable, d'une activité débordante, d'un génie créateur inépuisable, d'une initiative perpétuelle...

Quant à la baronne, elle fit très nettement sentir à Borneret que ses conditions subsistaient toujours ; ainsi cet heureux homme se trouvait pris entre deux feux, ou plus exactement entre deux femmes, l'une plus âgée et auprès de laquelle il était « en service commandé », l'autre terriblement séduisante et qu'il aimait éperdument !

\*\*

La situation, cependant, devait se compliquer à nouveau, du jour où le baron Wurtz eut la curiosité de consulter le registre des arrivées. N'y découvrit-il pas Omar Constantinovitch, « la plus grosse affaire du siècle, baronne », propriétaire au delà de l'Oural d'immenses terrains incultes et en apparence négligeables, mais riches en platine.



Constantinovitch qui voulait vendre ces terrains pour une bouchée de pain... douze millions...

Dès lors, le baron n'eut plus qu'une ambition : être le roi du platine.

Mais Luquin intervint :

— Il est inutile de voir Constantinovitch, il a déjà choisi son acquéreur, le comte Romani ; pour enlever l'affaire, il a envoyé sa propre femme ici, seule...

Le baron étouffait de rage :

— C'est effrayant ! Ah ! ces histoires d'alcôves ! Où allons-nous ?

Puis, se tournant vers Borneret :

— Avec votre génie, votre prodigieuse intelligence... Pourquoi ne m'enlèveriez-vous pas cette affaire ? Je compte sur vous. Obtenez-moi une option d'un mois, et vous êtes mon fils ; vous aurez la légion d'honneur et cinq cent mille francs...

— Évidemment, c'est intéressant !

Ce devait l'être ! Car, tandis que le baron s'exerçait à l'art des skis dans le hall de l'hôtel, Borneret rencontrait la comtesse Romani. Comme les comtesses les plus vraies, celle-ci ne l'était point. C'était tout simplement une ancienne chanteuse de cabaret et qui avait connu Borneret alors que celui-ci pianotait à *La Vache à la Cave* !

— C'était le bon temps, n'est-ce pas, Borneret ?... Mais tu es devenu rudement chic ! Une vieille dame ? Ça ne doit pas être rigolo... Comme moi avec Constantinovitch... Nous faisons semblant de chercher l'amour... Et si l'amour c'était toi ?

Borneret était stupéfait de ces transports de tendresse. Pas plus que les succès financiers, les succès féminins ne lui faisaient défaut. La veille encore, l'ancienne caissière, maintenant couverte d'or par le roi de Moldavie, l'avait fort agréablement embrassé, au grand émoi de la baronne Wurtz, qui, ayant surpris son pseudo-amant, tenait à ce qu'il respectât très scrupuleusement les engagements pris.

Cette fois, ce fut Constantinovitch lui-même qui le surprit en présence de la comtesse Romani, et leur attitude très familière n'eut pas le don de lui plaire.

La comtesse usa merveilleusement de sa présence d'esprit :

— Mon mari, le comte Romani.

Constantinovitch étrangua ses jurons, et ce fut son tour d'être surpris et même décontenancé.

A peine était-il parti que la baronne Wurtz faisait irruption, surprenant une fois encore Borneret en con-



versation plaisante et lui faisant deviner toute sa fureur.

Sa colère augmentant, elle n'allait point manquer de se venger ; froidement, elle apprit au baron quel rôle elle avait attribué à Borneret et la froideur qu'il mettait à l'exécuter :

— Vous rendez-vous bien compte, baronne, des paroles que vous prononcez ? Déplorable, vraiment, déplorable... Stromboli avec ma maîtresse... Borneret avec ma femme... C'est trop fort... Ça ne se passera pas comme ça ! Je vais le flanquer à la porte !

Borneret apparaissait, et déjà le baron hurlait :

— Ma femme... me tromper... je vous chasse !...

— Très bien ! Je m'occuperai seul des mines de l'Oural !

Car Azaïs avait à nouveau favorisé Borneret ; pris pour le comte Romani par Constantinovitch, il avait profité de la confusion, et, comme Constantinovitch était impatient de réparer sa bétise, il avait bénéficié d'un contrat aux conditions plus qu'avantageuses !

Le baron n'hésita pas :

— Dans mes bras, mon fils !

La réconciliation fut complète dès que Borneret eut éventé le stratagème de la baronne, fort aimablement du reste :

— Dès qu'elle a été au courant de votre liaison avec Gabrielle Avize, elle a voulu se venger, avec n'importe qui ! J'ai voulu empêcher qu'elle allât de l'un à l'autre... Il fallait que sa colère se calmât.

Et, à peine Borneret avait-il touché la forte somme du baron qu'une élégante Américaine le demandait :

— Je suis Lady Hamilton, veuve de Lord Hamilton, multimillionnaire... J'ai entendu dire que vous étiez l'homme le plus heureux du monde ; car votre chance est proverbiale... je veux vous épouser.

Cet amour « par superstition » n'étonna nullement le baron. Tout, au contraire, lui paraissait se conclure merveilleusement, et déjà il ne pensait plus qu'à sa Société Wurtzienne des Mines de l'Oural et de l'Afghanistan Réunis (S. W. M. O. A. R.).

Pourtant, la baronne Wurtz avait pris Borneret à partie :

— Vous m'avez abominablement trahie ; vous avez foulé aux pieds nos conventions... Vous ne vous moquez pas impunément de moi !

Et de l'abandonner à Lady Hamilton et à la comtesse Romani !

Lorsqu'il s'en fut débarrassé, Borneret devait du reste tomber sur l'ex-caissière, qui lui avait donné rendez-vous et l'attendait depuis plus d'une heure ! De Charybde en Scylla !

Tant de chance finissait par l'écoeurer !

De retour à Paris, la baronne n'eut de cesse de provoquer la jalousie du baron. Les corbeilles de fleurs se succédaient, envoyées par d'imaginaires soupirants, mais, en réalité, payées par la baronne elle-même. Son plan était des plus raisonnables : sachant que son époux



pensait moins à ses affaires des que la jalousie le tenait, elle avait décidé de lui donner un perpétuel sujet d'inquiétude ; elle espérait ainsi mettre à l'abri les derniers millions du baron et les préserver de ses subits affollements.

Elle y parvint d'ailleurs à merveille, puisque bientôt le baron Wurtz ne cessa d'être aux petits soins pour elle et de s'occuper avec ferveur de ses moindres désirs.

Quant à Borneret, revenu fortuitement dans le salon où la chance avait commencé pour lui, il s'aperçut qu'il était allé chercher bien loin le bonheur, alors qu'il l'avait sous la main en la personne de Suzanne. Et, puisqu'il fallait que tout le monde soit heureux, Luquin, le malchanceux secrétaire et éternel aspirant à une direction, fut présenté à Mrs Hamilton, aimable fiancée grâce à ses 200 millions de dot.

Renonçant donc à la chance au profit du bonheur, Borneret échangea alors avec Suzanne un baiser de fiançailles.

MAURICE-M. BESSY.

# Quand à l'Écran



C<sup>E</sup> Dieu est bête, nous le savons. Mais comme, jusqu'à preuve du contraire, notre humanité idiote n'a rien trouvé de mieux et de plus utile pour sa continuité, peut-être aussi rien de meilleur pour l'adoucissement du terrestre chemin, — lequel, comme personne ne l'ignore plus maintenant, peut parfaitement devenir « le chemin du Paradis »... — l'on est bien obligé d'avoir pour lui quelque égard et attention.

Or donc... Quand une seconde de silence impressionnant, — j'ai toujours été émue par la solennité du moment, — prélude au grand événement (juste le temps qu'il faut dans le cinéma sonore à un disque finissant pour laisser la place au suivant ; dans le cinéma muet, au maestro de l'orchestre pour se lisser avantageusement les cheveux ou pour se caresser — de la même manière — la calvitie ; dans toutes les hypothèses, au président de l'appareil de projection... pour « enfler », en triple vitesse, une autre bobine et au spectateur... pour s'enfoncer prudemment et douillettement dans son fauteuil)...

Quand enfin... apparaissent sur l'écran, — en plan et situation extrêmement rapprochés, — Greta Garbo et John Gilbert, Janet Gaynor et Charles Farrell, Lilian Harvey et Willy Fritsch, Marie Bell et Jean Murat, Gina Manès et « La Proie », Olga Tschekowa et « La Victime », Joan Crawford et « Le Bienheureux », Clara Bow et Z., X... et Y... — puisque ces couples, après preuves abondantes, ont été sacrés à la postérité sentimentale de l'image mouvante... A cette page délicate, avez-vous pensé parfois à vous offrir le luxe intérieur d'une petite étude sur les sensations intimes et réflexes plus ou moins apparents des spectateurs présents ? (Ce n'est pas fatigant pour deux sous et... le jeu en vaut bien la chandelle !)



# l'Amour est Roi...

Comme il est question ici d'amour, il est logique et convenable de s'occuper d'abord des amoureux — à tout seigneur...

Oh ! pour ceux-là l'image est toute félicité et avantage (il n'y a d'inconvénient réel que pour le spectateur, qui, placé immédiatement derrière eux, voit se découper « en rond » sur l'extrémité inférieure de la toile deux têtes au lieu d'une... et, par suite, en est réduit, s'il veut « admirer » lui aussi, à une oscillation continue vraiment absorbante et méritante). Et ils — les amoureux — se sourient avec extase. Au pis aller, malgré et peut-être... à cause de l'ombre traîtresse et propice, ils plagient en tendres moutons de Panurge l'action qui se déroule, cela en toute candeur, car ils sont doués d'une puissance imaginative sans bornes et, de ce fait, croient — dur comme fer — être au lieu et place des parties combattantes.

En antithèse des amoureux, il y a, — vous le savez aussi bien que moi, — ceux qui ne le sont pas. Cette catégorie toute différente et spéciale, — ce ne sont pas toujours des ours, — verra d'un œil aussi amène et avec un égal intérêt cette « Petite Chose » étrange, plus impondérable que l'azur qui vibre... comme le saut vertigineux d'un as du ski, ou un « Tour de France » enfiévré et poussiéreux, ou une luminosité éblouissante sur un infini de plaine. Nous oserons dire que ces spectateurs sont pourvus de la plus haute dose de sagesse et perfection qu'il soit possible d'accorder raisonnablement à notre folle époque.

Il est aussi dans la salle de cinéma le monsieur bourru, revêche et grincheux (celui qui a répondu par un vague grognement à l'accueil souriant et empressé de l'ouvreuse avant de se carrer, hostile, dans son fauteuil, sans se soucier des pieds intempestifs et maladroits qui, derrière lui, ont pu se « caler » trop confortablement ; celui dont le crâne vierge de cheveux





luit, — c'est une façon de parler — dans la demi-obscurité). La chaleur fictive qui se dégage de l'écran indispose visiblement cette individualité. Sur son fauteuil, monsieur souffle, soliloque mystérieusement (— Dieu !... Que cette histoire est ennuyeuse et qu'ils — Greta et John — ont l'air stupide !), s'agite et se surmène de manière bien inquiétante et inutile.

Un doigt cousin germain avec le bourru est l'individu refroidi, « glacé », — les éternels « esquimaux » en sont-ils fort inconsciemment la cause ?

Il est, en général, jeune et « moderne » ; il pourrait, par conséquent, briguer l'emploi de jeune premier, mais, comme bien on pense, il se juge au-dessus des obligations du rôle. Si vous êtes placé près de lui, vous aurez toute faculté de contempler son attitude raide, figée, de deviner la moue dédaigneuse de ses lèvres, la lueur moqueuse du regard et, pour tout dire, son air niais. D'autant que, neuf fois sur dix, il n'est pas « de roc », mais trouve de bon ton de s'isoler dans un scepticisme fait sur mesure, comme son complet. S'il est ému, son camarade séchera en vain dans l'attente qu'il lui communique amicalement ses impressions (plutôt le gril de saint Laurent...). Plaignez-le !

Tant de froideur appelle un peu d'ardeur compensatrice. Elle sera prodiguée par les « tendres solitaires », frères des amoureux. Leur imagination



et leur cœur accueillent aussi bien que Roméo et Juliette entrelacés la tendresse qui s'épand... Même, ils sont tellement altruistes qu'en voyant X... et Y... s'embrasser ils peuvent soupiner, heureux : « Au moins... ceux-là... ».

Avant de prendre congé de l'« ambiance », l'on peut pousser une pointe vers les sportifs, c'est du siècle. Ils ont l'esprit large... Et pourvu qu'Adonis chevauche un dada, — au sens propre du mot, réellement, — qu'il ait à portée de sa main un volant d'auto, un manche-à-balai d'avion, un lasso, des patins, des skis, des pistolets ; pourvu que la sweetheart enfonce énergiquement sur ses boucles un chapeau-parasol ou un « bibi » pratique, tandis qu'elle noue à la diable autour de son cou un mouchoir à intimider les taureaux ; pourvu que ses jolies jambes soient totalement invisibles sous les larges pantalons de gros cuir ou complètement visibles en dehors du maillot ; pourvu qu'elle marche sur les glorieuses traces masculines et — pour tout avouer — qu'elle ne soit pas une poule... mouillée, nos sportifs acceptent toutes les flammes.

Mais, depuis longtemps, à l'écran, Joan Crawford et « Le Bienheureux » ont disparu pour s'enfuir vers des réalisations certaines.

Et nous sommes encore là... ODETTE BARDOU.

# HOLLYWOOD LA NUIT

SAMEDI soir à Hollywood. D'éclatantes lumières au « Néon » viennent par intermittence rompre la monotonie de la nuit. Peu de trafic... quelques taxis, quelques camions... Une heure sonne... le promeneur solitaire secoue la tête et soupire : « Je ne sais que faire, ni où aller... pourtant la nuit est encore jeune ! »

Il y a quelques années, il aurait pu, à une heure du matin, faire cinq ou six visites, après en avoir déjà fait une douzaine pendant la première partie de la soirée. Recevoir à l'improviste était alors le sport favori de tout Hollywood. Pendant la semaine, on envoyait des invitations, mais le samedi on faisait simplement la tournée de toutes les maisons que l'on connaissait, et on était toujours bien reçu... même attendu, à moins d'une infraction grave au cours d'une visite précédente... N'était pas compté parmi ces infractions le fait d'avoir, par exemple, dévalisé l'armoire épicerie-buffet et préparé en sourdine trois douzaines de cocktails les plus variés sans l'avis de la maîtresse de maison, tels que tasses apéritives réveille-matin remplies d'un mélange de whisky champagne-anisette et crème de menthe, dans lequel on faisait macérer quelques sardines à l'huile. Après quoi l'assistance exécutait, selon le rythme authentique, la « Hudja-Kappa », danse nègre effrénée, au cours de laquelle le mobilier était parfois malmené et la glace effectivement rompue.

Plus de trente vedettes des plus fameuses se trouverent « un soir », à trois heures du matin, chantant, criant, hurlant, sifflant, aboyant dans les branches des arbres du parc de Cecil de Mille, en signe de joie à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau groupe d'acteurs européens.

Aujourd'hui l'art de recevoir n'est plus qu'un

souvenir. On donne toujours des réceptions, des dîners, mais l'entrain d'autrefois manque. Ce n'est plus toute la colonie cinématographique qu'on fréquente ; chacun fait partie d'un groupe selon le rang qu'il occupe. André Berley, lorsqu'il arriva à

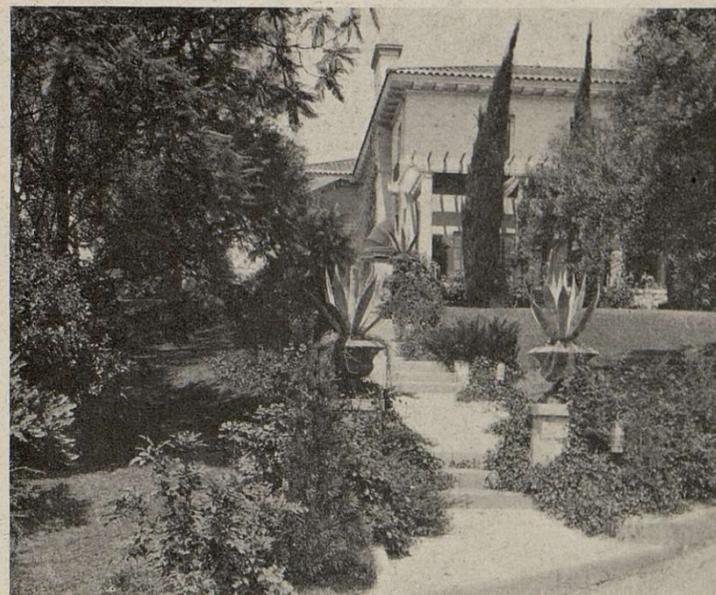
Hollywood, avait beaucoup entendu parler de ces fameuses « parties », et il se réjouissait d'y prendre part... Que ce serait amusant de commencer la soirée chez Buster Keaton, d'aller ensuite fumer une cigarette et chanter des balades espagnoles chez Ramon Novarro, danser plus tard avec la charmante Joan Crawford, aller avec Wallace Beery chez Marie Dressler ravager un buffet bien approvisionné, prendre quelques liqueurs fortes

chez Adolphe Menjou et finir la soirée chez Charlie Chaplin, pour échanger avec lui des plaisanteries tout à fait inédites... André Berley, pour cela, vous auriez dû venir à Hollywood cinq ans plus tôt !

A présent, on n'invite plus que des amis intimes, les personnes de son groupe ou des relations d'affaires.

Les raisons de cette métamorphose sont diverses. D'abord, la plupart des favoris d'autrefois ont quitté Hollywood, ou se sont retirés ; d'autres sont morts... et de nouvelles personnalités sont apparues et ont pris leur place. L'intimité d'autrefois n'existe plus, étant donné le développement de l'industrie cinématographique et l'augmentation considérable du nombre de ses ressortissants. Toutes les célébrités du film ne résident plus groupées à Hollywood, mais vivent dispersées à Beverly Hills, Pasadena, Malibu Beach, Santa Monica, Westhood, et même bien loin dans la campagne.

Aujourd'hui, l'hôtesse principale est Marion Davies, et elle ne reçoit qu'un petit cercle d'élus. Les



La demeure de Cecil B. de Mille, à Hollywood, fut pendant longtemps le théâtre des plus trépidantes « parties ».



invitations de Pickfair, la résidence de Mary Pickford et Douglas Fairbanks, sont très difficiles à obtenir. Joan Crawford a rarement du monde, et Norma Shearer ne fréquente qu'un groupe très restreint. Greta Garbo ne reçoit jamais et rend très peu de visites; elle prend de temps en temps le thé chez Jacques Feyder, ou chez d'autres membres du groupe européen. Ramon Novarro vient d'ouvrir dans sa maison un théâtre intime, où il donnera des représentations pour ses amis.

Il y a beaucoup de petites réunions de famille, mais il est rare que plus de vingt personnes soient présentes, et ces assemblées se dispersent vers une heure du matin, ou même avant. On travaille trop à Hollywood, depuis l'avènement du parlant, pour se permettre de passer les nuits à s'amuser, et beaucoup s'endorment le nez sur leur dictionnaire et leur rôle à la main.

J.-R. DEVAUX-LAFONT.

On s'amuse aussi chez le couple Fairbanks-Pickford. Voici Mary en mousquetaire qui vient d'exterminer ses hôtes.

## CINÉ-CLUBS ET ÉCRANS D'AVANT-GARDE

UN événement s'est produit cette saison, qui sans doute passe encore inaperçu aux yeux de beaucoup, mais qui n'en constitue pas moins un symptôme inquiétant.

Vous verrez qu'on reparlera un jour de la saison 1930-31, la saison qui a marqué la mort des clubs.

Car les clubs de cinéma sont morts; une carie dévorante les a engloutis. Il y a quelques mois encore, les salles étaient toujours trop petites qui servaient de lieux de réunion; sans doute les snobs y côtoyaient-ils les sincères, mais il y avait des sincères! Des gens qui possédaient encore quelques grammes d'idéal, et qui rêvaient d'un art cinématographique meilleur, sain, épuré. Nous les avons vus étudier avec enthousiasme les grandes œuvres de l'art social, suivre avec intérêt les efforts des artisans que ne guidait pas le souci matériel seul.

Depuis la révolution vide du parlant, le public ne fait plus que « supporter » le cinéma; il ne peut se débarrasser encore de cette drogue que lui ont imposée des œuvres maîtresses, ces films inimitables qui renfermaient le principe entier de l'art neuf. Faute de combattants, la pacifique bataille pour le beau, le bon et le noble se termine.

Le Club de l'Écran, hier si prospère, a eu un dernier soubresaut avant de disparaître: des anciens films de Chaplin, T. S. F., Bluff...

Le Film-Club a passé quelques films projetés au cours même de la saison; tant pis!

Parmi les films à signaler de ceux présentés par la Tribune Libre du Cinéma, citons: *La Foule*, œuvre complète, et *Hypocrisie*, satire caricaturale parfaite. Mais, en regard, combien de spectacles insignifiants et quels piètres débats d'où le cabotinage n'est même pas exclu! Pour *Gribiche*, de Jacques Feyder, et qu'il fallait reprendre, *Lanterne magique* nous a donné *Arènes sanglantes* (Voui, monsieur), *Le Naufrage de l'« Hespérus »* et *Au Bonheur des Dames*.

Au Phare tournant: *L'Affaire Green*, *Les Mains d'Orlac* (bien), *Contre-Enquête*, *Tempête sur l'Asie*, *Le Dernier Avertissement*, *Le Prince Étudiant*, *Le Village du Péché*, *Papa d'un jour*, *La Mélodie du Monde* et *La Rue sans joie* (bien). En somme, programmes moyens.

Les Amis du Monde font des efforts, en concordance du reste avec les exigences de ses adhérents. Voici *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, présenté en même temps que *Le Dernier des hommes*, sans doute la meilleure séance de la saison; *Le Village du Péché* et *Yamato le Bâcheron*, film japonais curieux; *L'Opinion publique*. Et sans crainte de mesquines railleries, je félicite une fois encore mon ami et confrère Carné, un des principaux collaborateurs de *Ciné-Magazine*, qui a su prouver si fermement la possibilité

de faire quelque chose d'intéressant.

Un nouveau club, *Cinéma-Club*, a courageusement présenté: *Le Maître du bord*, *Brisons la glace* et *Sa dernière Culotte*, avec Harry Langdon, ainsi que des films de Méliès. Ses animateurs sont sympathiques. Signalons encore, à *Regards*, une causerie de Julien-Jack London, sur la puissance du cinéma.

A Nice, Jean Vigo présente: *Crainquebille*, *La Nuit de la Saint-Sylvestre*, *La Ligne générale* et *Potemkine*, apportant dans une ville où le cinéma est trop ignoré la révélation d'un art vrai.

De grandes félicitations à adresser aussi à Charles Pujos, animateur des Amis du Cinéma d'Agen, et qui, en une série de dix représentations, a montré: *La Foule*, *Ménilmontant*, *La Légende de Gosta Berling*, *Figures de cire*, *L'Homme du Large*, *La Glace à trois faces*, *Toison d'Or*, *L'Étudiant de Prague*, *La Tragédie de la Rue*, *Le Vent*, *Miss Lucifer*, *Les Hommes de la forêt*, *La Chute de la Maison Usher*, *Le Kid*, *La Femme au Corbeau*.

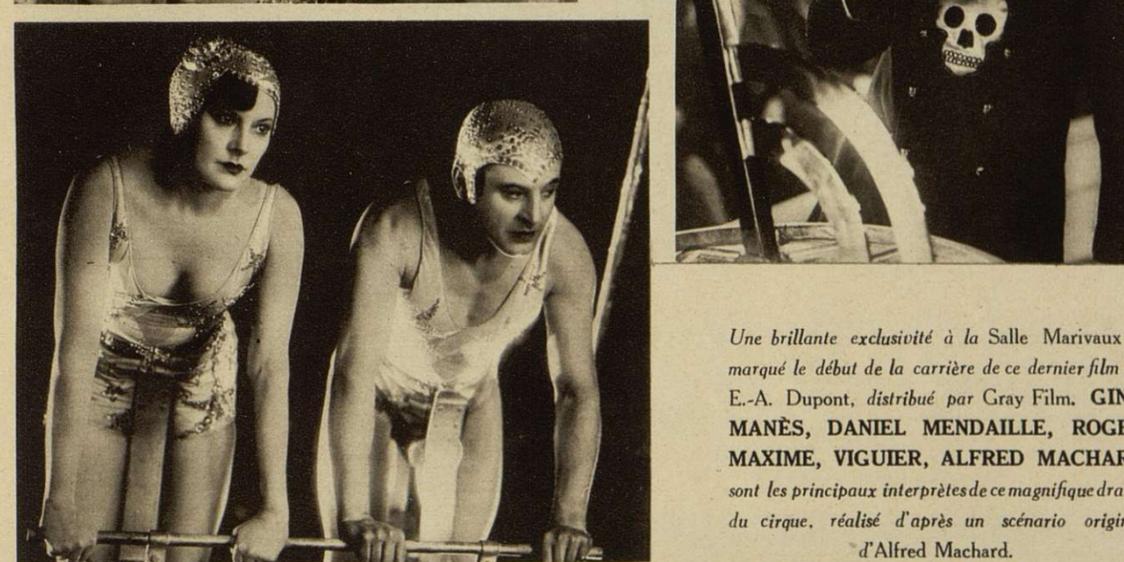
Tirez l'échelle, clubs de Paris, et instruisez-vous!

Cette rubrique existera-t-elle encore l'an prochain? Je l'aurais désiré, mais il est permis d'en douter. Finie l'époque des discussions acharnées, des combats pour l'idée!...

De profundis!

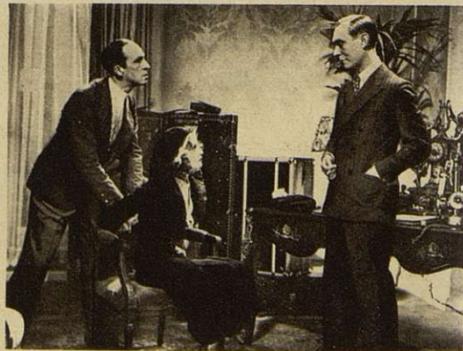
MAURICE-M. BESSY.

# SALTO MORTALE



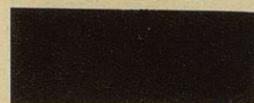
Une brillante exclusivité à la Salle Marivaux a marqué le début de la carrière de ce dernier film de E.-A. Dupont, distribué par Gray Film. GINA MANÈS, DANIEL MENDAILLE, ROGER MAXIME, VIGUIER, ALFRED MACHARD sont les principaux interprètes de ce magnifique drame du cirque, réalisé d'après un scénario original d'Alfred Machard.

# CALAIS-DOUVRES



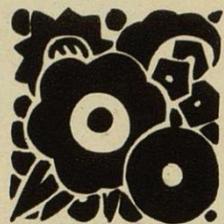
Et revoici la délicieuse **LILIAN HARVEY** dans CALAIS-DOUVRES, une production Bloch-Rabinovitch de la Ufa, que réalise Anatole Litvak en collaboration avec Jean Boyer, et qu'interprètent **ANDRÉ ROANNE** et **ARMAND BERNARD**.

# la Métisse



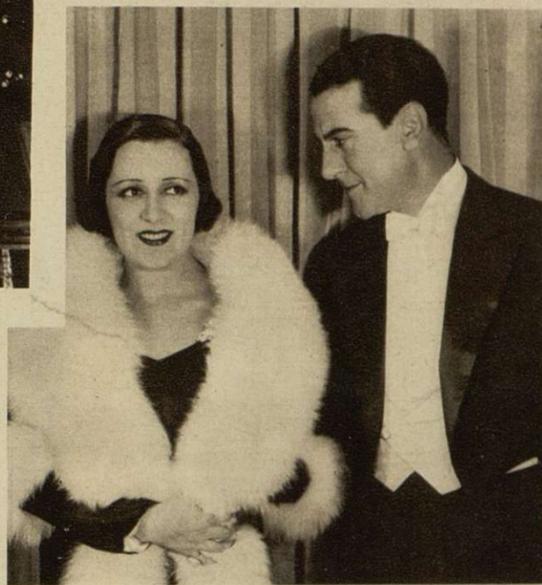
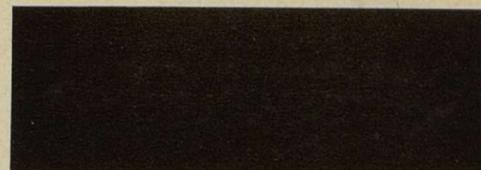
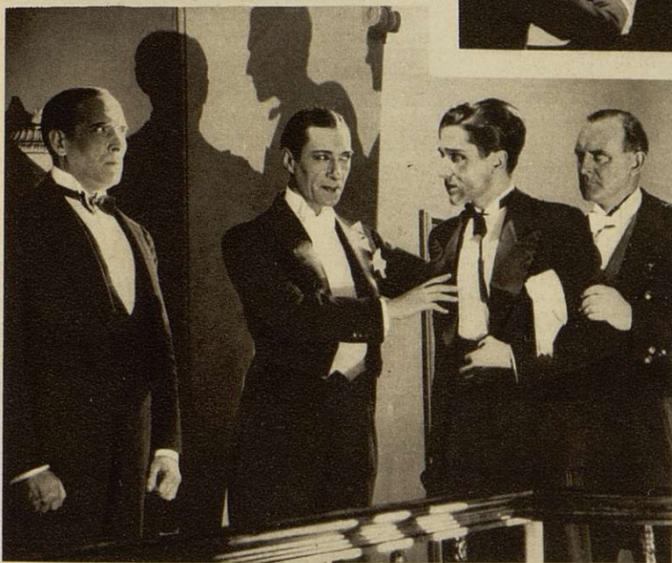
C'est d'après une nouvelle de Pierre Daye que Jean Grémillon a réalisé cette production G. F. F. A., qu'interprètent avec un rare talent **CHARLES VANEL**, **LAURENCE CLAVIUS**, **HABIB BENGLIA**, **LUCIEN GUÉRARD**, **GASTON DUBOSC**.

# UNE FEMME LIBRE



Les Artistes Associés S. A. présenteront prochainement ces deux grands films parlés en français. Dans *UNE FEMME LIBRE*, dont la mise en scène est d'Henri de la Falaise, nous pourrons applaudir, aux côtés de **JEANNE HELBLING, ÉMILE CHAUTARD, VITAL GEYMOND, PAULINE GARON, etc.**

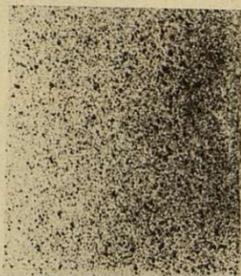
# ENTRE NUIT & JOUR



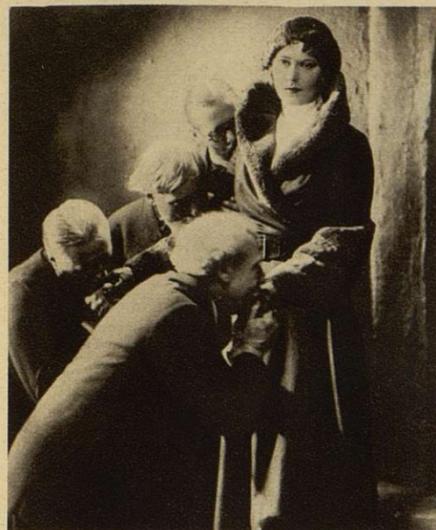
L'interprétation d'*ENTRE NUIT ET JOUR*, que réalisa Albert de Courville, groupe les noms de **JEAN MURAT, SUZY PIERSON, LÉON BARY, VICTOR VINA, PAUL MENANT, PIERRE NAY, etc.**



# le Capitaine CRADDOCK



On reconnaîtra sur ces photographies KATE DE NAGY et JEAN MURAT, les principaux interprètes du nouveau film Erich Pommer-Ufa : LE CAPITAINE CRADDOCK, que Hanns Schwarz réalise en collaboration avec Max de Vaucorbeil. La distribution groupe également les noms d'ALICE TISSOT, LUCIEN CALLAMAND, RACHEL DEVIRYS, PAUL OLIVIER, CHARLES REDGIE, SINOEL.



# Passeport 13.444



LÉON MATHOT est à la fois le réalisateur et le principal interprète masculin de cette production G. F. F. A., dans laquelle se feront applaudir la troublante TANIA FÉDOR, RENÉ FERTÉ, MARIÉ DE L'ISLE.



**MARIE-ANTOINETTE BUZET** interprète actuellement un rôle important dans le film Ufa, L'HOMME A LA 100 H. P., que réalise le metteur en scène Reinhold Schünzel en collaboration avec Henri Chomette. Cette jeune artiste sera également la vedette féminine, de la version française du film MONTS EN FLAMMES, production Delac et Vandal, dont les extérieurs se tournent dans le Tyrol.

## PHONOMAGAZINE

Nous ne sommes plus au temps où les *talkies* laissaient de vagues traces dans l'édition phonographique. L'opérette elle-même, qui déchaîne encore beaucoup d'émulation [témoin la ponte simultanée de trois *Moineau*, issus du concours de Roger Bourdin (O.), de Marcel Claudel (Pol.) et de Robert Burnier (P.), créateur de la délicieuse partition de Louis Beydts, unanimement attachés à mettre en valeur les *Couplets de l'Escarpolette*, hommage d'une rare distinction à la mémoire de Messager, et la chanson *Chaque souvenir d'amour*], l'opérette triomphante n'arrive point à égaler la floraison de disques consécutive à la projection des films parlés que nombre d'interprètes abordent en marge de celui qui fut assez heureux pour figurer sur l'écran et, la plupart du temps, pour y chanter lui-même et non plus par procuration, comme on le vit d'abord.

« Mais où sont les *talkies* d'antan ? »

Joséphine Baker, à laquelle on ne saurait reprocher d'encombrer l'écran, rivalise avec King Vidor, mais à samanière exempte d'éclat. *King for a day* (C.) devient, grâce à elle, la plus tendre confidence et se teinte d'exotisme. Les notes lumineuses et douces si habilement émises par Joséphine modifient l'initiale tradition, mais s'imposent immédiatement par leur séduction si spéciale qui donne beaucoup d'attraits également à *Love is a dreamer*, extrait du film *Lucky in love* (C.).

*Le Petit Café*, déjà enregistré par Maurice Chevalier (Gr.), à tout seigneur tout honneur, puis par George Olsen et son orchestre à l'usage des amateurs de danse, a tenté Adrien Lamy, auquel on saura gré d'user de sa voix claire et d'une articulation fine, sans chercher à imiter plus ou moins Chevalier dans *Mon idéal* (C.) et *Quand on tient l'coup* (C.).

Jean Granier reprend les mêmes airs (P.), secondé par un accompagnement d'orchestre aux séduisantes sonorités, et, bien entendu, l'accordéon s'en mêle à son tour avec l'habile complicité de Fredo Gordoni et Manuel Puig (P.), ainsi que le jazz, témoin l'enregistrement de Ray Ventura et ses collègues (O.). De *Marions-nous*, si la version espagnole recueillie entre les cloisons chinoises de *La Pagode* n'a pas encore été gravée dans la cire, nombre d'épreuves en existent, et d'excellentes.

Citons, en attendant, l'imminente sortie des disques d'Alice Cocéa (Gr.) : *Souviens-toi*, chanté par Robert Burnier (P.); *Moi, je n'fiche rien* (P.); avec

Burnier et Fernand Gravey, dont les voix, en l'espèce, se différencient assez mal l'une de l'autre, et le duo *Ce n'était pas vous* (C.), dans lequel, avec toute son expérience des exigences microphoniques, Jean Sorbier donne la réplique à Marthe Coiffier. Columbia Photo Players se contente d'accommoder la *Chanson d'amour* de ce film à la sauce poivrée du jazz. On nous promet un disque de Grock, entendez un disque enregistré par le célèbre clown (O.), où passeront les échos de son fameux numéro poli et repoli sans cesse, pendant des années, jusqu'à acquérir cette forme achevée que l'objectif a observée et fixée dans ses moindres détails. En marge de ce numéro sensationnel qui a marqué dans les annales de la piste et du music-hall, un film a été inventé par l'artiste, agrémenté par lui d'une musique dont le timbre frêle de Davia traduit à souhait toute la délicatesse (O.).

Les films vont vite. L'un chasse l'autre, et chaque nouvelle bande renvoie les anciennes aux calendes. Nicolas Arnato travaille avec un zèle intelligent à lutter contre cet oubli injurieux et à interrompre la prescription. Il n'hésite pas à nous rappeler d'une voix exercée les exploits dont fut témoin *La Piste des Géants* (Gr.), le petit train qui va vers Monte-Carlo en plein *Horizon bleu* (Gr.) et s'ébroue au départ, dès que la trompette-signal a retenti parmi les vapeurs et les fumées comme son émule *Choo-choo*, dont Jack Payne (C.) a si ingénieusement suivi dans tout son parcours, depuis le coup de sifflet initial jusqu'au grincement du frein criard qui bloque le convoi, et fait comprendre aux voyageurs instables la force et la beauté du principe d'inertie.

Damia a terminé de confier au microphone ses chansons de *Sola : Redis-moi* (C.) et de *Tu m'oublieras : Les Rosses* (C.); sans rien atténuer de son accent rauque et profond, de sa diction martelée si naturellement employée à la longue que la cire ne s'en choque point et n'en est pas blessée.

Bertile Arnalina reprend l'air fondamental de *Tu m'oublieras* (Gr.) pour le traiter dans un style plus vocal et moins tragique, et elle donne une idée fort avantageuse de certaine *Chanson de Pâtre* (Gr.) extraite du film *Le Lieutenant Sans-Gêne*, où l'enfant des plaines, abandonnant à ses émules des hauteurs le chant truqué des tyroliennes se contente de célébrer la douceur des clairs delunesur un rythme complaisant de valse lente.

MAURICE BEX.

# LE THÉÂTRE

L'OPÉRA a monté récemment *Guerceur*, tragédie en musique composée au début du siècle par Al-beric Magnard, dont on se rappelle la fin tragique, qui périt dans l'incendie de sa maison de Baron-sur-Oise, allumé par les Allemands furieux d'avoir été reçus à coups de pistolet alors qu'ils pénétraient en conquérants dans la propriété de Magnard.

Cette mort violente, grâce à ces circonstances, a eu le don d'exciter l'enthousiasme hargneux d'une foule de gens qui, cela va de soi, seraient les derniers, le cas échéant, à imiter l'attitude farouche de l'auteur du *Chant funèbre*. Cela n'aurait aucune importance si, par une extension vraiment trop arbitraire, certaine opinion prétendant mêler l'esthétique et le sentiment, n'exigeait que l'on confonde en une seule et même admiration les aventures de *Guerceur*, le ressuscité, et celui qui, les ayant imaginées et mises en musique, mourut dramatiquement au pays où se fit la guerre.

Or, les insignes qualités de ce noble ouvrage ont déjà trop besoin d'être dégagées de la poussière du temps pour que de surcroît il soit opportun de leur donner une signification secondaire et anachronique.

Si *Guerceur* avait connu un destin normal et brillé aux feux de la rampe aussitôt après avoir été écrit, nul doute que ses vastes proportions, l'atmosphère philosophique où se meuvent ses personnages symboliques, entités de blanc ou de rouge vêtues qui hantent un ciel platonicien peuplé d'ombres heureuses et voilées errant en lents cortèges ordonnés dans le clair-obscur d'une lumière tamisée, eussent paru les signes achevés du sublime indiscutable.

Mais le sort ne l'a pas voulu, et la découverte du public se fait avec un retard de quelque trente ans, à une époque guérie de toute superstition wagnérienne et qui ne supporte encore volontiers la vue des dieux et des géants tétralogiques et celle du Walhalla ou du Graal qu'en fonction du génie souverain du maître de Bayreuth.

*Guerceur* est exhibé à la foule quand les notions de durée ont été littéralement bouleversées dans la pratique, au temps de la vitesse, au moment précis où le cinéma, attiré par une orientation nouvelle, a parfait son œuvre d'éducateur de la vision et ouvert les yeux et les esprits à la joie des impressions rapides.

Aujourd'hui, le prestige du colossal et celui de la solennité se sont effondrés. Déplorons-le ou réjouissons-nous-en selon notre goût, mais n'allons pas le nier.

L'ardeur volontaire et laborieuse du style d'Alberic Magnard ne suffit point à remonter le courant, à vaincre le préjugé. L'inertie d'une action figée la plupart du temps dans une quasi-immobilité, la musique ne la compense guère. Elle éternise les longs discours alternés, coupés de chœurs au lointain et de vastes développements symphoniques. Dédaigneux de l'effet produit, Magnard ne cherche jamais à se borner, il méprise toute limite et poursuit son discours passionné, sans nécessité apparente. Il ne se laisse arrêter par aucun respect des plus immédiates contingences théâtrales, par aucun souci de la plus salutaire concision. Certaines pages, et non des moins attachantes, font l'effet, tant le torrent coule abondant sans se tarir, que la fin n'arrivera jamais.

A l'origine, on opposa au compositeur, pour refuser son ouvrage, les difficultés de la mise en scène. L'Opéra n'a pas paru effrayé par le problème et lui a trouvé d'élégantes solutions. Le décorateur André Boll a échafaudé un ciel où de sobres lignes d'architecture schématique créent l'ambiance paisible voulue et fournissent aux allégories des socles propices bien accessibles et d'une solidité à toute épreuve, qui ne risque point de troubler la sérénité des discours.

Des interprètes de choix, parmi lesquels se distinguent spécialement le baryton Endrèze, Yvonne Gall et Marisa Ferrer, sous la férule magistrale de M. Ruhlmann, ont tiré la quintessence d'une inspiration généreuse et hautaine.

L'opérette, dans une note non moins périmée, nous a révélé certaine *Comtesse Maritza* où le romanesque d'Octave Feuillet fournit un argument banal, sinon médiocre, à un musicien habile à ne point laisser perdre l'aimable leçon et l'exemple fructueux de *La Veuve joyeuse*.

L'écran, beaucoup plus exigeant que l'on affecte de le croire sur la facture de ses livrets, pourra utiliser cette histoire située dans quelque imaginaire et brillante principauté danubienne, ses valse, ses czardas, ses uniformes à brandebourgs et à aigrettes, à condition de ramener le scénario aux règles de la logique élémentaire. Souhaitons-lui de trouver en l'occurrence un jeune premier aussi doué à tous points de vue que Roger Bourdin, acteur distingué, chanteur dont le charme n'a d'égale que l'autorité et qui possède les mêmes vertus qu'exigent précisément l'objectif et le microphone.

MAURICE BEX.

# LE REBELLE

Marya Alexandrovna... SUZY VERNON.  
Le Général Platoss... THOMY BOURDELLE.  
Victor Sablin... PIERRE BATCHEFF.  
Tatiana Ivanovna... PAULE ANDRAL.

Film raconté par Lucie DERAÏN

Sur la place Saint-Isaac, dans Pétersbourg enveloppée d'une nuit admirable par ses étoiles et les vapeurs chaudes de ce mois de juillet 1914, les équipages filaient comme le vent, après avoir débarqué leurs belles occupantes, comesses folles de plaisir, accompagnées de leurs amants. Tout ce monde joyeux s'engouffrait dans le hall de l'hôtel de la *Grande-Morskoïa*, où avait lieu, ce soir-là, une réception fastueuse.

Victor Sablin, étudiant en chimie, qui venait d'être nommé professeur, ricana en heurtant un couple qui s'apprêtait à passer une nuit bien bruyante et traversa la place afin de se rendre à son *quartir* (1), dans l'immeuble d'en face. Il monta les trois étages et entra dans l'appartement qu'il partageait en toute amitié avec son ami le poète Boris Trégassof. L'étudiante Marya Kaglineski, une belle et noble fille, droite et pure, habitait vis-à-vis sur le même palier.

— Croyez-vous, fit-il en entrant dans l'atmosphère bleue de fumée, il y a encore une fête dans la *Morskoïa*, malgré les bruits de guerre. Tous ces mufles vont danser, et les tziganes auront l'obligation de jouer jusqu'au petit jour, après quoi leurs doigts seront ensanglantés.

— Et puis, continua Marya Alexandrovna, qui était assise à l'orientale sur un coussin et fumait rêveusement, ils prendront des troïkas et courront jusqu'aux îles, dans une ruée qui crèvera leurs malheureux chevaux, ce dont ils se soucient bien peu! Ah! oui, la société russe est bien mal faite!

Tout en philosophant ainsi avec d'autres jeunes gens et de belles filles, également étudiantes, les amis virent s'avancer les heures du matin blême. Un à un, les assistants s'enfuirent, après avoir vidé un dernier verre de blanche vodka.

Marya se souciait peu de dormir. Elle saisit une balalaïka traînant là, oubliée par les joueuses, et en pinça les cordes. Une mélodie nostalgique sortit de ses longs doigts pâles. Victor, extasié, regardait le fin visage brun où de grands yeux sombres semblaient poursuivre un rêve éternel, tandis que la belle bouche sanglante psal-



modiait les paroles ardentes d'un hymne à l'amour.

Victor était un garçon fin, réservé, à la pâleur inquiétante; sa distinction de bourgeois raffiné, sa sensibilité meurtrie et aussi le génie d'inventeur qui faisait de ce chimiste un savant exceptionnel le désignaient comme un être d'élite. Mais aussi ses idées d'évolution populaire le mettaient au premier rang des suspects, surveillés par l'Okrana (2).

Le jeune homme, resté seul avec Marya, s'approcha de la jeune fille et, prenant ses mains, lui demanda :

— Marya, veux-tu m'épouser? Je t'aime passionnément.

La jeune fille rit un peu, puis lentement répondit :  
— Je ne t'aime pas, Victor Illitch, mais j'ai une grande affection pour toi, tu es mon meilleur camarade, le compagnon de mes travaux, le maître que j'admire. Mais peut-on fonder un foyer avec cela ?

La nuit se passa dans ces regards furtifs, dans le lent travail moral qui livrait insensiblement Marya à la volonté ardente et tendue de son camarade. Victor Illitch Sablin, jeune chimiste d'avenir, étudiait la composition d'un sérum qui révolutionnerait toutes les lois médicales. Il était sincèrement admiré par sa camarade de laboratoire... Quand l'aurore parut, allumant des feux aux coupes des églises, les deux jeunes gens avaient pris leur décision...

Le mariage de Victor Sablin et de Marya Kaglineski fut célébré, très simplement, en présence de quelques amis. Le soir, on fit une entrée triomphale au *Krestovskiy*, sorte d'établissement de fêtes et de soupers et rival du célèbre *Aquarium*, également situé dans les

(1) Appartement meublé.



(2) Police secrète tzariste.

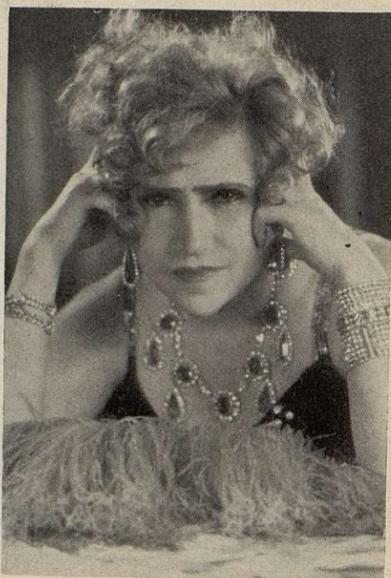




îles du golfe de Finlande. Quelques jours plus tard, la guerre était déclarée. Victor Sablin fut amené de force à son dépôt, où il avait négligé de se rendre en dépit de son ordre de mobilisation qui l'envoyait, comme lieutenant, au front occidental. Les idées de Sablin, autant que sa rage de ne pouvoir terminer ses travaux sur le sérum qui devait porter son nom, le firent se révolter devant cette obligation. Marya lui jura de faire tout au monde pour l'empêcher de partir sur le front.

— C'est le général Platoss, dont la résidence est située près de la Néva, qui est le chef direct de ton mari. Il faut y aller, Marya Alexandrovna, petite colombe. Il ne refusera pas un adoucissement à ta peine, lui avait-on dit.

Marya avait écouté le conseil. Elle vint donc sonner à la porte grillée du palais du général Platoss, que son intransigence, voire sa brutalité, avaient fait surnommer : la Cravache. Le général refusait



toute audience... Congédiée, Marya Alexandrovna ne se tint pas pour battue.

Cependant, au front, Victor Sablin se montra si révolté qu'on en avisa le général, et que celui-ci ordonna de mettre en surveillance active ce mauvais lieutenant afin de punir ses moindres incartades.

Devenu un objet de suspicion, le lieutenant Victor Sablin était tenaillé à la fois par son désir de retrouver sa chère Marya Alexandrovna et par le sentiment de son inutilité au front, alors que son laboratoire était privé de ses lumières, et que le sérum était encore à mettre au point. Il démoralisait si profondément ses hommes et ses camarades que le général le fit comparaître devant lui. L'entrevue fut orageuse à ce point que Sablin se livra sur le général à des actes de violence. Il fut condamné à mort. L'exécution devait avoir lieu dans les sept jours qui suivaient.

Marya avait été prévenue de l'affreuse sentence. Elle tenta une fois encore d'approcher le général, qui revenait justement à sa *datcha* (1) des îles. Elle se heurta à la consigne redoutable et revint désespérée à son *quartier* solitaire. On ne buvait plus de vodka en chantant des airs bohémiens, on ne pinçait plus les cordes des balalaïkas mortes.

Un jour, au hasard, elle se rencontra dans un train avec une étrange femme, au visage stigmatisé par le vice et les fards, et qui se rendait avec une cohorte de belles filles audacieuses à une ville située non loin de Riga, ville qui servait de quartier général aux armées. Cette femme : Tatiana Ivanovna, tenait à Pétersbourg une boîte de nuit clandestine, que la police avait fait fermer. Elle se réjouissait de pouvoir reprendre son fructueux commerce, autorisé, si près du front, afin, commentait-elle, « de distraire ces pauvres héros ».

Au cours de la conversation, Marya apprit que le général était un des clients assidus de

(1) Villa d'été.



l'horrible matrone, et qu'il ne manquerait pas de rendre visite à son établissement le soir même. Marya paya Tatiana Ivanovna pour qu'elle la laisse évoluer comme une de ses chanteuses au milieu des clients. Mais, ce soir-là, le général ne vint pas. Mettant à profit un renseignement glané par hasard, elle se posta le lendemain avec une télégramme sur une route où elle savait que devait passer le général. Elle se débarrassa de son cocher sous un prétexte quelconque et fit emballer son cheval. La voiture roula dans un fracas impressionnant. Et bientôt, habilement, Marya se laissa glisser dans le fossé, juste comme l'auto du général arrivait à son secours. Marya accepta de se laisser reconduire par l'officier, et elle tremblait, jouant à merveille la comédie de la peur. Encore qu'il n'en voulût rien laisser paraître, le soldat était ému par la beauté de sa compagne. Il maîtrisa son émoi et fut particulièrement désagréable avec cette femme, qu'il déposa devant la boîte de nuit de Tatiana Ivanovna.

— Quoi, fit « la Cravache », c'est là que vous demeurez ?

Marya s'en alla avec un rire ironique. Le général la regarda disparaître, fine et ravissante. Il crispa ses traits dans une moue de mépris.

Le soir même, au milieu des chants joyeux, dans un brouillard de fumée acre, et pendant que les officiers buvaient du champagne venu de France tout en chantant des mélodies tziganes, Marya vit apparaître le général, qui, d'un air dur, altier, l'aborda. Comment la soirée se passa-t-elle entre ces deux êtres qu'attirait l'un à l'autre une emprise forte comme un sortilège ? Les dialogues froids du général et de Marya auraient étonné des assistants. Les ricanements, les provocations constantes de Marya piquaient l'orgueil du général, à qui jusqu'ici nulle femme n'avait montré pareille



froideur. Plusieurs soirs, ces deux étranges amoureux se revirent. Une nuit, Marya comprit qu'elle aimait le général et que cet homme brusque et violent l'aimait aussi. Elle ne pouvait expliquer autrement la joie de se trouver près de lui. Mais que devenait dans tout cela son pauvre Victor ? Elle était allée le voir dans sa prison et lui avait promis de tout faire pour le sauver de l'exécution. Mais Victor, fou de jalousie et d'orgueil, l'avait rabrouée, lui défendant de s'humilier pour implorer sa grâce...

Et voici qu'en sortant des bras du général elle ose parler d'un prisonnier, demander sa grâce. Elle nomme l'officier indiscipliné, elle avoue qu'il est son mari. Le général entre dans une colère effroyable et chasse Marya en s'écriant :

— Victor Sablin est un lâche, et sa femme est une fille !...

Toute la journée le général n'a pu se résoudre à donner l'ordre de



mort. Ses principes d'officier serviteur de la discipline et sa jalousie d'homme blessé dans son amour se combattent. Enfin l'apaisement vient sur ces traits farouches. Il fait libérer le lieutenant Sablin, que l'on renvoie en première ligne. Des jours passent. Marya est revenue à Pétersbourg.

Dans la tranchée, le général passe la revue des hommes et rencontre le regard sauvage de Victor Sablin. Celui-ci proteste contre la protection dont il se sent entouré. Il exige qu'on lui dise qui est l'homme à qui Marya Alexandrovna, sa femme bien-aimée, a demandé sa grâce.

— C'est moi, répond le général.  
Le lieutenant s'élançe et tire sur son chef. Celui-ci est blessé au bras. Soudain une attaque se déclenche. Sablin bondit en pleine rafale, cherchant le danger, s'exposant à la mitraille.

La mort n'a pas voulu du douloureux lieutenant Sablin. Ses jours s'écoulaient dans la rage et l'impuissance.

Marya a attendu vainement une nouvelle entrevue avec le général. On l'a toujours arrêtée à la porte de sa villa. Marya se consume d'amour et de remords. La passion qu'elle éprouve pour ce rude et ardent soldat hante si profondément son esprit qu'elle pense à peine à son mari.

Victor Sablin a été renvoyé au laboratoire, où on le laisse libre de travailler à son fameux sérum. Le voici qui reprend ses travaux. Il n'entend pas la porte s'ou-

vrir, et Marya qui entre et vient doucement, timidement, vers lui.

— Que viens-tu faire, Marya Alexandrovna ?  
— Chercher ton pardon et ton absolution.  
— Tu m'as trahi, Marya Alexandrovna, et pourtant je t'aimais plus que tout au monde ?

Marya secoue la tête. Elle jure qu'elle n'a pas trahi son mari.

— Seulement, précise-t-elle, je ne t'ai jamais aimé. Tu étais averti. Tu es mon meilleur camarade, j'ai pour toi une immense affection. Mais j'en aime un autre, le général.

— Va-t'en ! dit Victor Illitch.  
Il revient à ses éprouvettes et se remet au labeur incessant, qui peut-être lui donnera l'oubli.

Marya sort dans la nuit; ses pas la conduisent vers la demeure de l'homme qu'elle aime.

Devant sa porte, le général a vu une petite silhouette mince et fragile. Il s'est approché, relevant le beau visage où les yeux sont voilés de larmes. Elle s'appuie sur son bras, et il blémit, car sa blessure est encore vive.

— Oh ! je vous ai fait mal ! balbutie-t-elle...  
Mais lui la serre contre sa poitrine. Sa colère s'évanouit. Il comprend que jamais il ne pourra oublier les heures dorées de leur amour. Il entre avec la jeune femme dans la douce *datcha*, où bientôt la pendule scandale les minutes merveilleuses.

LUCIE DERAIN.

## LES ÉPHÉMÉRIDES DU CINÉMA

15 Avril — 15 Mai

**16 avril.** — Au Moulin-Rouge, présentation de *Fra Diavolo* (F. Weill).

**17 avril.** — Première des *Quatre Vagabonds* (Jean de Merly) à l'Élysée-Gaumont.

— Richard Tauber, la vedette de *La Marche à la Gloire*, arrive à Paris et reçoit la presse à l'hôtel Meurice.  
— René Clair présente *Le Million* à Genève.

**19 avril.** — Une nouvelle firme est créée: *Gloria Films*, réunissant autour de MM. Emelianoff et Volkoff les principaux cinéastes russes résidant en France.

**20 avril.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Romance à l'Inconnue*.  
— Assemblée générale des Auteurs de Films et réélection de son bureau, qui demeure présidé par Charles Burguet.

**21 avril.** — Au Colisée, présentation à la presse d'*Azaïs* (J. Haik). Au Palais-Rochecouart, présentation de *Roumaine, Terre d'Amour* (G.-F.-F.-A.).

**22 avril.** — Au Colisée, présentation d'*Azaïs* (J. Haik).  
— Au Palais-Rochecouart, présentation de *L'Anglais tel qu'on le parle* (G.-F.-F.-A.).

**23 avril.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Deux fois vingt ans* (G.-F.-F.-A.) et au Marivaux de *La Chanson des Nations* (Apollon-Films).

**24 avril.** — Première à l'Ermitage du nouveau film de Cecil B. de Mille, *Madame Satan* (United Artists).  
— Julien Duvivier s'embarque pour le Maroc, où il va réaliser *Les cinq Gentlemen maudits*.

**27 avril.** — Léonce Perret annonce qu'il va tourner *Après l'amour*.

**28 avril.** — André Luguet, retour d'Hollywood, arrive à Paris.  
— A la Sorbonne, au gala de l'Institut colonial, présentation d'*Instantanés Malgaches*, notes de voyage cinématographiques de Léon Poirier.

— Les Amis du Monde présentent *La Rue sans joie, La Marche des Machines et Cinq minutes de Cinéma pur*.  
— Au Palais-Rochecouart, présentation de *Cap perdu* (Exclusivités Artistiques).

**29 avril.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Gabbo le Ventriloque* (Exclusivités Artistiques); au Cinéma Demours, de *Virages* (Nord-Film), et à l'Élysée-Gaumont, des *Anges de l'Enfer* (Artistes Associés).

**30 avril.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *La Nuit nuptiale* et *Le Train fantôme* (Union Artistic Films).

**1<sup>er</sup> mai.** — On annonce la création prochaine d'un journal d'actualités parlantes françaises quotidien et unique, subventionné par le Gouvernement.

**2 mai.** — Au club *Regards*, Julien Jack London parle de la « puissance du cinéma ».  
— Le « Génie Français », au cours d'une conférence, présente le film *La Petite Fadette*.

**4 Mai.** — Au studio de la Villette, Harry Lachman donne le premier tour de manivelle du *Monsieur de Minuit*. Au théâtre Pigalle, G.-F.-F.-A. présente des appareils Gaumont-Radio-Cinéma et Radio-Junior.

**5 mai.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *L'Escadron de la Mort* (G.-F.-F.-A.).

**6 mai.** — Charles Boyer, Yves Mirande et Mona Goya reviennent d'Hollywood à Paris.

— Au Palais-Rochecouart, présentation des *Quatre Vagabonds* (G.-F.-F.-A.).

**7 mai.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Mon Amour* (Superfilms).  
— Arrivée à Paris de Norma Shearer, Irving Thalberg, Joan Crawford et Douglas Fairbanks Junior.

**8 mai.** — Première, au Paramount, du *Petit Café*; à l'Olympia, d'*Un Caprice de la Pompadour*; à Marivaux, de *Grock*; au Cinéma des Champs-Élysées, du *Lieutenant Sans-Gêne*; à l'Élysée-Gaumont, de *Scandal Sheet*; au Parnasse, de *Dolly, macht Karri re*; au Studio Diamant, de *Married in Hollywood*; au Washington, de *In the Shadow of the law*.

**9 mai.** — A la Foire de Paris, ouverture du Salon de la Musique, machines parlantes et cinéma.

**10 mai.** — L'œuvre de la transfusion sanguine d'urgence organise au Théâtre des Champs-Élysées une soirée de gala sous la présidence du ministre de la Santé. Au programme: *Tempête sur le Mont Blanc*.

**11 mai.** — Au Moulin-Rouge, présentation de *Salto Mortale*.

**12 mai.** — A l'Alma-Palace, présentation de la version intégrale allemande de *Qu e de l'Infanterie*.  
— Au Moulin-Rouge, présentation de *La Vagabonde*.

**13 mai.** — Au Palais-Rochecouart, présentation de *Capitaine de Corvette*.  
— Au Cinéma Demours, présentation de *Vouloir*.

## LA MODE FÉMININE

**P**RINTEMPS qui commence, portant l'espérance... et la pluie, a oublié le poète.

Les oiseaux font leur nid, et, comme eux, les humains rêvent d'un coin douillet, d'un home accueillant, d'un compagnon aimable pour parcourir cette longue route parfois triste, toujours monotone, qu'est la vie et dont le but, hélas! ne peut pas varier.

Nulle époque ne semble plus propice, pour unir deux destinées, que le printemps. Il flotte de l'amour dans l'air, le ciel est lumineux (quand il ne pleut pas!), tout n'est que parfum (oublions l'essence, la poussière, le métro, il faut bien être un peu poète à ses heures!), et la joie semble si facile qu'on est malgré soi appelé, attiré vers son image. Gai, gai, marions-nous!...

Les cloches sonnent à toute volée. Après l'attente obligatoire, la mariée — enfin! — s'avance. Un remous dans la foule, tout le monde se penche et veut voir.

Du tulle, du satin, un fin profil noyé dans des voiles, et déjà l'on n'aperçoit plus qu'un lointain nuage blanc. Le cortège s'est formé.

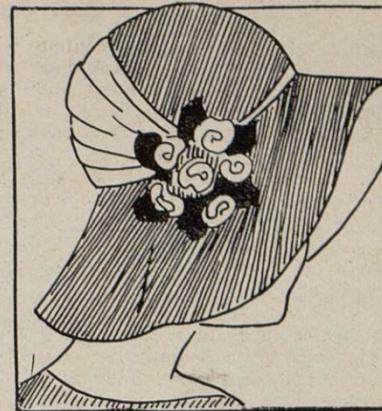
D'adorables petites filles évoquant la grâce blonde des Reynolds, troublées et pourtant rieuses, font des efforts pour soutenir la lourde traîne selon le rite qui leur fut enseigné... Puis viennent les demoiselles d'honneur, vêtues de blanc, elles aussi. Cette année, la mode en a ainsi décidé. De longues robes aux plis souples les drapent harmonieusement, tandis que de grandes capelines de dentelle transparente ombrent leur frais visage et estompent leurs traits.

Pour les cortèges, les chapeaux seront toujours grands, fleuris ou ornés d'un nœud posé sous la passe contre les cheveux. Les manches courtes font leur apparition, enrichies de dentelle.

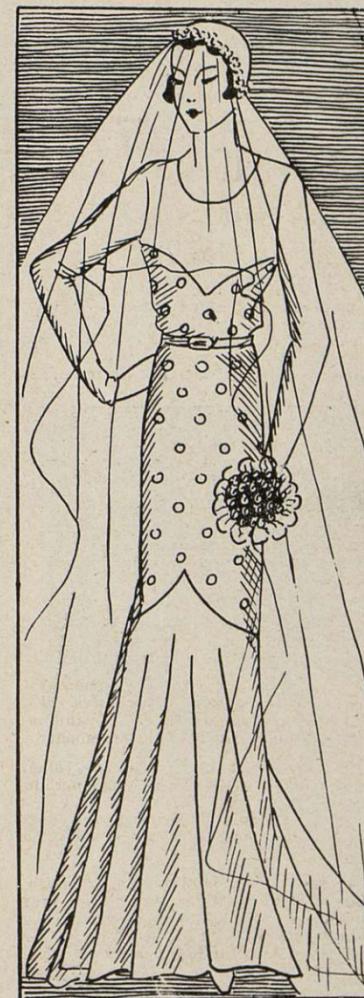
La valencienne, posée en petits volants froncés, est très en faveur; elle se retrouve parfois sur le haut du gant. Cette innovation est d'une exquise originalité.

De plus en plus, nous voyons pour les toilettes habillées les chaussures de même nuance, soit en tissu, soit en chevreau ou en daim, ou soit parfois l'escarpin de velours de soie.

Des gerbes de fleurs assorties de nuance complètent les toilettes des demoiselles d'honneur... Si cependant les robes sont blanches, les gerbes seront parsemées de fleurs roses ou bleues. L'ensemble est adorablement frais.



Capeline en paille exotique, fleurs et demi-calotte en crêpe de Chine.



Robe de mariée en crêpe satin blanc, pastilles de nacre appliquées.

Les robes de mariée doivent être extrêmement simples. Corsages plats ou légèrement drapés, sans aucune garniture. Toute la richesse se retrouve dans le tissu, qui s'incruste parfois de perles, de nacre ou de dentelles précieuses. Plus de manteau de cour, mais une traîne démesurément longue, partant de la taille, qui, allongeant la silhouette, lui donne une allure majestueuse. Le voile se pose très bas sur la nuque, retenu en plis gracieux par une guirlande de fleurs plates ou un petit bonnet de résilles croquant la Marguerite de Faust. Le bonnet seul est évoqué.

C'est le triomphe des robes longues. Sur le tapis, les souples traînes se succèdent, donnant bien du souci aux pauvres cavaliers, qui font de louables efforts pour ne point interrompre d'un faux pas maladroit l'harmonie du cortège... Que dire de ces derniers? Leur triste livrée ne varie pas. Jaquette, habit, rien ne vient rompre la monotonie de leur uniforme.

Ne pouvant amener aucun changement dans la mise, la mode veut essayer d'en apporter dans la forme, et je me suis laissé dire qu'aujourd'hui les mariés arrivaient modestement par une porte dérobée, ne rejoignant que devant l'autel l'élue de leur cœur.

Est-ce excès de modestie? Je n'oserais y croire, et d'ailleurs à quoi bon dissimuler une autorité, une puissance, si souvent absolues... Mais, chut!... il ne faut pas le dire!...

MARTHE RICHARDOT.

## Les projets de Charlot.

Charlie Chaplin se repose à Juan-les-Pins des fatigues de ses voyages et réceptions. Il passe de grandes heures à se griller au soleil. Les longues siestes sur le sable lui valent un hâle magnifique; mais l'esprit est au travail, et l'on parle d'un nouveau scénario dont le thème se déroulerait en Europe.

De grands préparatifs seraient en cours pour la réalisation prochaine du nouveau film, qui serait terminé avant l'hiver.

D'autre part, lors de son voyage à Alger, Charlie Chaplin s'est fort intéressé aux éléments indigènes. Notre Afrique du Nord n'aura-t-elle pas sa part dans le film projeté ?

## Les dix commandements.

Une de nos plus charmantes étoiles nous transmet ces dix commandements, qui sont à la base de toute élégance :

— Soyez simple et ayez confiance en vous.

— Paraissez bien et ne croyez pas que le chic soit toute la beauté.

— Soyez originale. N'essayez jamais de copier une autre femme.

— Ne portez pas de vêtements trop habillés pendant le jour.

— Ayez un ensemble correct avec chapeau, chaussures, sac et accessoires appareillés, plutôt qu'un certain nombre de robes qui ne s'harmoniseraient pas avec ce que vous avez déjà.

— Ne portez jamais trop de bijoux.

— N'ayez pas plusieurs couleurs dans un ensemble.

— Que vos robes de soirée ne soient pas trop voyantes. « Chic » signifie « simplicité ».

— Ne soyez pas trop fardée.

— Habillez-vous selon votre personnalité.

## A Paris, les recettes des cinémas sont en progression marquée.

Les films parlants ont pris pied à Paris de façon définitive, ainsi que le constate un rapport publié par le ministère du Commerce des États-Unis, sous la signature de M. George R. Canty, attaché commercial à Paris pour l'Europe. Selon M. Canty, l'accroissement extraordinaire des recettes des salles de cinéma en 1930 est dû incontestablement à la popularité des films parlants, dont un quelques-uns sont de production américaine. Le total des recettes pour les cinémas de la capitale a atteint la somme de 308.197.000 francs en 1930, en augmentation de 78.000.000 sur l'année précédente.

Les propriétaires de salles de cinéma à Paris ont payé 70.000.000 de francs de taxes, soit une augmentation de plus de 30 p. 100 sur 1929 (*New-York Herald*).

## Heureuse initiative.

*La Tragédie de la mine*, que G. W. Pabst va réaliser, sera tournée en version unique : les Allemands et les Français parleront leur langue respective ; le film sera pourtant compréhensible pour tous, le dialogue étant réduit à son strict minimum.

Pabst, d'ailleurs, n'utilisera que peu d'artistes professionnels, voulant avant tout faire un film qui soit vrai.

Ajoutons que les prises de vues seront effectuées dans le Nord de la France et en Westphalie.

## On dit que...

... Louis Jouvet et Georges Fouilloux prendraient la direction du Théâtre Pigalle pour la saison prochaine, et que Philippe de Rothschild se consacrerait désormais à l'art cinématographique, qui le passionne, et serait intéressé à une importante société de productions de films.



Jane Marnac dans son premier film parlant : « Paris Béguins », dont on enregistre les dernières scènes.

## Douglas Fairbanks au championnat de golf amateurs d'Angleterre.

La participation de Douglas Fairbanks à ce tournoi avait attiré une foule extraordinaire. Il sembla même que la personnalité du célèbre acteur accaparât l'esprit des spectateurs au détriment du golf.

Après avoir dominé son adversaire jusque vers la fin de la partie, Douglas fut battu au dernier trou ; il se trouva ainsi éliminé du championnat.

Tandis que Douglas était retenu au championnat de golf, Mary Pickford débarquait à Southampton. Sur le quai, une voiture neuve attendait la belle voyageuse ; ce présent de Douglas était un charmant démenti aux bruits qu'on avait fait courir.

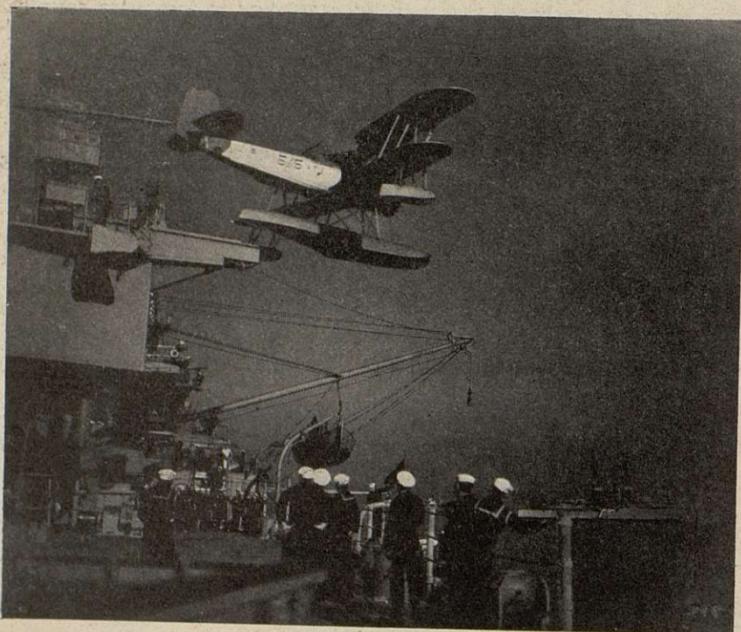
Douglas vient d'acheter une propriété en Angleterre. On ne sait pas encore si Mary Pickford et Fairbanks ont l'intention de se fixer définitivement en Angleterre, mais il paraît vraisemblable qu'ils vont y séjourner pendant quelque temps. On se demande même si l'une des deux vedettes, ou toutes les deux, auraient l'intention de quitter l'écran.

Mary Pickford a retrouvé à Londres Joan Crawford et Douglas Junior, son beau-fils.

## Pour réussir au cinéma.

Mesdames, soyez petites, conseille le metteur en scène anglais bien connu Alfred Hitchcock, aux actrices féminines qui veulent affronter l'écran.

Une actrice de petite taille sera avantagée par la photographie, surtout dans les scènes de premier plan. Elle plaît plus sûrement au public qu'une actrice de grande taille. Les spectateurs aiment voir la jolie tête de l'héroïne contre la solide poitrine du héros. Si l'actrice est plus grande, ou seulement aussi grande que son partenaire, elle lui cause préjudice. Presque toutes les actrices qui ont obtenu le grand succès au cinéma dans les rôles d'émotion sont de taille plutôt petite.



Une très curieuse prise de vue sonore à bord d'un navire de guerre américain. Le microphone, suspendu au-dessus de la mer, enregistre le départ d'un hydravion.

## Petites Nouvelles.

Richard Tauber, l'inoubliable ténor de *La Marche à la Gloire*, est devenu aphone au cours d'un récital à Londres. D'après les premiers diagnostics, les médecins craindraient que Richard Tauber ne retrouve jamais sa voix. Nous adressons au grand artiste tous nos vœux de prompt et complet rétablissement.

Nous espérons avoir la joie d'applaudir encore et son admirable voix et d'autres films que la belle réalisation de *La Marche à la Gloire* nous permet d'attendre de cet artiste très sympathique.

— Mickey Mouse vient de signer un contrat avec United Artists.

— Jeanne Boitel tourne pour la Ufa.

— André Roanne vient d'être engagé pour tourner *Feld Marechal*.

— Milton tournera dorénavant pour Aubert-Gaumont.

— Marcel Pagnol poursuit le découpage de *Marius*, qui sera porté à l'écran aux Studios Paramount. Plusieurs créa-



Tristan Bernard, à l'occasion de la sortie du « Petit Café », le film de Maurice Chevalier tiré de sa pièce, vient de jouer aux studios Paramount un petit sketch. Voici le célèbre auteur entouré de MM. Saint-Granier, Kane et A.-L. Dauven.

## Le 10<sup>e</sup> anniversaire des Artistes associés.

C'est en 1921 que les Artistes associés débutèrent en France. Aux films de Douglas Fairbanks, Mary Pickford et D. W. Griffith, s'ajoutèrent les productions de Charlie Chaplin. Ainsi, progressivement et sous la haute direction de Guy Crosswell Smith, les Artistes associés poursuivent leur effort.

Trois des quatre fondateurs d'United Artists se trouveront en France au moment où les Artistes associés célébreront leur dixième anniversaire, et deux des plus belles productions des Artistes associés triomphent à Paris en exclusivité : *Les Lumières de la Ville*, *Les Anges de l'Enfer*.

## Sessue Hayakawa revient à l'écran.

Sessue Hayakawa, qui fut l'une des grandes vedettes de l'écran va revenir à Hollywood. Il doit tourner, chez Paramount, avec Anna May Wong, un film parlant et musical : *La Fille du Dragon*.

Ce seront les débuts à l'écran sonore de l'inoubliable créateur de *Forfaiture*.

## Grace Moore est à Paris.

La grande cantatrice a reçu les membres de la presse cinématographique dans les salons de la Metro Goldwyn Mayer, firme pour laquelle elle vient de tourner à Hollywood les versions française et américaine de *Jenny Lind*.  
LYNX.



Ne cherchez pas, car vous ne reconnaîtrez certainement pas sous ce costume Jean Dalbe, le jeune premier de « La Femme et le Pantin », et c'est pourtant bien lui. Il termine son service militaire, au Mavoc, et reviendra sous peu reprendre sa place au milieu des jeunes premiers de l'écran, dont il est un des grands espoirs.

teurs de la pièce, dont Pierre Fresnay feront partie de la distribution prévue pour ce film, dont Alexandre Korda sera le metteur en scène.

— Max Reichman, qui a dirigé le film de Richard Tauber, *La Marche à la Gloire*, vient d'arriver à Joinville, où il mettra en scène la prochaine production allemande de Paramount.

— Six grands films nouveaux sont en préparation aux studios Paramount de Joinville : *Le Cordon bleu*, *Quand te tues-tu ? Rien que la Vérité*, *Côte d'Azur* et *Avec l'Assurance*.

— Maurice Tourneur travaille au découpage de son prochain film : *Au Nom de la Loi*.

— Primo Carnera, célèbre boxeur italien, a signé un contrat avec Vitaphone Corporation.

— Le premier film parlé de Lil Dagover sera *I Spy*, réalisé par Wilhelm Dieterlé, metteur en scène allemand.

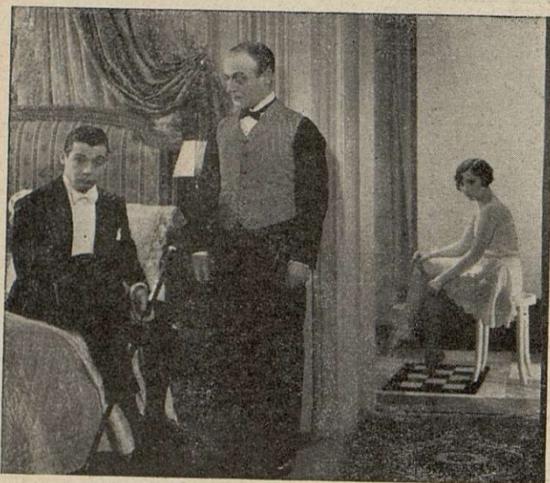


Bill Tilden, ex-champion international de tennis vient d'enregistrer plusieurs films sonores. Le voici devant le micro, qui reproduira le bruit sec et mat de la balle contre la raquette.

## En assistant aux prises de vues de "Un Homme en habit" et de "Rive Gauche"

ON peut avoir réalisé des choses extraordinaires sous d'autres cieux sans que personne le sache. C'est un peu le cas de René Guissart, dont le nom, — un nom bien français, quelconque, tout simple, — était jusqu'à présent royalement inconnu chez nous, bien qu'il soit considéré dans les milieux cinématographiques d'outre-Océan comme un des meilleurs techniciens du moment.

C'est tout de même le nom de « quelqu'un ».



Fernand Gravey dans « Un Homme en habit ».

Nous l'avons joint aux Studios Paramount de Joinville, sur le « stage » B, où, sous la direction de Saint-Granier, il met en scène *Un Homme en habit*. René Guissart est un modeste. Il ne fait pas de chichis. Il déteste les embarras. Il a de l'esprit d'à propos, de la présence d'esprit et de l'esprit tout court. Voilà près de quatre lustres qu'il est dans le « bain », comme on dit, et il porte ses quarante ans avec une fougue presque juvénile.

Un visage spirituel, étonnamment jeune, sous des cheveux grisonnants aux tempes et rejetés en arrière. Une expression à la fois goguenarde et sérieuse qui déconcerte et séduit au premier abord.

— Vingt ans de cinéma derrière moi, dit-il, dont quinze ans d'Amérique. Cela compte ! Mes débuts remontent à 1912. Depuis lors, j'ai toujours travaillé dans la coulisse. J'ai été tour à tour l'opérateur des meilleurs metteurs en scène de Hollywood : Allan Dwan, Sternberg, King Vidor, Fred Niblo, qui m'avait chargé entièrement de la couleur, de la photo et du « laboratoire » pour les prises de vues de *Ben-Hur*.

— Et vous êtes à Paramount ?  
— Exactement depuis neuf mois.  
— Le temps de faire un...  
— ... grand pas en avant ! Toujours en qualité d'opé-

rateur, j'ai collaboré à la réalisation de *Chérie* et de *Marions-nous* avec Mercanton. C'est alors que M. Kane m'a proposé de faire de la mise en scène à mon tour (il eut un regard songeur)... de la mise en scène... Voilà des années et des années que je caressais ce projet avec amour. Jamais personne encore ne m'avait fourni l'occasion de réaliser ce rêve. Et je suis profondément reconnaissant à Paramount de m'avoir donné cette opportunité, car je fais, vous le savez, mes débuts de « metteur en scène gai » dans *Un Homme en habit*.

— J'ai entendu des machinistes dire entre eux le plus grand bien des premières prises de vues ; cela, c'est un critérium qui ne trompe pas !

— Oui, fait joyeusement Guissart. C'est épatant... Sans forcer... J'ai l'impression que ça va comme sur des roulettes ! Je me sens dans mon élément. Et je peux dire aujourd'hui, en toute connaissance de cause, que j'ai pleine confiance.

Nous aussi. Et nous profitons avec plaisir de l'occasion qui nous est offerte pour signaler ici la politique très chic et très « sportive » de Robert Kane, qui, en toute occasion, permet aux jeunes, voire aux demi-jeunes, de courir leur chance.

Est-il besoin de rappeler que *Un Homme en habit*, tiré d'une comédie qui fut un immense succès au théâtre des Variétés, fut écrite par Yves Mirande et le regretté André Picard. Voici trois noms qui sont tout un programme. « Les Variétés » : l'esprit parisien par excellence, le cœur de la cité, qui vibre encore des grands souvenirs du boulevard, dont il a continué la tradition ; André Picard, c'était la psychologie fine et la délicate émotion ; Yves Mirande apporte le sens du comique, le mouvement, l'entrain. Et tout cela se retrouve dans le héros du film, riche fêtard prodigue et bon garçon, à qui les huisseries, ayant saisi tout ce qu'il possédait, laissent un complet au choix : frac, jaquette ou veston. Il garde l'habit. Fernand Gravey, le jeune et spirituel créateur de *Chérie* et de *Marions-nous*, est le protagoniste de cette charmante comédie. Le public rira aux éclats des situations embarrassantes où se débat le fêtard ruiné, à qui son seul habit noir sert de garde-robe et de domicile. L'adorable Suzy Vernon, l'hilarant comédien Baron fils (prêté à Paramount à l'occasion de ce film par les établissements Braunberger-Richebé, auxquels il est lié par contrat), l'amusant Etchepare, la jolie Diana, le célèbre Dréan et le tout rond Pauley, rivalisent de talent, dans ce film, avec lui.

Saint-Granier, survient, souriant, affairé :

— Allons-y, mes enfants !

Ce ne sont autour de lui que sourires et mains tendues. Un courant de sympathie s'établit aussitôt comme par enchantement.

Guissart nous quitte. Le décor, pour l'instant, représente un cabaret des Halles. Fernand Gravey et Baron fils, entourés de femmes élégantes, de rouliers, de maraîchers en blouse bleue et de filles en fichu rouge, sont deux bambocheurs sérieusement éméchés.

— Mesdames, messieurs ! s'écrie Baron fils avec une emphase irrésistible.

— Ferme-la, le diplomate !

— Le diplomate vous dit m... zut !

Un accordéoniste déchaîne ses grandes orgues. Deux charretiers rougeauds bousculent une jolie fille. Un « fort des Halles » survient...

— Autant !

On recommence la scène deux fois, trois fois, quatre fois, dix fois... Quand le micro marche, la lumière ne va pas ; quand tout va, il faut reprendre une attitude... Au bout d'une heure de ce petit jeu, l'ineffable Baron fils, qui ne perd jamais sa bonne humeur, se dresse, puis retombe sur la banquette avec un découragement comique.

— Pourvu, dit-il à Gravey, pourvu que nous ne soyons pas en route pour la centième !

— Maintenant il s'agit de répéter en chœur.

Patience le « répétiteur » reprend le refrain, au piano, scandant la mesure, rectifiant des intonations, rattrapant avec douceur un rythme déféctueux, donnant les répliques, jusqu'au moment où il paraît satisfait.

— Ça va... ça va très bien, mes enfants... Une dernière fois, si vous voulez... Mais surtout chantez moins fort. Tenez, nous allons chanter ça *mezzo voce*...

Ingénument, une petite figurante, toute rose de son audace, risque d'une voix blanche :

— *Mezzo voce* ?... Mais on ne m'a pas donné cette chanson, m'sieu Saint-Granier.

O tranquille innocence !

Suzy Vernon nous confie, entre cour et jardin :

— Voyez-vous, j'ai retrouvé Hollywood à Joinville c'est une tour de Babel, mais une tour où tout le monde se comprend. Commodités, rapidités, gentillesse, telle est la devise de ces Studios. Le roi micro et la reine camera ont des décrets tyranniques. Leurs ministres savent les tempérer. C'est le secret du plaisir que les artistes goûtent ici. Ils ont à la fois l'assurance que tout, jusque dans les moindres détails, jusqu'aux plus insignifiants, est avec eux. Là où il y a cette conscience, il y a de la justice et du sérieux. Dès lors l'art peut rester difficile, il ne lasse pas. J'ai douté de moi, souvent, jamais des autres.

— *Un Homme en habit* ?

Elle rit.

— Okay ! Okay ! Mon bon monsieur !

\*\*

Changeons de secteur.

Ici les prises de vues de *Rive Gauche* battent leur plein.

Le décor représente une boîte de nuit réputée dans tout Montparnasse, fidèlement reconstituée, le bar réduit autour auquel se pressent rapins et modèles ; l'étroit escalier avec la traditionnelle pancarte « Soyez prudent ! », les inscriptions et les graffiti pittoresques qui, sur les murs fumeux, voisinent avec les élucubrations cubistes et surdadaïstes ;... les guirlandes de papier tendues d'une poutre à l'autre, rien en vérité ne manque à cet invraisemblable et joyeux « cagibi » !

Pour que l'ambiance soit parfaite, le metteur en scène Alexandre Korda a même engagé le personnel véritable du « Jockey », depuis son affable gérant, jusqu'aux membres de son orchestre, en passant par les portiers nègres, le barman coréen, la caissière, la « dame des lavabos », les garçons et les petites femmes qui, chaque soir, peuplent le dancing de leurs rires et de leurs folies ! Ajoutez à cela plus de cent peintres, modèles, esthètes, bohèmes et rapins de tous poils, — « Montparnos » véritables — requis pour la circonstance : jamais encore on n'avait vu figuration aussi typique, aussi réelle, aussi sincère, aussi « vraie ».

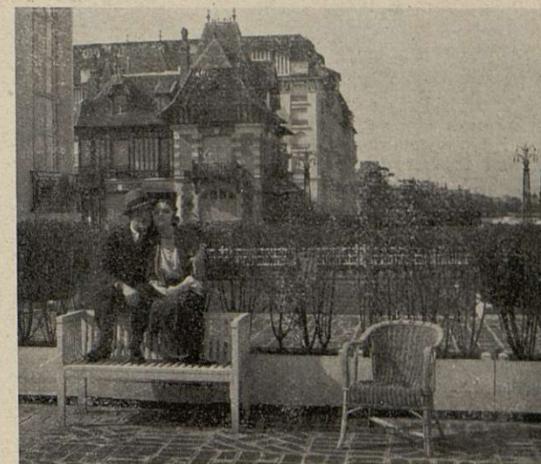
Korda les a priés de jouer simplement au studio leur rôle de chaque jour, ou plutôt de chaque nuit. L'effort qu'on leur demande est minime : boire, rire, danser aux accents du jazz...

L'un d'eux ronchonne :

— Remplacer le champagne par de la « bibine » ou de l'eau teintée, c'est pas du jeu !

— Comment, riposte le régisseur, qui ne dédaigne pas l'humour à ses heures, on vous paye, on vous nourrit, on vous habille, on vous photographie, on vous maquille, on vous loge, on vous chauffe, et vous voudriez qu'on vous colle du « Moët et Chandon » par-dessus le marché ?

Les vedettes de *Rive Gauche* ? Voici la gracieuse Meg Lemonnier, qui eut tant de succès dans *Broadway* et le *Roi Pausole*, et qui fait ses débuts à l'écran. Voici Henry Garat, le sympathique jeune premier, enfant chéri du public ; voici la spirituelle comédienne Marcelle



« Rive Gauche » : un extérieur à Deauville. Sur le banc : Meg Lemonnier et Henry Garat.

Praince, Robert-Arnoux et le grand comédien Jean Worms, qui fait, lui aussi, ses débuts dans un film parlant.

Korda semble un peu las. Il y a de quoi. Pour être plus exactement documenté sur le Paris qui s'amuse, — sans Parisiens ! — en vue de certaines scènes ayant pour cadre le « Jockey » et « Florida », il a dû se rendre, en effet, après avoir passé des journées de labeur au studio, chaque nuit, pendant un temps, à Montparnasse et à Montmartre, où, d'un œil perspicace, il observait, notait, retenait tout ce qu'il voyait, — « Tournées des grands ducs » à l'envers...

Profitant d'un court instant de repos, Korda s'approche :

— Je ne déteste pas, dit-il, faire un peu la fête à l'occasion. Mais pas dans ces conditions-là.

Puis avec un sourire :

— Ah ! si seulement mon prochain film avait pour cadre la campagne, la vraie, la reposante campagne, cela me permettrait de changer un peu d'horizons. Ah ! huit jours de grand air, de soleil, de repos !... Quel beau rêve !

Korda est « servi », puisque le prochain film qu'il mettra en scène avec Marcel Pagnol sera *Marius*, avec la Corniche d'Or et la Méditerranée indigo comme toile de fond.

LUCIEN FARNAY.

## REVUE DE PRESSE

« L'Europe ne m'a pas compris, déclare Charlie Chaplin au correspondant du *Daily Express*.

« J'ai parcouru toute l'Europe au cours de ces derniers mois : un chauvinisme insensé règne partout. Le patriotisme est la pire forme de folie dont le monde ait jamais souffert.

« Le résultat, ce sera une nouvelle guerre.

« J'espère qu'ils envieront les vieux au front, cette fois, car les vieux sont les véritables criminels de l'Europe d'aujourd'hui.

« Oh ! le provincialisme absurde de l'Europe, de Londres, de l'Amérique et de la France !

« Lorsque j'ai demandé à quelques amis qui étaient venus me rendre visite à Hollywood d'assister à une réception le soir de ma première, à Londres, cela a fait un beau scandale dans la « society ».

« Et, ici, — à Juan-les-Pins, — j'ai attendu une nuit, patiemment, le prince de Monaco ; de ce fait, il paraît que j'ai insulté le duc de Connaught.

« Je connais mon histoire : je sais que le roi finit toujours par se lasser du bouffon et par le chasser ; bien mieux, de nombreux clowns de cour furent décapités, mais qu'est-il arrivé, ensuite, aux monarques ?

« Dans presque tous les cas, le renvoi du bouffon a précédé la chute du trône.

« L'Europe ne m'a pas compris ; elle a cherché à m'intimider, à me présenter sous un faux jour, à un tel point qu'ayant une certaine fortune je me soucie comme d'une datte de faire un nouveau film. »

Sans doute le public n'attendait pas de Charlot des paroles politico-philosophiques, et celles-ci ont fait sensation.

Pourtant le langage de M. Chaplin ne devrait pas tellement nous surprendre. Nous retrouvons dans ses déclarations, sous forme de boutade, la philosophie de Charlot.

Mais au fait, le correspondant anglais n'aurait-il pas soulevé le voile sur les projets actuels de M. Chaplin, sur un prochain film de Charlot consacré à la folie du vieux monde ?

Tout est bien qui finit bien ; — avec Charlot, cela ne sera pas par des chansons, mais par un bon film.

\*\*\*

Émile Vuillermoz écrit dans *Le Temps* :

« Le cinématographe avait réalisé miraculeusement le vœu de Verlaine, nous adjurant de tordre le cou de l'Éloquence. Sa pellicule parlante a tout remis en question. Les Anglo-Saxons n'ont pas abusé de ce privilège, mais les Latins que nous sommes n'ont pu résister longtemps à la ten-

tation d'emboucher résolument le haut-parleur et de donner libre cours à leur loquacité héréditaire.

« Ils ne se doutent pas qu'à certaines minutes l'intrusion de la parole humaine dans une symphonie plastique constitue une douloureuse fausse note. Ce qu'il y a de prosaïque et de lourd dans le langage articulé, dans le timbre de la voix ou dans l'accent d'un cicerone, suffit à dépoétiser les plus belles images. Le haut-parleur qui troue d'une facétie banale le rectangle de toile blanche où les pinceaux de la lumière créent des paysages de rêve semble déchirer un chef-d'œuvre. »

Les Latins l'emportent-ils sur les Anglo-Saxons par l'abus du parlant cinématographique ? Cela est une autre histoire.

Mais bravo ! monsieur, Vuillermoz, pour votre défense de l'image. Très évocateur, le coup du cicerone. Il est bon de rappeler aux parleurs de l'écran que le cinéma est essentiellement un art plastique.

\*\*\*

« Le cinéma doit-il ou non avoir des films publicitaires ? La réponse paraît facile ; on ne laisse pas souiller un art par la réclame... Si l'on peut admettre le cinéma comme moyen d'enseignement, on ne peut aller jusqu'à le considérer comme une simple machine de bourrage de crânes à forfait. »

Telles sont les opinions de M. Bessy dans *Le Film sonore*.

Pour louable que soit l'intention, n'exagérons pas avec l'art pur ! Le dessin et l'affiche nous offrent à ce sujet des précédents illustres ; l'exposition de Toulouse-Lautrec en est un témoignage éclatant.

Pour l'image mobile, comme pour l'image fixe, la justification du but publicitaire ne sera qu'une question de qualité. L'efficacité du film publicitaire résidera justement dans la puissance des images ; celles-ci, habilement évocatrices ou persuasives, instructives, divertissantes, toujours ingénieuses, devront être avant tout de belles images.

Et cela comportera sans doute autant d'art que tels scénarios usés dont les catastrophes amoureuses sont médiocrement photogéniques.

\*\*\*

Le Congrès international des directeurs de cinémas s'est ouvert à Rome le 18 mai et s'est terminé le 22.

M. Harlé, l'un des congressistes, écrivait à ce sujet dans *La Cinématographie française* : « Nous allons retrouver à Rome les trois questions que fait poser le film parlant : prix des films, prix des appareils, vie des petites salles... »

« En dehors de ces principaux sujets de conversation, il en est qu'on peut envisager. Par exemple, la publicité dans les films, la politique introduite dans les journaux d'actualité, les rapports avec les sociétés d'auteurs (leur congrès est à Londres dans quelques semaines), les versions en langues différentes d'un même film, et enfin, et toujours, les taxes.

« Je pense que le séjour à Rome, où siège l'Institut international du Cinématographe éducatif, incitera les directeurs à s'occuper des films de propagande sociale et d'éducation. Cet institut, que dirige brillamment M. de Feo, vient de lancer un vibrant appel pour que ces films soient détaxés et passent gratuitement dans les salles du monde entier.

« Cette décision serait particulièrement heureuse, car elle soulignerait l'intérêt que portent les établissements de cinéma aux mouvements sociaux et indiquerait qu'ils ont conscience de leur tâche d'éducateurs du public. »

\*\*\*

Dans *Le Quotidien*, Lucie Derain écrit à propos du Dubbing :

« Des confrères ne croient pas dans le danger de ce trituration scientifique. Mais le public ? Croit-on qu'il se laissera abuser par de pareils artifices ? Et que deviendra le bel et grand art sincère et puissant qui doit naître de la fusion des images et de la voix humaine ? »

« Des parleurs salariés, travaillant après coup dans une atmosphère industrielle, sans être soutenus par l'idéal du rôle à jouer, parviendront-ils à nous émouvoir autant qu'ont pu le faire des voix authentiques d'acteurs français ou étrangers ? »

« ... Va-t-on laisser opérer de tels tripatouillages ? Une voix, même celle d'un acteur, peut rester sincère, humaine, sensible. Que dire de la voix sans âme de la « doublure » française que l'on fera rabâcher les paroles apprises comme un perroquet automatique et perfectionné ? Aucun grand artiste ne résisterait à pareil procédé. Et ni l'ombre vivante sur la toile, ni la voix de l'acteur invisible n'y pourraient gagner. »

Certes, le danger est réel. Cet abus du truquage, sous prétexte d'acrobaties mécaniques, ne va-t-il pas à l'encontre du progrès du cinéma, à l'encontre de son progrès artistique comme de son progrès technique ? Développer les possibilités techniques, c'est très bien, mais se laisser entraîner aveuglément par une trouvaille technique, sans contrôler à quoi on aboutit, cela peut être très grave.

Le parlant ainsi déformé et trahi est voué à l'échec.

P. P.

## LES FILMS DU MOIS

**Autour d'une Enquête.** — **Big House.** — **Gabbo le Ventriloque.** — **Les Anges de l'Enfer.** — **La Contrebasse.** — **Le Blanc et le Noir.** — **Capitaine de Corvette.** — **Nanouk.** — **L'Escadron de la Mort.** — **Salto Mortale.** — **La Vagabonde.** — **Le Petit Café.**

### AUTOUR D'UNE ENQUÊTE

Réalisation de ROBERT SIODMAK et HENRI CHOMETTE.

Interprété par JEAN PÉRIER, PIERRE-RICHARD WILLM, PAUL OLIVIER, JACQUES MAURY, GASTON MODOT, ANNABELLA, COLETTE DARFEUIL.

L'erreur judiciaire dans ce qu'elle a d'affreux, et aussi de monstrueux, a déjà inspiré bon nombre d'auteurs de films, à qui, hélas ! la vie se charge de fournir de nombreux exemples.

Mais ici cette situation éminemment tragique se complique du fait que le juge d'instruction, qui montrait tant d'entêtement à inculper un innocent, voit peu à peu certains indices irréfutables accabler son propre fils. Il veut d'abord repousser cette idée insensée. Mais les charges s'accroissent davantage sur la tête de son enfant. Impossible de douter désormais, et le magistrat devrait choisir entre son amour paternel et les devoirs de sa charge... si un fait nouveau ne se produisait, — clef de voûte du film, — sur lequel nous n'insisterons pas davantage.

Ce qu'il faut souligner, c'est la manière adroite et captivante au plus haut point avec laquelle *Autour d'une Enquête* est conté. Le film de Siodmak et Henri Chomette, — c'est une éclatante revanche pour ce réalisateur malchanceux, — coule en vous clair et limpide, sans relâchement ou précipitation. Un rythme parfait dans son uniformité donne naissance à une bande qui intrigue, amuse et émeut tour à tour, qui vous tient sans qu'il soit possible de se reprendre avant le coup de théâtre de la fin, remarquablement amené et qui ne laisse pas de vous surprendre.

Eh ! oui, *Autour d'une Enquête* est une sorte de perfection dans le genre film d'aventures policières à surprises variées, qui provoque constamment notre perspicacité pour, finalement, nous montrer l'inutilité de nos investigations.

La quasi-perfection et le fini irréprochable de la réalisation se retrouvent également dans l'interprétation, d'une rare homogénéité. Chaque artiste est remarquablement à sa place et silhouette le personnage qui lui a été dévolu avec un naturel et une vérité plaisants. A la présentation, un petit triomphe est allé à Pierre-Richard Willm, d'une sensibilité frémissante et dans lequel il n'est pas exagéré de voir, dès maintenant, un

de nos meilleurs jeunes premiers ; ainsi qu'à Paul Olivier, qui a campé avec une observation teintée d'ironie un sexagénaire maniaque, qui arrive à dénouer les fils de cette trame, répétés-le, admirablement tissée.

plinés, réglant mécaniquement leur vie aux coups de sifflets de leurs gardiens.

Trois mille hommes, et parmi eux les moins tarés, vivent avec les gredins de la pire espèce, subissent



Jean Périer et Annabella dans « Autour d'une Enquête ».

### BIG HOUSE

Version française de PAUL FÉJOS.

Interprétée par CHARLES BOYER, ANDRÉ BERLEY, ANDRÉ BURGÈRE, MAULROY, G. DAVIS, ROLLA NORMAN, VITAL et PAOLI.

Connaissant l'original de Georges Hill, — pour lequel nous avons dit ici il y a six mois toute notre admiration, — ce n'est pas sans un peu d'appréhension que nous attendions la version parlée en notre langue.

Eh bien ! il faut avouer que nous avons été beaucoup moins déçu que nous ne l'avions craint. La version française a été entourée des mêmes soins attentifs, pourvue des mêmes moyens colossaux que le film original.

*Big House* est demeuré, ou peu s'en faut, ce bloc magnifique et massif, ce tout qui se tient et dont la cohésion et la robustesse résistent à toute épreuve.

On sait que le film de Georges Hill traite de l'existence d'une prison « modèle » américaine, aux rouages d'une précision en quelque sorte mathématique. Derrière les murs défiant toute rébellion, ce qui n'empêchera pas celle-ci de se produire, vivent trois mille hommes en apparence disci-

leur pernicieuse influence, alors que couve la révolte et règnent en maîtresses la rage, la peur, la lâcheté et la délation.

Le sujet, on le voit, est d'une haute et noble inspiration et d'un caractère nettement social, qu'on ne rencontre pas tous les jours au cinéma. Toutefois, le scénariste a eu un peu trop tendance à abaisser un tel sujet au simple rang de fait-divers, voire de documentaire. Monument du film parlant, a-t-on dit ; le terme est pompeux, mais il dit bien ce qu'il veut dire.

Effectivement, depuis l'invention du sonore, nous avons perdu le goût des masses imposantes admirablement disciplinées et aux effets d'une ampleur saisissante et celui des décors monumentaux, écrasants, sur-humains.

L'interprétation française n'a pas la virulence de l'américaine. Des hommes comme Charles Boyer, André Berley, André Burgère, avaient la tâche redoutable de nous faire oublier le vigoureux Wallace Beery, le rageur Chester Morris et le livide et apeuré Robert Montgomery. Ils n'y ont qu'imparfaitement réussi ; leur courage, cependant, mérite tous nos compliments.

**GABBO LE VENTRILOQUE**

Film parlant réalisé par JAMES CRUZE.  
Interprété par ERIC VON STROHEIM,  
BETTY COMPSON.

James Cruze, Betty Compson, Eric Von Stroheim, une trinité qui nous faisait attendre ce film avec une impatience légitime, si l'on veut bien songer aux minutes enthousiastes que nous devons à ces trois noms fameux dans les annales cinématographiques.

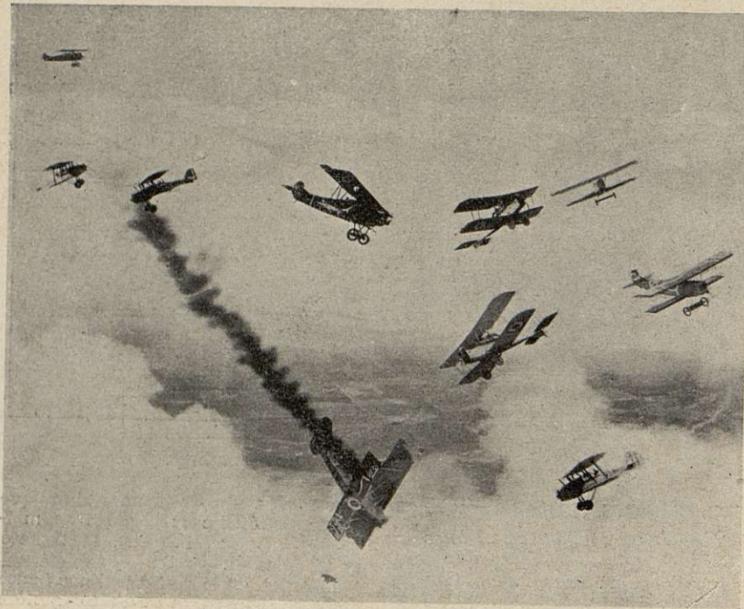
Hélas ! les éditeurs de ce film avaient fait doubler pour la voix l'éblouissante créature des *Damnés de l'Océan* et le prestigieux interprète de *Folies de Femmes* par des acteurs dont la diction à la cantonade devait s'avérer monocorde.

Une chose à retenir, cependant : l'idée à la base du film, un dérivatif

résulte deux passages : la chute du zeppelin en flammes, qui vient se fracasser sur le sol, et un grandiose combat aérien, absolument stupéfiant par les moyens mis en application et la témérité des diverses prises de vues. Il y a gros à parier que les « techniciens » en resteront bouche bée.

Ce sont là les deux clous du film, qui, par ailleurs, nous conte, entre deux scènes aéronautiques, l'histoire de deux frères qui aiment la même femme, laquelle flirte outrageusement avec le premier, devient la maîtresse du second. Ce dont elle se console avec un troisième larron.

Puis, à la suite d'une expédition au-dessus des lignes allemandes, les deux frères aviateurs sont faits prisonniers. Et c'est alors que se place la scène... mettons d'une beauté



Un combat aérien dans « Les Anges de l'Enfer ».

du dédoublement de la personnalité, mais présenté d'une façon nouvelle, curieuse et très film parlant. C'est en effet le pantin animé par le ventriloque qui extériorise les pensées les plus secrètes de celui-ci. Mais encore une fois, de cette trouvaille propre au parlant résulte un verbiage assez puéril et qui n'évite qu'à grand'peine le ridicule.

Quant aux deux interprètes, ils nous ont donné précédemment meilleure occasion de les juger.

**LES ANGES DE L'ENFER**

Film parlant réalisé par HOWARD HUGUES.  
Interprété par JEAN HARLOW, JAMES HALL et BEN LYON.

Un véritable zeppelin fut, pour la réalisation de cette bande, acheté sans marchandiser afin de filmer sa destruction par la suite, et tous les as de l'aviation américaine prêtèrent ou plutôt louèrent leur concours. Il en

toute cornélienne, où l'ainé abat le cadet afin qu'il ne révèle pas à l'ennemi l'heure de l'attaque des armées anglaises.

L'interprétation, James Hall et Jean Harlow en tête, s'efforce modestement devant l'ampleur de la réalisation.

**LA CONTREBASSE**

Film muet interprété par WERNER KRAUSS, FRITZ RAP, HANS BRAUSWETTER, FRITZ KAMPERS, HEINRICH GEORGE.

On se rappelle la nouvelle de Tchekow, d'où est tiré le film, et qui relate les aventures burlesques d'une jeune personne qui s'est fait voler ses vêtements alors qu'elle prenait un bain en toute insouciance et doit, pour rentrer chez elle, dissimuler sa nudité effarouchée dans la caisse d'une contrebasse.

Le célèbre conteur russe a trouvé un adaptateur fidèle et ironique en la

personne du réalisateur de *La Contrebasse*, dont on ne nous dit malheureusement pas le nom.

Et quels acteurs, qui semblent prendre un plaisir extrême à ce qu'ils interprètent : Werner Krauss, Heinrich George, Fritz Rap, Fritz Kampers, qui composent des silhouettes étonnantes de naturel et de vérité.

Au même programme du Vieux-Colombier, figure *Un Jour d'Été*, de Georges Lacombe, l'auteur de *La Zone*. Une petite chose sans prétention, simple, sensible et expressive, conçue avec intelligence et mise en images avec goût et un sens très vif de l'harmonie.

**LE BLANC ET LE NOIR**

Film parlant de ROBERT FLOREY.  
Interprété par RAIMU, SUZANNE DAN-  
TÈS, ALERME, BARON FILS, PAULINE  
CARTON, CHARLES LAMY.

A l'heure où tant de pièces de théâtre simplement photographiées sont pompeusement baptisées « chefs-d'œuvre du film parlant », la belle franchise des auteurs et producteurs du film *Le Blanc et le Noir* n'est pas sans nous toucher.

Voilà au moins des gens qui ont eu le courage d'appeler un chat un chat et une pièce de théâtre transposée à l'écran une pièce de théâtre. Quand ce ne serait que pour cela, ils ont droit à nos compliments.

D'autant plus que le réalisateur de cette bande, tout en respectant scrupuleusement la pièce de Sacha Guitry, a su faire œuvre personnelle. Sa technique est souple, très mouvante même et, sans en avoir l'air, il a augmenté sensiblement le nombre des décors, rendu l'action plus vivante et le mouvement des personnages, leurs réactions, plus conformes à la réalité.

On connaît la pièce de Sacha Guitry, qui a fait les beaux soirs d'un théâtre des boulevards et pour laquelle Florey a respecté la démarcation très nette entre chaque acte.

Un quadragénaire qui n'aspire qu'au repos se voit contraint de quitter périodiquement sa femme, ses affaires l'appelant très souvent en province. Sa compagne, fort jalouse, s'imagine que son mari va retrouver une maîtresse. A chaque départ, les mêmes discussions orageuses recommencent. Et, une fois, dans sa colère, la femme va jusqu'à tromper son mari avec le premier venu. Crac, c'est par hasard... un nègre. Mais, dans l'obscurité, la femme ne s'est aperçue de rien.

Deuxième acte. Le nombre de mois réglementaires s'est écoulé. La jeune femme met au monde un petit noir. Tête du mari qui porte l'enfant à l'Assistance publique et ramène un petit blanc !

Quelques jours ont passé. Le mari et sa femme — qui ne sait rien — se prennent d'affection pour le petit être qui, en réalité, leur est totalement étranger. Et l'homme qui avait projeté de quitter son foyer y demeure, après avoir fait jurer à son entourage de garder le secret.

Il était difficile de porter un sujet aussi scabreux à l'écran. Il fallait compter avec le grossissement de celui-ci et qui vous faisait côtoyer perpétuellement et le ridicule et la grossièreté. Florey a fait preuve d'un tact de tous les instants, et son film, fort amusant, ne fait jamais appel à la vulgarité, à l'équivoque ou à des propos graveleux. Il garde, au contraire, dans un mélange subtil de fine ironie et de tendresse, une délicatesse de ton et une légèreté de touche qui émeuvent.

Il est juste de dire qu'il a trouvé en la personne de Raimu un comédien de grande classe qui joue avec un naturel parfait et n'outré jamais ses effets ; à l'encontre d'Alerme, dont une seule apparition suffit à déceler les origines théâtrales. Les autres interprètes ont du métier, et Charles Lamy cette drôlerie irrésistible dans le parler et la mimique qui le rend si précieux.

**CAPITAINE DE CORVETTE**

Film sonore et chantant réalisé  
par WALTER FEIN.

Interprété par HARRY LIEDTKE, MARIA  
PAUDLER, FRITZ KAMPERS.

Le volage capitaine Nolan, apprenant qu'on lui destine une riche héritière, se fait passer pour son ordonnance afin de mystifier sa promise. De son côté, la jeune fille a la même idée et troque sa personnalité avec celle de sa soubrette. C'est donc la soubrette véritable qui jouera le rôle de sa patronne et l'ordonnance celui du capitaine. Le petit dieu Amour, né malin, se chargera par la suite de dénouer avec facilité cette laborieuse élucubration.

Une comédie-vaudeville qui a surtout le mérite d'être dénuée de prétention, ce dont nous ne saurions trop la féliciter. Elle est jouée à l'allemande par le pesant Harry Liedtke, qui s'obstine à interpréter des rôles de Don Juan amoureux, et par la bien en chair Maria Paudler.

**NANOUK**

Réalisation de ROBERT FLAHERTY  
(version sonore).

Qu'il est donc émouvant de revoir, quelque huit ans après son apparition sur les écrans de France, ce grand ancêtre des documentaires dits « romancés », dont la formule ingénieuse et éminemment captivante allait servir de prototype aux autres films de voyage qui viendraient par la suite.

Quelle joie aussi, lorsque l'on assiste à tant de vieillissements prématurés, qui vous fendent le cœur, d'œuvres révélatrices, de constater que *Nanouk* est toujours l'œuvre splendide, dans sa simplicité et son caractère dépouillé qui nous avait tant émus jadis.

La technique, qu'on s'était plu à regarder comme un modèle du genre, porte à peine, par-ci, par-là, de légères rides. Mais quelle humanité, quel sens descriptif animent ces images, qui relatent si sensiblement et d'une manière si vivante la vie de Nanouk

et des siens sur la côte est de la baie d'Hudson, à 800 milles au Nord de tout lieu civilisé.

On a voulu insuffler au film magnifique de Flaherty une jeunesse nouvelle, grâce à un commentaire synchronisé.

Il reste à prouver si cela a été nécessaire.

**L'ESCADRON DE LA MORT  
(Balaclava)**

Film sonore réalisé par MAURICE ELVEY  
et MILTON ROSMER.

Interprété par CYRIL MAC LAGLEN  
et BENITA HUME.

La résurrection d'une page glorieuse mais funeste dans les annales des guerres anglaises. La charge de la fameuse brigade légère à Balaclava en 1854 est, en effet, pour l'Angleterre ce

**SALTO MORTALE**

Film parlant réalisé par E.-A. DUPONT.  
Interprété par GINA MANÈS, DANIEL  
MENDAILLE, ROGER MAXIME, VIGUIER  
et ALFRED MACHARD.

Avec ce nouveau film du réalisateur de *Variétés*, nous allons d'étonnement en étonnement. C'est une histoire de cirque, et avec ce titre, — *Salto Mortel*, — très sûr de soi, dès le début on ne manquera pas d'imaginer le d'énoement tragique. Vous savez l'accident terrifiant où la petite acrobate, à moins que ce ne soit son beau partenaire, vient s'écraser sur le sol !

Eh bien ! il ne se passe pas du tout ce que, dans notre suffisance, nous avions prévu. Dupont donne l'impression de jouer avec le spectateur comme le chat avec une souris. Après



Le tableau final de « L'Escadron de la Mort ».

qu'est le combat meurtrier des cuirassés de Reichshoffen pour la France.

Le grief qu'on pourrait faire à ces sortes de reconstitutions guerrières est qu'elles intéressent surtout les nations qui prirent part à ces combats.

Il est même à craindre qu'un public non prévenu soit dérouter par l'abondance d'uniformes chamarrés de pays divers, ennemis et amis, et ensuite par des combats qui dégènerent aussitôt en bagarre et où Dieu seul reconnaîtrait les siens.

Une histoire d'amour, après qu'un officier a été accusé faussement d'avoir tué lâchement un de ses camarades, relie les divers épisodes guerriers entre eux. Elle fait preuve de gentillesse, aidée en cela par la bonne volonté de Benita Hume.

Quant à Cyril MacLaglen, qui joue l'officier meurtrier, lui-même a été assassiné par le souvenir de ses deux frères Victor et Clifford, dont il a à subir la fâcheuse comparaison.

avoir laissé croire qu'il allait conter, avec application, une histoire archiconnue, il s'écarte résolument des sentiers battus, les frôle à nouveau un instant, puis s'en éloigne à tout jamais.

Trois acrobates : Jim, Marina et Bobby. Les deux premiers exécutent un périlleux et inédit numéro de voltige, tandis que le dernier les aide dans leurs exercices. Un soir, Jim se blesse grièvement : il restera infirme toute sa vie. Par compassion, Marina l'épouse, tandis que, pour le numéro, Bobby prend la place de l'infirme et vice-versa.

Mais la jeune femme aime son nouveau partenaire, et celui-ci répond à cet amour. L'irréparable se produit, et Jim apprend son infortune au moment d'entrer en scène.

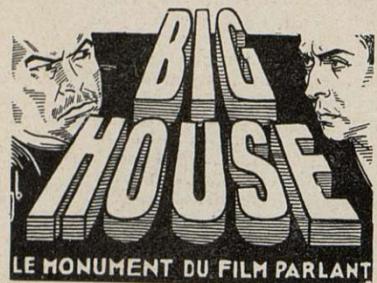
Non, là encore, il ne se passera pas ce que l'on n'aura pas manqué de pronostiquer.

Cette histoire de cirque, beaucoup



présente

un film parlant français



avec

Charles BOYER

André BERLEY

André BURGÈRE

PERMANENT :

de Midi 30

à 1 h. 30 du matin

Avant Midi 30

et

Après 23 h. 30

PRIX RÉDUIT : 10 FR.

plus humaine et véridique que la plupart de celles du même genre qui nous ont été montrées jusqu'ici, a trouvé en Dupont un animateur de première force.

*Salto mortale* est le modèle de ce que devrait être un film parlant. D'abord parce que, — hormis un agent de publicité, — on y parle très peu et surtout parce que les images, dans leur rythme précipité, torrentiel parfois et un peu syncopé, sont autrement éloquentes que les paroles prononcées. Les angles de prises de vues sont recherchés et puissamment évocateurs ; enfin la camera est d'une mobilité à laquelle nous n'étions plus habitués. Seuls, une abondance, par moments lassante, de détails accessoires et un pittoresque trop appuyé par endroits sont à regretter.

Mais que des instants d'un silence oppressant et lourd d'angoisse sont donc adroitement ménagés !

Gina Manès marque un très réel progrès sur ses deux ou trois créations antérieures. Beaucoup plus humaine, elle a remarquablement nuancé son personnage complexe de femme, d'abord orgueilleuse, puis aimante et sensible, partagée entre son ardente passion et la pitié. Mendaille a de la vigueur dans le naturel, et Roger Maxime paraît appelé à une notoriété enviable s'il trouve seulement des réalisateurs sachant l'employer aussi bien que Dupont l'a fait.

MARCEL CARNÉ.

## LA VAGABONDE

Film parlant réalisé par SOLANGE BUSSY. Interprété par MARCELLE CHANTAL, FERNAND FABRE, JEAN WALL, QUINAULT, J. FUSIER-GIRR.

On connaît le roman célèbre de Colette, tout vibrant d'amour et de vie.

Une jeune femme, mariée à un peintre brutal et cynique et qui la trompe outrageusement sous ses yeux, dans un sursaut de révolte quitte son foyer.

Après un dur apprentissage, elle devient artiste de music-hall et s'enrôle dans une de ces tournées errantes qui parcourent le monde en quête de gloire et de richesse. Ainsi devient-elle une vagabonde. Un homme riche, tendre et aimant, tombe follement amoureux d'elle. Mais il est beaucoup plus jeune qu'elle. Et la vagabonde, qui s'aperçoit que la fatigue des voyages l'a cruellement marquée, passant à côté du bonheur, profite de ce qu'un engagement l'appelle au loin pour s'exiler.

C'était une tâche particulièrement redoutable et délicate que celle qui consistait à faire revivre à l'écran le roman de Colette, tout palpitant d'une chaude humanité. Solange Bussy, dont ce sont les débuts en tant que metteur en scène, faisant appel à des collaborateurs au métier éprouvé, s'en est tirée à son honneur. Elle nous montre qu'elle n'ignore rien des subtilités de la technique des images mouvantes,

même si son film paraît un tantinet trop fragmenté, à notre humble avis.

Marcelle Chantal supporte sans faiblir le rôle écrasant de Renée Nérée. Elle a de l'émotion et cette espèce de résignation déchirante qu'on lui connaît. Fernand Fabre, quoiqu'il ait à souffrir d'une photographie un peu dure, apporte son chic et sa réelle distinction au personnage du jeune noble amoureux. Quinault a du naturel et Jean Wall du tact en mari brutal et débauché.

## LE PETIT CAFÉ

Film parlant réalisé par LUDWIG BERGER.

Interprété par MAURICE CHEVALIER, YVONNE VALLÉE, FRANÇOISE ROSAY, ÉMILE CHAUTARD, GEORGES DAVIS, TANIA FÉDOR, ANDRÉ BERLEY.

*Au Petit Café tout est gaieté*, dit le programme. Voilà, certes, une formule de publicité des plus heureuses, mais aussi grosse de risques. Seulement, en ce qui concerne *Le Petit Café*, la marchandise tient ce que la bande-roule promettrait. On aurait mauvaise grâce à ne pas souligner, en effet, combien la pièce fameuse de Tristan Bernard a été transposée à l'écran avec intelligence et habileté, après que le maître humoriste, lui-même, a déclaré aimer énormément la façon adroite, amusante et neuve avec laquelle sa pièce avait été adaptée.

On a lu dans un précédent numéro de *Ciné-Magazine* le roman inspiré du film. Nous ne reviendrons donc pas sur l'intrigue, prétexte à des situations, des quiproquos, des effets inattendus et provoquant irrésistiblement le rire. Mais, dans le fond, *Le Petit Café* qu'est-ce ? sinon — le mot n'est pas trop fort — une étude de mœurs parisiennes en même temps que la peinture nuancée et attendrie d'un milieu humble et qui a pourtant sa petite fierté et sa petite confiance en soi ?

La pièce a subi quelques heureuses modifications de détail, mais elle n'en est que plus riche en mots d'esprit et en répliques à l'« emporte-pièce » et son mouvement plus rapide, moins Exposition Universelle et davantage Exposition Coloniale. Vous saisissez ce que je veux dire ?

Quant à Chevalier, que dire sur lui qui n'ait été dit et redit, sur sa verve gouailleuse, sa bonne humeur, son jeu pétillant de malice ? Tout en jouant la comédie, il a une inimitable manière de prendre les spectateurs à témoin de son infortune ou de son bonheur suivant le cas, et de les interroger sur les phrases à prononcer dans telle ou telle occasion. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher le secret de sa formidable popularité ?

Yvonne Vallée, qui faisait ses débuts à l'écran, est prête, vive et alerte. Tania Fédor est belle à souhait ; enfin il devient oiseux de relever l'intelligence et la diversité qu'apporte Françoise Rosay à la composition de ses rôles.

JEAN DE MIRBEL.

## DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

GRAND HOTEL — LA RECHUTE — 1900 — HORTENSE SCHNEIDER  
VIVRE VIEUX, VIVRE M EUX

À PART certains livres de guerre très discutés, — et d'ailleurs très discutables, — mais qui ont permis de fort belles réalisations cinématographiques ; à part, aussi, quelques remarquables ouvrages d'histoire, tels que ceux d'Emil Ludwig, la littérature allemande d'après-guerre ne nous avait encore rien donné de sensationnel.

Voici aujourd'hui livré au grand public *Grand Hôtel*, de Vicki Baum, traduit par G. et R. Baccara (Stock).

Cet ouvrage, qui tient du roman-feuilleton et du roman psychologique, nous surprend, nous étonne, nous retient, et il peut être classé, dès maintenant, parmi les rares livres de l'année qui nous offrent quelque chose de nouveau.

Un grand hôtel, le plus grand hôtel de Berlin, mais qui ne diffère certainement pas de tous les autres grands palaces du monde, ses frères. Dans cet hôtel, une danseuse connue, mais dans cette période angoissante où elle sent le succès lui échapper ; un grand blessé de guerre, défiguré, morphinomane, dilettante et désabusé ; un baron dévoyé gentleman, amant et cambrioleur ; un homme d'affaire, intègre jusqu'à la cinquantaine et tout à coup malpropre ; une dactylo au nu parfait et à la morale facile ; mais surtout surtout, ce Kringelein, dont la figure domine tout le reste, ce Kringelein, petit comptable condamné par les médecins qui lui ont certifié qu'il en avait seulement pour quelques semaines à vivre et qui veut, avant de mourir, « connaître la vie ».

Connaître la vie, c'est pour lui mener la grande vie, ou ce qu'il se figure être cela : manger du caviar, porter des chemises de soie, faire de l'auto, de l'avion, acheter partout ce qu'il y a de plus cher, dépenser en un jour le traitement de deux mois de travail !

Tous ces personnages finiront par avoir des rapports entre eux dans ce grand hôtel « où l'on entre, où l'on sort, où l'on entre, où l'on sort... », et l'idée de l'auteur a été de comparer la vie d'un palace à « la vie » tout court.

Otternschlag, le morphinomane, a bien compris cette similitude. « Que faites-vous dans un grand hôtel ? dit-il à Kringelein, manger, dormir, flâner, faire des affaires, flirter un peu, danser un peu. Eh bien ! et que faites-vous dans la vie ?... Cent portes donnant sur un couloir et per-

sonne ne sait rien du voisin qui demeure à côté. Quand vous partez, un autre arrive et se couche dans votre lit. C'est fini. Enfin, l'essentiel, c'est d'avoir ses malles faites... »

Pensée profonde et qui entr'ouvre une porte sur l'au-delà. Mais qui peut se vanter d'avoir toujours ses malles faites ?

*Grand Hôtel* est un roman qui fait réfléchir ; c'est aussi un beau film en perspective et qui connaîtra, il n'est pas douteux, un grand succès.

\*\*

M. Paul Bourget vient de nous donner un nouveau roman. Et, pour ne pas changer sa manière, c'est, bien entendu, un roman à thèse.

« Le devoir des enfants est de payer pour les parents. »

Telle est celle qui se dégage de *La Rechute* (Plon) et qui est affirmée par le jeune aviateur Pierre Thérade à Cilette Rémonde, lorsqu'ils viennent, d'un commun accord, de renoncer l'un à l'autre.

Le père de Pierre et la mère de Cilette se sont connus il y a quinze ans et ne se sont pas revus depuis cette époque. Leur liaison, brève, discrète, mais passionnée, a été rompue par Andrée Rémonde, qui n'a pu souffrir d'être partagée dans le cœur de son amant. Or, le séduisant Camille Thérade, diplomate et nouveau Don Juan, ne fut jamais l'homme d'une « seule femme. Cela ne l'a pas empêché d'aimer très sincèrement Andrée et de souffrir de sa perte. La preuve en est qu' aussitôt remis en sa présence il se prend à la désirer encore et cherche à la reconquérir.

Les deux jeunes gens ignorent la vérité. Ils se sont rencontrés à Cannes ; ils s'aiment, ils se fiancent. Tout est en eux franchise, droiture et loyauté, et M. Paul Bourget tend, en somme, à nous prouver que la génération actuelle est plus saine et plus scrupuleuse que celle qui l'a précédée.

Devant la révélation fortuite de la faute de sa mère et surtout de sa rechute probable, Cilette juge impossible son union avec le fils de l'homme qui a sali le foyer de son père.

Elle rend sa parole à son fiancé, sans lui donner la véritable raison de sa rupture, mais celui-ci l'apprend bientôt de la bouche même de Dauriac, le seul confident de Camille

Thérade, qui l'a chargé de faire comprendre à son fils l'impossibilité dans laquelle il se trouve d'aller demander la main de Cilette.

Le désespoir au cœur, le jeune homme met à exécution son projet de traverser l'Atlantique en avion, non sans avoir revu une dernière fois Cilette.

Cette entrevue forme la scène la plus pathétique du roman ; Pierre et Cilette y sont de vrais héros de tragédie classique et touchent au sublime.

Vous avez déjà compris que l'aviateur périra dans son raid. Nous serons donc en présence de trois cœurs brisés, que cette épreuve révélera à eux-mêmes et qui mettront au service du pays toute leur activité.

Il est intéressant de songer à la manière dont un écrivain à tendances plus modernes aurait traité un sujet analogue. Je ne crois pas qu'il eût jugé impossible le bonheur des jeunes gens parce que leurs parents se seraient aimés. La chose est, en effet, discutable.

Sachons gré, cependant, à M. Paul Bourget de garder au roman français sa tenue morale et d'avoir encore, ce que trop de romanciers actuels ont malheureusement perdu le sens de l'honneur.

\*\*

M. Paul Morand a vu 1900 alors qu'il n'était encore qu'un colégien, mais de cette année, — disons plutôt : de cette époque, — il a conservé un souvenir suffisamment précis pour que son livre, paru aux Éditions de France, ne soit pas un ouvrage de documentation morte.

Il ne nous parle pas de 1900 comme il nous parlerait de 1830. C'est un 1900 vécu que le romancier d'aujourd'hui revoit et juge avec sa lucidité habituelle.

1900 lui paraît pourtant si éloigné de nous qu'il croit devoir nous dire, dans sa préface, « qu'il le juge, déjà, avec l'impartial recul de l'Histoire ». « Fils de ce 1900 », mais père de l'avion, de la T. S. F. et du Cinéma, il est vrai que nous arrivons mal à réaliser qu'une seule génération nous sépare de l'automobile à douze à l'heure, du tube et du « modern style ».

C'est un film, un film documentaire, que M. Paul Morand donne et qui commence par l'avène-

ment de Loubet pour se poursuivre parmi les agitations politiques religieuses et artistiques, dans ce décor factice de l'Exposition, où l'Europe entière défila.

L'affaire Dreyfus hante encore tous les esprits; le boulangisme n'est pas mort; Déroulède vient de passer en Haute Cour pour complot contre la République; Waldeck Rousseau commence son ministère; les passés n'ont jamais été aussi vives et, pourtant, on dirait qu'avec le siècle tout va se dissoudre dans un bain de délices faciles.

C'est l'année de la première de *L'Aiglon*, celle de la mort de Sainville; c'est l'année où Debussy se fait décidément connaître au grand public avec ses trois *Nocturnes*. C'est l'année de bien d'autres choses encore, que M. Paul Morand vous remettra en mémoire.

« Nous n'avons plus rien de commun avec cette époque, » nous dirait-il à la fin de son volume, en devant sévère.

« 1900 vit, vautre dans l'erreur; ses erreurs, il les lèche, les caresse jusqu'à ce qu'elles acquièrent un poli, un velouté incomparables... Il ne croit à rien, mais il gobe tout... Cet âge vanné, délicieux et stupide mange son fonds... etc. »

Et, après de telles affirmations viendra une série de questions à ce cher 1900 dans les rides duquel nous lisons notre avenir.

« Pourquoi avoir tant mangé et tant bu qu'aujourd'hui nous avons la goutte?... Pourquoi nous avoir mis au monde, un soir, en revenant de la Revue?... Pourquoi parler si haut et écrire si bas?... Pourquoi à tout propos montrer les dents et nous avoir légué la guerre?... Pourquoi avoir été si laid, si riche, si heureux?... »

A ces questions, qui pourrait répondre? Contentons-nous de subir et de corriger.

\*\*\*

Lorsqu'en 1920 les journaux annoncèrent la mort d'Hortense Schneider, celle qui fut la reine des Variétés et l'inoubliable créatrice des opérettes d'Offenbach vivait, depuis de longues années déjà, dans une retraite voulue.

Si les jours de gloire avaient été courts pour elle, — cinq ou six ans, au plus, — son étoile avait brillé avec une telle intensité que son nom restera pour toujours lié à l'histoire du Second Empire, dont elle fut ce que nous appellerions aujourd'hui la « grande vedette ».

Étant donné l'âge très avancé auquel elle s'est éteinte, bien peu de ses contemporains ont pu lui survivre et nous parler d'elle. C'est elle qui a vu passer toute une génération et s'écrouler, les uns après les autres, tous les empires dont les souverains étaient venus déposer à ses pieds l'hommage de leur admiration.

Retirée du théâtre ayant à peine dépassé la quarantaine, elle n'était pas d'une époque où les actrices éprouvent à s'éloigner de la scène une répulsion telle qu'elles préfèrent nous donner le triste spectacle de leur décrépitude.

Lorsque, après la guerre de 1870, elle s'était rendu compte que « tout était changé » et que « son » public n'avait plus pour elle les mêmes enthousiasmes, elle avait compris que le moment était venu d'abandonner une carrière à laquelle elle avait donné le meilleur d'elle-même.

Cette carrière, Marcel Rouff et Thérèse Casevitz nous la racontent tout au long dans un livre intitulé : *La Vie de fête sous le Second Empire : Hortense Schneider* (Ed. J. Tallandier). Nous y voyons les premières années d'Hortense passées dans la boutique de son père, tailleur à Bordeaux, l'éveil de sa vocation et ses débuts dans une modeste troupe de province, dont le directeur donnait à ses premiers rôles des cachets de misère; ne parlons pas de ceux que touchait Hortense comme « cinquième sujet féminin ». Mais il fallait bien apprendre !

Nous y voyons aussi son arrivée à Paris, sa prise de contact avec des directeurs peu indulgents pour la petite provinciale qu'elle était et, enfin, sa rencontre avec Offenbach, Meilhac et Halévy, rencontre décisive qui devait être le point de départ de son extraordinaire ascension à la gloire et faire bientôt d'elle la « belle Hélène » !

A l'heure où l'on reprend avec succès *La Vie Parisienne* au théâtre Mogador, et quoique Hortense Schneider n'ait pas fait partie de la distribution de cette opérette, à la suite de divergences de vues avec ses auteurs, — elle avait très mauvais caractère, — il est intéressant de noter ce retour à la musique légère du Second Empire.

Ne désespérons pas de revoir bientôt sur une scène parisienne *La Grande-Duchesse de Gérolstein*, qui fut un véritable triomphe pour Offenbach et surtout pour Hortense, qui créa une grande-duchesse dont toute l'Europe parla.

L'œuvre est déjà trop vieille pour paraître simplement « démodée ». D'ailleurs, son genre et ses costumes, joints à la musique du temps, ont assez de caractère pour donner à la pièce un cachet d'époque capable de séduire encore bien des amateurs.

JACQUES SEMPRÉ.

L'homme aspire à vivre longtemps. C'est chez lui un désir instinctif. Et ce désir n'est pas particulier à ceux que l'existence a comblés de ses faveurs, mais le plus misérable, le plus malchanceux, le plus physiquement disgracié des êtres humains le porte vrillé en son cœur. Mais vivre long-

temps, est-ce vraiment un bien? Du point de vue social, il est évidemment regrettable de voir disparaître des hommes au cerveau puissant, juste au moment où ils pourraient faire profiter la société de l'expérience qu'ils ont acquise. Mais, si l'homme qui vieillit devient un cerveau vraiment finissant, et à plus forte raison un cerveau fini, ou s'il n'a jamais eu d'intelligence lumineuse ni féconde, quel intérêt a la collectivité à voir prolonger son existence? Ne dit-on pas qu'il est encore de nos jours des peuplades sauvages qui achèvent les vieillards? Dans l'intérêt de la société et... dans leur propre intérêt!...

Si notre sensibilité de civilisés se révolte à juste titre devant ces pratiques inhumaines, avouons cependant qu'elles peuvent se défendre sur le plan purement théorique. Du point de vue individuel, la question ne peut se poser. Chacun de nous tient à la vie, à une vie longue, très longue; il y tient ardemment, féroce, — les désespérés, les désenchantés, les « souhaite-la-mort », comme les autres, quoi qu'ils en disent, et même s'il en est qui pensent vraiment le contraire.

Mais, à notre aspiration de voir se prolonger au maximum la durée de notre vie, s'en ajoute une autre, non moins naturelle : prolonger notre jeunesse, c'est-à-dire la phase la plus brillante, la plus passionnante, la plus productive de notre existence. Garder sa jeunesse et vivre très vieux, voilà l'éternelle aspiration de l'humanité.

La science moderne, grande dame silencieuse et parfois hautaine, n'a pas pu se désintéresser d'un problème qui passionne l'homme depuis que le monde est monde. Écartant résolument tout ce qui n'était pas contrôlable par l'expérimentation, elle est parvenue à des données pratiques qui permettent, d'ores et déjà, de prolonger et la jeunesse et la durée de la vie. Qui n'a entendu parler des greffes de Voronoff? Mais ce que l'on ne sait pas, c'est que la méthode de Voronoff n'est que l'un des moyens de rajeunir et de prolonger la vie que la science met à notre disposition, que cette méthode est pour ainsi dire dépassée déjà par d'autres. Mais comment s'y reconnaître? La femme qui veut garder sa jeunesse et son charme, l'homme qui désire conserver sa vigueur intellectuelle et physique, que doivent-ils faire? Un médecin, le Dr Mélamet, fort connu dans les milieux médicaux d'avant-garde, nous le dit dans un ouvrage : *Vivre vieux, vivre mieux* (La Renaissance du Livre). Écrit pour le grand public, sans vain étalage de science, en une langue claire, simple et souple, son livre se lit comme un roman.

Je suis bien loin de partager toutes les idées du Dr Mélamet, mais, tel qu'il est, ce livre, écrit avec passion, est vraiment passionnant.

BENOIT LANDES.

## “ CINÉ-MAGAZINE ” EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

### CHERBOURG

Norma Shearer, accompagnée de son mari, est arrivée en France et est débarquée à Cherbourg du paquebot *Aquitania*. Elle va effectuer en Europe un voyage d'affaires et d'agrément.

— Lilian Gish, que nous n'avons pas vue à l'écran depuis bien longtemps déjà, est également débarquée à Cherbourg, où elle est arrivée par le *Bremen*. La grande et émouvante artiste, aussi réservée à la ville qu'à l'écran, nous a laissé entendre qu'elle avait provisoirement abandonné le cinéma parce qu'elle estimait que la reproduction des sons n'était pas encore tout à fait parfaite et qu'elle avait presque l'idée de revenir au théâtre, qu'elle avait pratiqué pendant plusieurs années.

Lilian Gish avait effectué la traversée en compagnie de Mary Pickford, qui se rendait en Angleterre pour rejoindre Douglas Fairbanks revenu de sa croisière aux Indes. J. R. S.

### LYON

Le grand événement cinématographique du mois de mai fut la présentation à Lyon du fameux film de Charlie Chaplin : *City Lights*.

— John Gilbert nous est apparu dans *Rédemption*. Buster Keaton n'a déridé personne dans *Le Metteur en scène*.

Heureusement, le directeur de la Scala a offert à son public *La Fée du Jazz*, avec Paul Whiteman.

— Nous avons vu :

*L'Enfant de l'Amour*, de M. Marcel L'Herbier; *Jean de la Lune, Contre-Enquête, Le Réquisitoire, La Tigresse, L'Aviateur, No, No, Nanette*.

— Il faut signaler le mécontentement que manifesta le public contre les mauvais films. Dans tous les cinémas, les sifflets et les protestations huent l'écran lorsque celui-ci donne asile à un « navet ».

— Le Club du Donjon a présenté entre autres films : *Jeux arborescents*, de M. Émile Malespine.

MAURICE BRUNIER.

### NICE

*Vacances*, le film de M. Robert Boudrioz, a pour cadre la Côte d'Azur. C'est dire que les « plein air » s'enchâsseront dans la vie d'été de notre région. Furent enregistrées d'abord les scènes d'intérieurs, au milieu d'un parc planté d'oliviers et de palmiers dans un studio dont tout le personnel est méridional, un vrai studio de Provence. Là, avec beaucoup de jeunesse, d'esprit, de fougue, M<sup>lle</sup> Florelle, MM. Charlia, Galas et Juvenet furent, — comme leur metteur en scène, — des Parisiens en vacances qui chantaient à tous propos la musique de M. L. Cazaux, évoluaient dans les décors de M. Laffitte, entre MM. Paul Guichard et Aubourdier, opérateurs. MM. Holm et Straram assistent M. R. Boudrioz, dont l'enthousiasme est extrêmement communicatif. Le directeur de cette production G. F. F. A. est M. Maden.



De Hollywood, le metteur en scène Perojo nous envoie cette amusante photographie spécialement prise pour nos lecteurs.

### STRASBOURG

Les cinémas d'Alsace se sont très vite installés, dans les grandes villes tout au moins, en parlant, et de ce fait passent les films parlés ou sonores très peu de temps après Paris. Nous avons, cette semaine, au Cinéma Broglie, *Le Petit Café*, dont Maurice Chevalier est, comme chacun sait, le plus bel ornement.

Une tentative intéressante est à signaler. Un cinéma équipé en sonore, n'autre vué à une démolition plus ou moins prochaine, ont tous deux été pris à bail par un directeur entreprenant pour y passer uniquement des films muets; cela paraît assez bien lui réussir.

Le Cinéma U. T. a passé un film avec Greta Garbo, celle-ci parlant en allemand comme de juste. Déception!

La question de la version allemande d'un film agite beaucoup les intéressés; nous en reparlerons sous peu.

VIDI.

SIM.

**la Timidité**  
EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS  
par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation RENOYAN, 12, rue de Crimée, Paris.

CE QUE LE PUBLIC...  
A INTÉRÊT À CONNAÎTRE...  
c'est que les samedi 2, lundi 4, mardi 5 et mercredi 6 mai aura lieu à la

Parfumerie des Galeries St-Martin  
11-13, boulevard Saint-Martin  
(Fondée en 1889)

L'EXPOSITION TOUJOURS SENSATIONNELLE  
d'Eau de Cologne,  
d'Eau de Lavande,  
d'Eau Dentifrice,  
Savons, etc  
R. C. Seine 9.167. Tél. : Archives 10-61

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Reçoit de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THÉODORA, 14, rue Lepic (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. pren. date de nais. 15 fr

**Maigrir**  
est un plaisir avec les  
**Pilules Galton**  
Amaigrissant idéal, sûr et sans danger, qui agit en améliorant la digestion.  
Double menton, bajoues, hanches, ventre sont vite réduits et l'organisme rajeuni.  
Mlle C., de Perpignan, écrit :  
« Un seul flacon de Pilules Galton m'a fait perdre neuf centimètres de tour de taille, de plus j'avais un très gros ventre qui a baissé comme par enchantement. »  
M. E. B. de Montbard :  
« Les Pilules Galton m'ont fait maigrir de trois kilos en 17 jours. Depuis, j'ai continué avec des résultats remarquables sans avoir besoin de quitter mon travail et sans être gêné en rien. »  
Ainsi donc, si vous désirez maigrir, n'hésitez pas prescrivez des **Pilules Galton**. d'un flacon vous convaincre. (Composition exclusivement végétale.)  
Flacon avec notice, contre remboursement : 20 frs 85 - J. Ratié, pharmacien, 45, rue de Valenciennes, Paris-X<sup>e</sup>.

**Madeleine Lafitte**  
HAUTE COUTURE  
99, RUE DU F<sup>r</sup> ST-HONORÉ  
PARIS (8<sup>e</sup>)  
TÉLÉPHONE: ÉLYSÉES 65-72

Toulouse

Le nouveau Gaumont-Palace a été inauguré officiellement. Le tout Toulouse ainsi que les principales notabilités assistaient à cette soirée de grand gala. Parmi une foule aussi élégante que compacte, nous avons pu reconnaître au passage MM. Faraud, de Gaumont-Aubert; G.-A. Bucamp, le sympathique et actif directeur du Gaumont-Palace; Delerys, directeur de l'agence L. Aubert de Toulouse; Vidal, sous-directeur du Gaumont-Palace; Pouget, directeur du cinéma Trianon; Jean Noël, notre très sympathique confrère de Toulouse-Spectacles, etc.

Le programme de cette avant-première comportait *La Folle Aventure* ainsi que trois attractions de tout premier ordre, parmi lesquelles je citerai l'extraordinaire numéro musical qu'est le célèbre orchestre Jazz des Dix Semblables.

— Le Royal-Pathé nous a donné, non

riel sonore, les grosses entreprises et les étoiles du cinéma. Mais, en ce qui nous concerne, nous autres exploitants, ce contingentement porte un préjudice énorme à nos intérêts. Le ministre a estimé que le marché allemand a besoin de 230 films par an, mais, à notre avis, ce nombre est insuffisant. Suivant des estimations assez larges, le nombre maximum de films sonores produits en Allemagne ne dépassera point 100. D'où doivent venir les autres, sinon de l'étranger? Il est évident qu'il faut protéger l'industrie nationale, mais, en organisant le système de protection, pourquoi ne pas tenir compte des intérêts des exploitants qui font partie de cette industrie?

Angleterre

René Clair vient de se rendre à Londres, à l'occasion de la présentation du *Million*, et il a exposé ses théories sur la nouvelle technique du cinéma parlant au cours



Voici rassemblés dans un studio de la Ufa, à Berlin, les interprètes français de « Autour d'une Enquête » : Jean Périer et Pierre-Richard Willm, et les deux interprètes allemands : Gustav Fröhlich et Albert Bassermann.

sans succès, le premier film parlé, en épisodes, *Méphisto*. Cet établissement nous annonce : *Dactylo*, *L'Aiglon*, *Grock*, *Partir*, *La Petite Lise*, etc.

Le nouveau théâtre Braunberger-Richebé « Les Variétés », dont les travaux sont très activement poussés, est sur le point d'être terminé. L'ouverture aurait lieu courant septembre ou octobre prochains, sous toutes réserves.

Le Trianon nous a donné *La Ronde des Heures*; ce film a obtenu le même succès que *La Route est belle*.

PIERRE BRUGUIÈRE.

ALLEMAGNE

A une réunion récente à Munich des exploitants allemands, M. Scheer s'est opposé énergiquement aux réglemens de contingentement de films en Allemagne. Voici, en résumé, ce qu'a dit M. Scheer : « Nous souffrons également d'un manque de bons films sonores. Les craintes que nous avons exprimées l'année dernière lors de la promulgation des nouveaux réglemens de contingentement se sont réalisées. Le contingentement, destiné à protéger l'industrie cinématographique allemande, est loin d'atteindre son but; il ne fait que protéger les sociétés allemandes fournissant le maté-

d'une conférence qu'il a faite au Phoenix-Théâtre. De même, a-t-il dit en substance, que la camera sélectionne les images, de même le microphone devra sélectionner les sons. Par exemple, un homme qui converse dans la rue avec un ami entend la voix de cet ami et n'a qu'une impression confuse des bruits de la rue qui l'environnent. Le reproduction exacte de cette multiplicité de bruits, enregistrés par le microphone, va donc au delà du réel et ne signifie d'ailleurs rien dans le montage du film. La technique du film devra donc se rapprocher davantage de celle du musicien et ne devra apprécier de la voix humaine que ses qualités imitatives et que des sons susceptibles d'être compris par toute l'humanité. « C'est la musique qui doit être le dialogue du film », a-t-il dit en propres termes. Il a ajouté qu'il prépare dès maintenant un nouveau film comique dont le titre n'est pas encore arrêté, et dans lequel la musique remplacera les mots. Il espère que cette nouvelle production pourra être, sans inconvénient, projetée dans n'importe quel pays. Disons que *Le Million*, qui est précédé d'un texte explicatif en anglais, remporte au Phoenix-Théâtre un succès considérable.

La dernière séance de la Film's Society,

au Tivoli-Cinéma, comprenait la version allemande de *L'Opéra de quat'sous*, de Pabst, et une série de courts essais : *Le Pont*, de Joris Ivens; *Velocita*, film futuriste italien, et *Négatif*, de Deslaw.

Parmi les dernières productions présentées à Londres : *Le Millionnaire*, réalisé par George Arliss d'après un roman d'Earl Biggers; *The Skin Game*, d'après la pièce de Galsworthy, par Alfred Hitchcock, avec Edmond Gwenn, et *Le Droit d'aimer*, tiré du roman de Susan Glaspell.

Belgique

Deux théâtres ont fermé leurs portes : l'Ambassador et la Gaité. A peine fermé, le premier rouvrait, transformé en cinéma; à peine fermé, le second était la proie des maçons, charpentiers, peintres, etc., et annonçait sa prochaine réouverture comme cinéma. Pour celui-ci, cependant, il paraît que ça ne va pas tout seul, son propriétaire, M. Léo Berryer, n'approuvant pas ce changement de genre. Quoi qu'il en soit, les travaux continuent.

Pour son spectacle d'ouverture, l'Ambassador a mis à l'affiche *Le Million*, de René Clair.

Il est, en tout cas, agréable de constater la vogue des films parlants — ou parlés — français. Au Marivaux, *Le Roi des Resquilleurs* a trouvé une réédition de son triomphe au Moulin-Rouge; au Pathé, c'est *Le Poignard Malais*, après *Maison de danses*; à la Scala, c'est la série Osso; après *Le Mystère de la Chambre jaune*, *Un Soir au front*, puis *Ma Cousine de Varsovie*; au moment où je vous écris, *Méphisto*, annoncé pour suivre, *L'Aiglon*. Autant de films, autant de succès.

Si le film français veut s'en donner la peine et s'obstiner dans ses efforts vers une amélioration déjà considérable, l'avènement du « parlant » lui donnera la prépondérance en Belgique.

P. M.

Grèce

Le public d'Athènes accorde ses préférences aux productions françaises. M. Papadaky, directeur de « Eatem », à Athènes, nous écrit :

« 90 p. 100 des films présentés en hiver ont été de production française et ont eu tous les suffrages tant au rendement qu'aux sujet et interprétation. »

En second lieu, c'est la production Ufa qui vient, et, en dernier, la production américaine, dont seulement quelques films ont été satisfaisants pour le goût des spectateurs de notre pays. »

Tchécoslovaquie

L'Océanfilm poursuit la réalisation de son grand historique parlant tchèque, *Têtes de chiens*. Le metteur en scène,

M. S. Inneman, a déjà tourné des extérieurs à Sumava avec de nombreux indigènes en costumes.

— La société Minervafilm a produit un film scientifique de long métrage sur le radium, intitulé *Radium, le Secret de la Vie et de la Création*. Ce film nous montre la découverte du radium, ses qualités physiques, l'exploitation des mines de radium et tous les détails concernant ce précieux élément.

— MM. Voskovec et Werich, deux comiques du Théâtre Libéré à Prague, viennent de fonder une société cinématographique *Vaw*. Cette nouvelle société produira non seulement des films parlants tchèques, mais elle a aussi fait un accord avec la société française Gaumont pour la réalisation des versions françaises. Le Gaumont s'est assuré aussi la distribution de ces films dans le monde entier.

— M. Fencel, directeur du théâtre Arena, Prague-Smichov, vient de fonder une société cinématographique sous le titre *Afes*, qui établira un nouveau studio sonore, équipé avec des appareils sonores Radio-Cinéma. Cette société a acheté aussi un camion d'enregistrement sonore qui sera destiné à l'organisation d'un journal sonore des actualités tchécoslovaques.

— La succursale de la Société Gaumont à Prague va inaugurer sous peu une nouvelle salle d'exclusivité, qui ne projettera que des films parlants français et tchèques.

— Le metteur en scène tchèque, M. Karel Anton, qui est actuellement à Paris, vient de signer un contrat pour un an avec la Paramount comme metteur en scène des films étrangers de cette société, qui seront tournés au Studio de Paramount, à Joinville.

— L'Union des Villes tchécoslovaques a décidé de faire tourner un film de propagande sur la Tchécoslovaquie. Le metteur en scène et l'opérateur en même temps sera M. Karel Plicka, qui a aussi élaboré le scénario et qui a déjà tourné deux films documentaires sur la Slovaquie et la Russie Sous-Carpathienne.

Turquie

Les films parlés en français ont ici la préférence.

Les directions du Ciné-Opéra et de l'Artistic ont donné la semaine passée le dernier film de Charlie Chaplin : *Les Lumières de la Ville*.

Dernièrement, nos directeurs, qui déploient tous leurs efforts pour contenter le public, ont présenté les films suivants : au Ciné Mélek : *La Ville chantante*, *La Fin du Monde*, *Flagrant Délit* (en français) qui a plu beaucoup, *Dans une Ile perdue*, *La Folle Aventure*. Cette semaine, encore un joli film : *L'Étrangère*.

P. NAZLOGLOU.

APPRENEZ LA VÉRITÉ SUR VOUS-MÊME !

Lectures de vie GRATUITES, pour essai, par le fameux Astrologue de Bombay.

« Pundit Tabore », l'astrologue Indien bien connu, ayant renoncé à sa clientèle privée, adresse à tous une invitation à lui envoyer leur date de naissance, pour recevoir un Horoscope d'essai GRATUIT. Des quantités de lettres venant de toutes les parties du monde affluent dans ses studios chaque jour, et l'exactitude de ses prédictions éveille un intérêt nouveau pour une science très antique. GEORGE MACKAY, de New-York, est persuadé que Tabore possède un don de seconde vue.

Les questions d'affaires, de spéculation, de mariage, les affaires de cœur, les voyages, les personnalités amies ou ennemies, tels sont, parmi tant d'autres, les sujets qu'il traite dans ses Horoscopes. Il suffit simplement pour recevoir gratuitement l'horoscope d'essai de votre vie en français d'envoyer votre nom (Mr., Mme. ou Mlle) adresse, date, mois et l'année de naissance. Ecrivez toutes ces indications de votre propre main bien lisiblement en lettres capitales et joignez, si vous le voulez, 2 francs en timbres de votre pays, pour aider à couvrir les frais de poste et divers. Votre horoscope d'essai vous sera envoyé promptement. Adresse : « Pundit Tabore » (Dept. 2247), Upper Forjett St., Bombay VII Indes Anglaises. Affranchir les lettres à 1 fr. 50.



Acheter CINÉ-MAGAZINE c'est bien!

SY ABONNER, c'est mieux!!

VOYANTE Voulez-vous être forts pour vaincre et réussir? Consultez la célèbre et extraordinaire inspirée, qui voit le Présent et l'Avenir: vos inquiétudes disparaîtront. THÉRÈSE GIRARD, 78, Avenue des Ternes, Paris (XVII<sup>e</sup>). Cour, 3<sup>e</sup> étage, de 1 h. à 7 h., sauf dimanches et fêtes.

SEUL VERSIGNY  
APPREND A BIEN CONDUIRE  
A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANTE  
sur toutes les grandes marques 1931  
87, AVENUE GRANDE-ARMÉE  
Porte-Maillot Entrée du Bois

# COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

**La Ronde des heures** — 1° Ce film d'André Baugé est passé à Paris également avec un assez grand succès, dû en grande partie à la personnalité de son interprète principal, qui possède une grande réputation de chanteur, justifiée d'ailleurs. Artiste lyrique et interprète des principaux rôles du répertoire d'Opéra-Comique, André Baugé a fait ses débuts à l'écran dans *La Route est belle*. Il fut

UNE collection artistique de photos bromure comprenant les Grandes Vedettes de l'Écran, éditée par CinéMagazine-Sélection est offerte à tous les consommateurs des délicieux

## CHOCOLATS VICTORIA

Demandez notice à votre fournisseur habituel ou aux bureaux Victoria, 6, Bd de Strasbourg, Paris.

C<sup>o</sup> DE TRANSPORTS des Anciens Etablissements **ROBERT MICHAUX**  
2, rue de Rocroy, Paris-10° — Tél. : Trud. 72-81, 72-82, 72-83  
Première Maison française spécialisée dans les Transports de FILMS  
Services extra-rapides pour toutes directions  
Agents à Londres, New-York, Berlin, Bruxelles, Rome, etc.

le portrait d'un genre nouveau est toujours signé

# R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

ensuite l'interprète de *La Ronde des heures* et *Un Caprice de la Pompadour*. — 2° Nous pouvons vous faire parvenir franco le numéro de *Ciné-Magazine* qui contient des photographies de ce film, dès réception d'une somme de 6 francs.

**Nabuchodonosor**. — Je suis moi-même très surpris du ton de votre lettre et pensais que tout était bon à discuter. J'espère que vous serez revenu de votre mouvement de mauvaise humeur lorsque ces lignes paraîtront et compte que vous continuerez cette correspondance depuis si longtemps commencée.

**Polonaise qui aime la France**. — 1° Chevalier est presque continuellement à New-York; c'est donc là qu'il faut adresser sa correspondance. Je ne suis pas surpris de ce que vous me dites au sujet du succès que remporte à Varsovie *Parade d'Amour*, *Princesse à vos ordres*, *Le Chemin du Paradis*, tous films fort agréables. Mais dans quelle version voyez-vous ces deux derniers, allemande ou française? — 2° Vous reverrez Jacques Maury dans *Autour d'une Enquête*, film que l'on vient de nous présenter et qui est fort réussi. Quant à Henry Garat, il vient de terminer *Rive Gauche* et s'apprête à recommencer un autre film. Il est vrai qu'il reçoit un nombre important de lettres chaque jour. Je sais qu'il les lit toutes et répond à chaque demande de photographie. Je vous remercie pour les jolies cartes que vous m'avez envoyées; elles m'ont fait le plus grand plaisir.

**Henry**. — 1° J'ai répondu dans le dernier numéro à la lettre que vous me rappelez. Florelle, que vous avez vue dans

*L'Opéra de quat'sous* et que vous reverrez dans *Autour d'une Enquête*, est en effet la sœur d'Henry Garat. — 2° Il n'y a aucune chance pour que cet artiste accepte un rendez-vous, et je ne vous engage pas du tout à user du petit subterfuge que vous avez imaginé pour le rencontrer. Un artiste comme Garat est suffisamment occupé par son travail pour ne pas donner de suite à toutes les demandes d'entrevue que ses admiratrices peuvent solliciter. Croyez-moi, contentez-vous de l'admirer sur l'écran, de l'entendre et de lui demander sa photographie.

**MARIAGES** riches et p. t. situations honor. Maison de confiance patentée, la plus ancienne et la plus importante de France. Fondée en 1861. Madame HARDOUIN, 150, rue Lafayette, PARIS.

**Jaque... si tu savais**. — 1° Voici l'adresse du club Jaque-Catelain: M<sup>lle</sup> Mona Mancini, 27, rue Davy, Paris (XVII<sup>e</sup>). — 2° Conrad Veidt parle un peu français; il a d'ailleurs pu, dernièrement, se perfectionner puisqu'il vient de tourner une version allemande au studio Paramount de Joinville, et ceci vous indique que *Terre sans Femme* n'est pas son dernier film.

## IODHYRINE du D<sup>r</sup> DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé  
Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES : 19fr.40  
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV<sup>e</sup>).

**S. S. F. Club Jaque-Catelain**. — 1° Vous trouverez plus haut réponse à votre première question concernant Conrad Veidt. — 2° *Terre sans Femme* a été le premier film sonorisé réalisé en Allemagne, et ceci explique ce que la projection de ce film peut avoir aujourd'hui d'insatisfaisant.

**Pour Alice H.** — 1° Je serais heureux, moi aussi, que les éditeurs de films adoptent une méthode qui consisterait à passer en fin de projection la distribution complète du film. Cette distribution, placée au début de la bande, et qui passe rapidement, ne permet guère que de situer les rôles des deux ou trois grandes vedettes. Combien de fois, après la projection, lorsque se sont révélés dans un film des rôles secondaires remarquables, est-il arrivé de ne pas en connaître les interprètes. Le cas s'est présenté pour moi-même il y a fort peu de temps, à la présentation de *L'Opéra de quat'sous*. Une artiste, dans une seule scène, s'est révélée une remarquable comédienne, et tout le

monde en ignorait le nom. Il s'agissait, en l'occurrence, de M<sup>lle</sup> Antoinette Buzet, une débutante qui, pour un coup d'essai, fit réellement un coup de maître. — 2° Les artistes changent très souvent de nom, soit pour des raisons particulières, soit que leur patronyme véritable ne soit pas d'une phonie suffisante pour être retenu facilement. — 3° Reprenez nos précédents numéros et, à la rubrique *Ciné-Chats*, vous trouverez l'énumération de tous ces groupements parisiens.

**Ramoune**. — 1° Merci pour les choses aimables que vous nous dites. La question ne se pose plus maintenant de savoir si le cinéma parlant détrônera le muet; la chose est faite, puisque, à l'heure actuelle, je ne connais pas, en dehors de documentaires, un seul film muet en préparation. — 2° Ivan Petrovitch n'est ni Allemand, ni Russe, mais Serbe. Il doit avoir trente-quatre, trente-cinq ans, et je le crois célibataire. — 3° Nous pouvons vous procurer les premiers numéros de notre nouvelle formule de *Ciné-Magazine*, au prix de 6 francs, franco.

**Napoléonne**. — J'ai lu avec un très vif intérêt votre lettre, qui m'a donné, sur les rapports du physique et de la voix, quelques aperçus que j'ignorais. Je vous en remercie.

**Maurice Roussel**. — 1° Voici quelques-unes des adresses que vous me demandez: Yvonne Vallée, Long Island Studio, New York City, U. S. A.; Gaby Morlay, 22, rue de la Faisanderie, Paris (XVI<sup>e</sup>); Jeanne Cheirel, 5, rue Clément-Marot, Paris (V<sup>e</sup>); Edmond Guy, 1, rue Agar, Paris (XVI<sup>e</sup>); Mary Pickford, c/o United Artists, 20, rue d'Aguesseau, Paris (VIII<sup>e</sup>); Claudia Victrix, 8, boulevard Poissonnière, Paris (IX<sup>e</sup>). — 2° Je ne connais pas de frère à Gary Cooper.

**Futures Stars**. — Sessue Hayakawa est si peu mort qu'un journal américain m'apprend aujourd'hui qu'il vient de revenir à Hollywood engagé par Paramount pour être principal interprète d'un film parlant avec Anna May Wong comme partenaire. Hayakawa était à Kyoto, au Japon, lorsqu'il reçut cette offre d'engagement, qu'il acceptait aussitôt. Depuis sa disparition de l'écran, ce grand artiste a fait le tour du monde, paraissant sur un nombre infini de scènes de théâtres et de music-halls. Si vous désirez réellement vous préparer au film parlant, vous pouvez avoir de très bons conseils quant à la pose de la voix chez le professeur Roche et Clara Darcey, 10, rue Jacquemont, Paris.

**Echec**. — Qu'avez-vous donc vu la version originale parlée en anglais de *Big House*? Nous sommes seulement quelques-uns à avoir eu ce privilège. A Londres sans doute. Évidemment Berkeley ne possède pas le physique de Wallace Beery, mais avouez qu'il a fait un bel effort et que sa tâche était ardue. Il manque néanmoins de puissance dans la dernière scène, où on le sent trop forcer son jeu et sa voix.

**Admirateur de R. W.** — 1° C'est en effet une magnifique révélation que celle de Richard Wilton. Vous serez beaucoup plus emballé encore lorsque vous l'aurez vu dans *Autour d'une Enquête*, le dernier film qu'il vient de réaliser à Berlin. Il est absolument remarquable d'émotion et de sincérité. C'est un excellent artiste qui certainement ira très loin, si on sait l'employer. — 2° Gaby Morlay et Charles Vanel sont, avec Pierre Bertin, Florelle et Pauline Carton, les principaux interprètes de *Faubourg Montmartre*. Il y a déjà un long moment que ce film est terminé; je ne sais ce qu'on attend pour nous le montrer.

# CINÉ-MAGAZINE

**R. M. Anzin**. — 1° Assez comique, en effet, la polémique Chaplin et Jean Sarmant. Ce qui la corse davantage, c'est qu'elle a donné naissance à d'autres réclamations d'auteurs inconnus qui prétendent retrouver dans *Les Lumières de la Ville* des points communs avec certaines de leurs œuvres. Un Anglais, un Italien, un Espagnol et même un Polonais pour la musique, accusent Chaplin de plagiat. Ce qu'il y a peut-être de plus amusant, c'est que ledit compositeur polonais, qui prétend que la musique, de Chaplin a été copiée sur une œuvre à lui, découvre en même temps que le motif principal du film n'est autre que la *Violetta*! Personne évidemment ne s'en serait douté! — 2° S'il est des choses dont il faut se méfier et n'accueillir qu'avec toutes les réserves possibles, ce sont bien les projets que l'on prête à Chaplin. Certains prétendent qu'il est décidé à abandonner l'interprétation pour ne se consacrer désormais qu'à la mise en scène; d'autres ont des tuyaux très sûrs quant à son prochain film, qu'il réalisera dans le Midi... ou en Algérie... ou en Angleterre. En vérité, personne ne sait rien, Chaplin le premier sans doute. Il se repose pour le moment, c'est la seule chose que l'on puisse assurer. — 3° Robert Florey est retourné à Hollywood, où il vient de signer un contrat avec Universal.

**R. M. C.** — 1° Vous pouvez écrire à Kaïssa Robba: 6, rue Francœur, Paris (XVIII<sup>e</sup>). L'âge qu'elle paraît à l'écran. — 2° Mais certainement. — 3° Quarante ans.

**Et vive le cinéma!** — 1° Il n'est pas absolument indispensable de pratiquer tous les sports pour se faire une place dans la carrière cinématographique. Il est néanmoins préférable d'en pratiquer le plus possible, certains sont nécessaires: tels que la natation et la conduite de voiture par exemple. — 2° Je ne sais si l'artiste dont vous me parlez a été doublé dans ses exercices de cirque, cela me semble probable. — 3° Tous mes remerciements pour vos aimables compliments.

**Raskolnikoff**. — 1° Puisque vous habitez Constantine, je crois pouvoir déduire que c'est par correspondance que vous suivez les cours qui, espérez-vous, doivent vous conduire au cinéma. Je n'ai, hélas! pas très grande confiance dans ce genre d'initiation à la technique cinématographique et ne vois pas comment ces cours peuvent vous donner une expérience quelconque quant à la technique du décor, à la technique cinématographique générale, à la technique du scénario et pas plus à l'enseignement dramatique appliqué au cinéma! Le métier s'apprend dans un studio, et seulement là, je crois. Je m'en veux d'être aussi pessimiste, mais je pense que cela est de mon devoir. — 2° Il est très simple de fonder un club de Cinéma. Il suffit pour cela d'avoir la possibilité de rassembler autour de soi un nombre d'adhérents suffisant, dont les cotisations puissent couvrir les frais de représentation par la suite. — 3° Vous êtes un peu sévère pour l'ensemble de la production française depuis l'avènement du parlant. Nous avons tout de même eu plus d'un bon film. Quant à la formule Thile, j'avoue qu'elle m'enchantait et ai passé de fort agréables moments à la projection du *Chemin du Paradis*.

**Laura**. — Nous possédons des cartes postales de Greta Garbo, et je suis persuadé que vous devez en trouver chez les libraires de Beyrouth, que nous approvisionnons. Nous pouvons également vous faire parvenir une photographie 18 x 24 de cette artiste au prix de 3 francs, franco. IRIS.

**MARIAGES** légaux, riches et toutes situations honorables, relations dans toute la France, 2 à 7 h. et sur rendez-vous (Cent. 96-70). M<sup>me</sup> BLANCHARD, 5, r. Cardinal-Mercier (1<sup>er</sup> étage).

**Mariages** honorables, riches et p. t. situations. M<sup>me</sup> TELLIER, 4, r. de Chantilly (t. sér.).

**M<sup>me</sup> HYZARAH** célèbre professeur de sciences occultes, vous guidera, grâce à sa lumineuse méthode hindoue. Reçoit de 14 à 19 h., sauf dimanche. 9, boulevard Diderot (face gare Lyon), 2<sup>e</sup> étage.

**Seins<sup>o</sup>**  
développés, reconstitués, embellis, raffermis, salières comblées par les Pilules Orientales  
Toujours bienfaites pour la santé.  
Flacon, contre remboursement 18fr.50.  
J. RATIE, ph., 45, r. de l'Échiquier, PARIS

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE  
**DENTOL**  
Eau-Pâte-Poudre-Savon

Vient de paraître :



Physiologie humoristique de l'amour africain.

Un livre...  
charmant...  
reposant...

mais pas pour les Jeunes Filles et tout à fait d'actualité.

Un fort volume : 12 fr.

LA RENAISSANCE DU LIVRE  
78, Boulevard Saint-Michel, Paris (VI<sup>e</sup>)

Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Valables du 12 Juin  
au 18 Juin 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Valables du 19 Juin  
au 25 Juin 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Valables du 26 Juin  
au 2 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Valables du 3 Juillet  
au 9 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT

Valables du 10 Juillet  
au 16 Juillet 1931

Ce Billet ne peut être vendu

# PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

## PARIS

Alexandra. — Artistique. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnole. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Epatant. — Mallot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecouart. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Tempia.

## BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.  
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.  
CHARENTON. — Eden-Cinéma.  
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.  
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.  
CLICHY. — Olympia.  
COLOMBES. — Colombes-Palace.  
CROISSY. — Cinéma-Pathé.  
DEUIL. — Artistique-Cinéma.  
ENGHIEN. — Cinéma Gaumont.  
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.  
GAGNY. — Cinéma Cachan.  
IVRY. — Grand Cinéma National.  
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.  
MALAKOFF. — Family-Cinéma.  
POISSY. — Cinéma-Palace.  
RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma.  
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.  
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.  
SAINT-MANDÉ. — Tourelle-Cinéma.  
SANNIS. — Théâtre Municipal.  
TAVERNY. — Familia-Cinéma.  
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

## DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.  
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.  
ANGERS. — Variétés-Cinéma.  
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.  
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.  
AUTUN. — Eden-Cinéma.  
AVIGNON. — Eldorado.  
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.  
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.  
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.  
BERCK-PLAGE. — Impératrice-Cinéma.  
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.  
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français.  
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.  
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.  
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.  
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.  
CAHORS. — Palais des Fêtes.  
CAMBES. — Cinéma des Santos.  
CANNES. — Olympia-Ciné-Gaumont.  
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.  
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.  
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.  
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.  
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.  
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.  
DENAIN. — Cinéma Vilard.  
DIEPPE. — Kursaal-Palace.  
DOUAL. — Cinéma Pathé.  
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.  
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.  
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.  
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.  
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.  
JOIGNY. — Artistique.  
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.  
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.  
LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familia. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

LIMOGES. — Ciné-Familia, 6, bd Victor-Hugo.  
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.  
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma. — Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma. — Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Gloria-Cinéma. — Tivoli.  
MACON. — Salle Marivaux.  
MARMANDE. — Théâtre-Français.  
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma. — Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familia.  
MELUN. — Eden.  
MENTON. — Majestic-Cinéma.  
MILLAU. — Grand-Ciné Failloux. — Splendid.  
MONTEBAU. — Majestic (Vend., Sam., Dim.).  
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.  
NANGIS. — Nangis-Cinéma.  
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympia.  
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.  
NIMES. — Majestic-Palace.  
ORLÈANS. — Parisiana-Ciné.  
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.  
OYONNAX. — Casino-Théâtre.  
POITIERS. — Ciné Castille.  
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistique.  
PORTETS (Gironde). — Radlus-Cinéma.  
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.  
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.  
RENNES. — Théâtre Omnia.  
ROANNE. — Salle Marivaux.  
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli-Cinéma de Mont-Saint-Aignan.  
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).  
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.  
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.  
SAINT-MAIRIE. — Cinéma Des Santos.  
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.  
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.  
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.  
SAUMUR. — Cinéma des Familles.  
SÈTE. — Trianon.  
SOISSONS. — Omnia-Pathé.  
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.  
TAIN (Drôme). — Cinéma Palace.  
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.  
TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.  
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.  
TROYES. — Cinéma-Palace. — Croisés.  
VALLAURIS. — Théâtre-Français.  
VILLENAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.  
VIRE. — Select-Cinéma.

## ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.  
BONE. — Ciné Manzini.  
CASABLANCA. — Eden.  
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.  
SOUSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.  
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

## ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Collisum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
BUGAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral Orasulul T.-Séverin.  
CONSTANTINOPLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.  
MONS. — Eden-Bourse.  
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.  
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.



## Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEGETTES DE L'ÉCRAN  
EN CARTES POSTALES BROMURE

## Dernières Nouveautés

(Envoi du catalogue complet sur demande)

- |                                     |                           |                                                           |
|-------------------------------------|---------------------------|-----------------------------------------------------------|
| 811. Sally O'Neil.                  | 843. Claudette Colbert.   | 872. Maurice Chevalier (Le Petit Café).                   |
| 812. William Powell.                | 844. Norma Shearer.       | 873. Henry Garat.                                         |
| 813. Dorothy Jordan.                | 845. Marcelle Chantal.    | 874. Marlène Dietrich.                                    |
| 814. Clara Bow.                     | 846. André Roanne.        | 875. Marlène Dietrich.                                    |
| 815. Jeanette Mac Donald.           | 847. Kathryn Crawford.    | 876. Suzy Vernon.                                         |
| 816. Lilian Roth.                   | 848. André Roanne.        | 877. Danièle Parola.                                      |
| 817. George Bancroft.               | 849. Johnny Mac Brown.    | 878. Fernand Fabre.                                       |
| 818. Greta Garbo, C. Nagel.         | 850. Clara Bow.           | 879. Anita Page.                                          |
| 819. Maria Corda.                   | 851. Maly Delschaft.      | 880. Marcelle Chantal.                                    |
| 820. Laura La Plante, J. Bole.      | 852. Maria Paudler.       | 881. Greta Garbo.                                         |
| 821. Janet Gaynor, Charles Farrell. | 853. Betty Balfour.       | 882. Johny Mac Brown.                                     |
| 822. Gustav Frolich.                | 854. Corry Bell.          | 883. Maurice Chevalier.                                   |
| 823. 824. John Mac Brown.           | 855. Betty Bird.          | 884. Charles Rogers.                                      |
| 825. Livio Pavanelli.               | 856. Anna May Wong.       | 885. Gary Cooper.                                         |
| 826. Georg Alexander.               | 857. Marion Davies.       | 886. Marion Davies.                                       |
| 827. Virginia Cherrill.             | 858. Grock.               | 887. Bebe Daniels.                                        |
| 828. Mona Maris.                    | 859. Thomy Bourdelle.     | 888. Greta Garbo.                                         |
| 829. Ronald Colman.                 | 860. Marie Bell.          | 889. Henry Garat.                                         |
| 830. Charles Rogers, Mary Brian.    | 861. Harold Lloyd.        | 890. Mary Brian.                                          |
| 831. Ch. Rogers, Jean Arthur.       | 862. Bessie Love.         | 891. Lily Damita.                                         |
| 832. Ruth Chatterton.               | 863. Barry Norton.        | 892. Maurice Chevalier.                                   |
| 833. 834. 835. Lily Damita.         | 864. Raquel Torres.       | 893. Claudette Colbert.                                   |
| 836. 837. 838. Nancy Carroll.       | 865. Jeanette Mac Donald. | 894. Marlène Dietrich.                                    |
| 840. Dennis King.                   | 866. Jeanette Mac Donald. | 895. Jeanette Mac Donald.                                 |
| 841. George Bancroft.               | 867. Harry Baur.          | 896. Jeanette Mac Donald.                                 |
| 842. Jeanette Mac Donald.           | 868. Mady Christians.     | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville). |
|                                     | 869. Jean Murat.          |                                                           |
|                                     | 870. Alice Cocca.         |                                                           |
|                                     | 871. Agnès Petersen.      |                                                           |

LES 15 CARTES..... Franco. 10 fr.  
— 25 — ..... — 15 fr.  
— 100 — ..... — 50 fr.

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).

INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ; 40 centimes avec correspondance entièrement libre.



**PRISE DE VUES  
SONORES**



**PRISE DE VUES  
EN "TRAVELLINGS"**

**SILENCE ABSOLU**

**ARRÊT AUTOMATIQUE EN CAS DE FAUSSE MANŒUVRE**